



Livre I: Armanth

Psychee

17/04/2014

1- Celui qui cherche

Le soir éteignait ses dernières lueurs sur l'immense port qui paraissait sans fin, et semblait vouloir englober, dans une forêt de mâts, l'entière de la rade d'Armanth. Du côté des terres, aussi loin que la vue pouvait porter, la cité-état s'étendait de canaux en îlots jusqu'aux collines, sautant par-dessus le fleuve Argas, et grignotait le flanc de la falaise servant de muraille naturelle à toute la façade Nord.

Armanth était le plus grand port commercial de Mares Saeparent, les Mers de la Séparation ; la seconde plus grande cité-état de tout l'hémisphère Nord de Loss. Du moins pour ceux de cette planète qui savaient que, sous le ciel barré de l'immense et brumeuse Ortentia, leur monde était sphérique.

Le soleil mourrait sur la terrasse d'une taverne sans fard. Bouge à matelots et à dockers, elle avait littéralement les pieds dans l'eau. Y dansait sur une piste de sable, avec une lascivité fatiguée, une esclave défraîchie, mais audacieuse, et pas maladroite. Il n'y avait pas une demi-douzaine de clients à l'admirer, las de leur journée. Avec la fin du jour, se levait enfin une brise fraîche, et bienvenue, pour souffler un peu des âcres puanteurs venues de la cité, abritant un million et demi d'âmes.

Debout, appuyé nonchalamment au mur, dédaignant tables et tabourets, Jawaad buvait un thé qu'il ne pourrait jamais finir tant il était infecte.

Sa contemplation solitaire fut interrompue par un des clients aviné de la taverne, sans doute un marin, qui après avoir quitté le comptoir d'une démarche chavirante, se planta devant lui, après l'avoir observé sans cacher sa curiosité pendant un bon moment :

« — T'as un sacré beau bijou, là. »

« — Et ?... »

Jawaad leva son regard de la tasse au breuvage infâme, pour le poser sur l'importun. Il dépassait d'une tête son interlocuteur. Et pour Armanth, c'était un homme de grande taille. Il avait un visage métis, à la peau mat, aux traits impassibles, et illisibles. Un regard noir, et incisif, avec une barbe de trois jours, et une crinière de cheveux noirs soignés, mais à dessein en désordre, lâchement retenus par un catogan. Il émanait de sa savante nonchalance feinte, une aura de chasseur. Quelque chose, de notoirement félin, et de clairement prédateur. Si les Lossyans eussent été des lions et autres grands fauves, lui était le léopard. Celui qui sait que sa force tient dans sa capacité à frapper d'un coup, sans pitié, ni avertissement.

Paradoxe supplémentaire, il n'avait pour toute arme qu'un poignard de travail attaché au biceps. Et portait des vêtements noirs, et sobres. Un kilt sur un pantalon étroit, et un simple gilet ouvert sur son torse nu. Des atours dont la richesse ou la qualité n'apparaissaient pas du tout de visu pour qui ne connaît pas très bien les étoffes et les modes. Son seul bijou était un pendentif de la taille d'une pièce de monnaie, retenu par une chaîne d'argent à son cou, et qui, de près, évoquait un complexe astrolabe dont le motif eut rendu perplexe tout astronome. Il était d'un argent brillant et éclatant, enserré dans une châsse d'or rose.

Apparemment, l'intrus qui venait le déranger fixait toute son attention sur le collier.

« — Hé ben, tu sais, j'connais plein d'gens qui s'raient vachement heureux d'avoir un truc comme ça. C'est qu'ça doit valoir cher. »

« — Et ?... »

« — Hé bien moi, tu vois, je s'rai bien content de l'avoir dans la poche, ton bijou... »

Jawaad ne fit aucuns gestes, sa tasse toujours en main. Un sourire de mauvaise augure se dessina, à peine discernable aux plis de ses lèvres. L'ivrogne devant lui fit mine de s'avancer, menaçant. Vêtu d'une tunique de toile écrue qui avait vécu des jours meilleurs, sur un pantalon bouffant élimé, assez sale pour tenir debout seul, il puait la saumure et l'alcool frelaté. Mais il portait un imposant poignard enfilé à sa ceinture. La lame faisait presque une longueur d'avant-bras.

« — Tu ne l'aura pas. Il vaut plus cher que ta vie, et c'est ce que tu perdras si tu t'y essaye. »

Le marin était pratiquement sur Jawaad quand il se redressa. L'homme posa la main sur le manche de son poignard. Il n'avait pas grande raison d'hésiter ; aucun des clients de la taverne ne se donnerait la peine de venir au secours de sa cible. Il y avait de meilleures chances qu'ils attendent plutôt leur tour de piller son cadavre et se partager le butin.

Sur ces quais, dans la Basse-Ville, l'arrivée de la nuit coïncidait avec des rues désertées par les manants, les ouvriers et les patrouilles. Il y était interdit d'entretenir toute lumière qui ne soit pas couverte, afin d'éviter des incendies, qui ravageaient aisément des pâtés de maisons entiers, la plupart construits principalement de bois et de torchis. Autant dire que la nuit tombée, le quartier appartenait à tout ce que l'ombre peut attirer de vermines et gredins.

L'ivrogne gronda d'une voix pâteuse, levant le bras comme pour saisir le bijou de Jawaad :

« — J'vais l'avoir si j'veux, crevure! Alors tu m'le donnes, ou j'le prends sur ta carcasse. »

Il n'eut pas le temps de finir son mouvement. Il prit la tasse de thé chaud en plein visage, sursautant de surprise, en fermant, bien entendu, les yeux.

Ce qu'il regretta la second d'après.

D'un geste vif, Jawaad lui attrapa le poignet, lui assénant un coup de talon dans la rotule, et tout en le déséquilibrant acheva de le sonner d'un coup de poing dans l'oreille. L'homme était déjà hors de combat lorsque Jawaad le repoussa violemment du plat de la main dans le plexus qui l'envoya mordre la poussière du plancher à trois mètres de là.

Jawaad n'avait pratiquement pas bougé de sa position d'origine. Mais droit et alerte, alors que son adversaire restait étendu au sol, assommé et souffle coupé, il fixait les entrées de la terrasse, puis la salle ouverte de la taverne. Une partie des clients, au bar, s'intéressait à lui.

On attaquait rarement un maître-marchand à Armanth. Et bien que Jawaad ne fit aucun efforts pour afficher les toilettes exubérantes de ses collègues, et donc son rang, il s'attendait en général à ce qu'on le reconnaisse comme tel. Certains auraient pu à ce sujet taxer son assurance d'orgueil malavisé. Jawaad ne leur aurait pas donné tort. Il n'avait pas l'allure de ses pairs, mais était relativement connu. Et seul, il était une proie tentante, tout du moins pour des hommes qui ne réfléchissaient pas plus loin que le bout de leur nez.

Se penchant sur son adversaire assommé, le maître-marchand lui retira le large poignard à sa ceinture. Et vit l'approche du second groupe de clients qui était jusque là resté au comptoir. Le patron qui les servait alla d'ailleurs s'abriter, sifflant pour appeler son esclave qui arrêta sa danse en le suivant précipitamment.

Cela ressemblait de plus en plus à un guet-apens.

Jawaad fit quelques pas, vers le balcon de la terrasse, à l'opposé des hommes qui approchaient. Et jetant négligemment le poignard dans les eaux sales de la baie, il se tourna vers la taverne, pour s'appuyer nonchalamment contre la rambarde, croisant les bras, après un dernier regard sur les allées du quai, de chaque côté. La situation allait en s'envenimant.

Il étira un sourire en coin, incongruent.

Ils étaient quatre et sûr d'eux, à approcher le pas décidé. Mais cette fois, ce n'étaient pas des marins ivres. Ils auraient pu tromper au premier regard un observateur inattentif, affichant la dégaine de travailleurs des quais aux oripeaux sales et défroqués. Mais ils se déplaçaient comme des spadassins prêts à en découdre, mains sur leurs armes, trop entretenues et trop riches pour leurs atours de haillonneux.

Le sourire du marchand en rendit un perplexe, mais sans comprendre. Son collègue eut plus d'instinct, et regarda à sa gauche, là où la terrasse débouchait sur les quais. Cela lui sauva la vie.

Il vit surgir de la rue, chargeant tel un ghia-tonnerre en furie, un géant noir qui dépassait de deux têtes tous les hommes présents. Sa cible, qui avait aperçu le mouvement, eut le temps de s'esquiver en manquant perdre l'équilibre, mais se rappellerait longtemps cette sensation horrible d'avoir senti l'acier d'une lame énorme glisser contre son cou, et mordre sa chair avec une force colossale, tranchant dans le cuir de son col, qui en grande partie fut responsable de sa survie. Son collègue, juste derrière lui, rendu perplexe par le sourire du marchand, n'eut jamais le temps de réaliser pourquoi sa proie semblait si confiante. Le cimenterre du géant, poursuivant sa course, lui tranchant l'épaule jusqu'à broyer sa cage thoracique, et lui déchiqueter le poumon gauche. Il mourut sur le coup.

En un instant, l'assurance des trois spadassins restant vacilla. Un autre homme, suivant le géant noir, les chargeait. Mais avant même d'arriver à leur contact, il balança le bras, et un poignard se ficha dans le torse du spadassin qui était le plus éloigné de Jawaad, le faisant basculer en reculant par dessus la rambarde de la terrasse, pour pousser son dernier râle dans l'eau saumâtre.

En seulement quatre seconde, deux des hommes étaient morts, un troisième blessé au cou. Le dernier assaillant, encore épargné, lâcha son arme qu'il avait à peine eut le temps de dégainer, et prit les jambes à son cou, traversant la taverne désertée pour sortir précipitamment par la porte donnant sur les rues. Il aurait vu un démon surgir des trous noirs de l'Abime, qu'il n'aurait pas couru plus vite.

Damas allait lancer un autre poignard dans le dos du fuyard, quand Jawaad leva la main pour arrêter son geste.

"— Laisse-le courir."

"— Quoi, tu veux laisser un témoin en vie ?"

Jawaad quitta son appui de la balustrade pour approcher le blessé, qui fixait avec une terreur quasi religieuse Abba, le géant noir, qui avait manqué le décapiter. Celui-ci était dressé au dessus de lui, cimenterre levé, et à la folie meurtrière de son regard, il savait que sa vie était en sursis.

Jawaad répondit à Damas :

"— Oui. Il racontera ce qui s'est passé." et s'adressant au géant: "Abba, non."

Le géant noir obtempéra sans discuter, les veines du cou palpitant de rage. L'envie ne lui manquait pas d'achever salement l'homme qui avait tenté d'agresser son patron.

Abba était un colosse, à la peau noire des Franges. Vêtu d'un sarouel ample et chamarré, retenu par d'épais ceinturons, les cheveux noués en tresses innombrables, agrémentés de perles de verre colorées, il suffisait, quand on voulait le décrire, du qualificatif de géant, pour avoir tout dit. L'homme aurait pu avoir un peu plus de vingt ans, comme largement plus de trente, son visage était si puissant, empreint de bestialité, qu'il semblait trop sauvage et brutal pour lui donner un âge. Il était simplement massif, à tous points de vue. La plupart des portes n'avaient pas été pensées pour un homme si grand, et si largement bâti ; et il était fréquent dans un moment de distraction qu'il l'oublie, et ne se cogne.

Le géant se tourna vers Jawaad, au dessus de sa victime qui, un peu plus épouvanté, se serait sans doute pissé dessus à cet instant :

"— Tu es trop miséricordieux avec cette racaille. Au moins, si je le finis, la leçon sera entendue clairement !"

"— La leçon est déjà donnée, Abba. Et il va la transmettre."

Le marchand approcha simplement du dernier spadassin à terre, le toisant avec indifférence, aussi calme que ses deux hommes de main pouvaient être tendus par la courte bataille qu'ils venaient de mener:

"— Tu as entendu ?... La leçon est donnée. Tu sais quoi dire à ceux qui t'ont payé, toi et les autres. Transmets à tes patrons le salut de Jawaad le Maître-marchand, et dit-leur bien que qui tentera encore de me tuer ne verra pas, lui, venir son assassin."

La taverne s'était vidée depuis belle lurette, si vite qu'il aurait été difficile de savoir où était passé le reste des clients. Même le marin ivrogne, qui venait de récupérer de sa roustes, s'éclipsa au plus vite, sous le regard particulièrement sinistre et inquiétant de Damas, qui hésita brièvement à le rajouter à son tableau de chasse.

De l'autre côté de la taverne, un homme vit sortir et disparaître piteusement, les soudards qui avaient survécu à l'assaut de Damas et Abba.

Raevo n'était pas un spadassin, lui. Ou tout du moins, il en était une version autrement plus efficace, entraînée, et discrète. Dissimulé dans la pénombre de la rue, alors que la nuit achevait de prendre ses droits sur la ville, il observait les dernières et rares allées et venues des retardataires se pressant de retourner au confort rassurant de leur logis. Prudent, il n'avait pas jamais approché le maître-marchand qu'il avait pour consigne de surveiller, depuis la veille. Pour apprendre les habitudes de sa proie, il faut toujours commencer modestement. L'homme qu'il avait charge d'étudier et surveiller était sans conteste nanti de ressources dont il faudrait tenir compte, et même seul, ce n'était pas un gibier facile.

Maintenant, il savait combien il demanderait à son commanditaire pour poursuivre son travail. Raevo ne tuait jamais. Ce serait gâcher ses réels talents. Mais alors qu'il s'effaçait dans la nuit avec un tel art qu'un chat en aurait conçu de la jalousie, il souhaita d'une pensée ironique bien du plaisir à qui voudrait tuer Jawaad.

Quand à lui, il avait un rapport à faire. Et un contrat à négocier.

Damas se serait facilement caché derrière Abba. Et même manteau et armes compris, on ne l'aurait plus vu. D'autres auraient dit de lui que Damas était de toute manière si fourbe, qu'il saurait se cacher en plein Campo.

Le jemmaï était de taille moyenne, relativement fin ; des cheveux noirs longs et filasse, entretenus à peu près comme on le peut quand on en a pas le temps, ni véritablement l'intérêt. Il avait la peau tannée, au visage taillé à la serpe ; une quarantaine d'années baroudés sous quelques Mères de Toutes les Tempêtes dont on peut se dire fier de sortir en vie. Il portait toujours des vêtements amples et un long kilt par dessus des pantalons, une mode fréquente pour les hommes.

Mais pour lui, il s'agissait d'un outil de dissimulation avant tout. Si on voyait fort bien son sabre au coté, Damas avait sous ses larges vêtements quantité d'autres armes dissimulées, plus exotiques et dangereuses. Il n'avait jamais confirmé ou infirmé la rumeur d'user de poisons, un crime honni pour tout homme digne de ce nom. Qu'on insinue qu'il en soit capable l'amusait.

Il s'adressa à son patron et ami :

" — Tu sais, Jawaad, une tête plantée sur une pique, c'est aussi un excellent message. Dommage qu'Abba ai raté son coup."

"— Une tête tranchée ne parle pas."

Damas leva les yeux au ciel un moment, puis fixa Abba, un peu dubitatif, qui laissait partir le survivant blessé. Ce dernier bafouilla quelque chose qui devait être un "d'accord, bien compris, monsieur, très bien compris, merci de m'épargner", mais il ne s'attarda ni à tenter de rendre ses propos clairs, ni à séjourner une seconde de plus devant les trois hommes, filant sans demander son reste, une main serrée contre la plaie de son cou.

Le géant noir lâcha un souffle qui supportait assez bien la comparaison avec le renâchement colérique d'un taureau, et se tourna vers son patron :

"— Tu prends trop de risques, pourquoi nous donner rendez-vous ici, tu as failli te faire tuer ?!"

"— J'avais des affaires..."

"— Mais on ne serait pas arrivés à temps, ça aurait pu mal finir !"

"— Vous êtes arrivés à temps..."

Damas interrompit le dialogue de sourds, Jawaad comme de coutume semblait s'indifférer de l'incident, et il connaissait son patron : celui-ci ne changerait de toute façon pas ses habitudes, même s'il avait eu tous les inquisiteurs de l'Hégémonie à ses trousses :

"— C'était qui selon toi, cette fois-ci ?"

Jawaad mit un temps à répondre, laissant croire qu'il y réfléchissait, mais sa conviction était faite depuis qu'il avait vu le guet-apens :

"— Amarrus, je pense."

Abba explosa :

"— Quoi, ce foutaille de rebut de chienne galeuse, infoutu de reboutonner ses frusques sans deux esclaves pour lui tenir le bide ?"

Le maître-marchand acquiesça d'un signe de tête nonchalant :

"— Aussi incapable de payer le bon prix pour assassiner quelqu'un qu'il l'est à gérer ses affaires. Je lui enverrai un présent pour le remercier de cette distraction."

Il fixa ses deux hommes de main, après un bref silence :

"— Vous avez trouvé ?"

Damas qui n'était pas vraiment très causant, lui non plus, laissa la parole au spécialiste concerné par la raison de leur balade au port, toute la journée.

" — Pas grand chose. Mais nous avons une cargaison de marchandises déjà dressées. Pour ce qui est de tes produits "spéciaux", il y a encore des marchands assez idiots pour essayer de me prendre pour un pigeon."

Damas étira un sourire amusé. Entre sa gueule taillée à la serpe, ses sourcils sombres et broussailleux, et ses mauvaises dents, l'aspect était carrément sinistre.

"— Tu sais ce qu'on dit. Plus c'est grand..." commenta-t-il.

Abba n'était pas d'humeur à la plaisanterie. Sa rage redescendait à peine, autant que sa colère devant l'insouciance affichée de son patron à ce qui venait de se produire :

"— Oui oui, ben on le dit pas deux fois avec moi. On a donc fait le tour toute la journée, le Grand Marché de la Saison Haute sera plus propice, enfin je veux dire, les barbares ça ne court pas non plus les rues."

Damas, qui était au service du marchand depuis plus récemment qu'Abba, avait fini par apprendre l'intérêt que Jawaad portait à certain type bien précis de femmes barbares qui étaient capturés, et revendus sur les marchés.

Les Lossyans appellent barbare tout individu qui ne soit pas identifiable comme habitant, ou citoyen, d'une cité-état. Pour eux, les Hommes du Nord en sont aussi bien que les Kwanhama cousins du peuple d'Abba, loin au sud, par delà les Grands Rifts. Tout ce que l'on pouvait nommer peuplades primitives ou non-civilisées en faisait partie, et les lossyans les considéraient plus comme des animaux, que comme des égaux. Par extension, un étranger aux coutumes d'Armanth, ou simplement à la foi du Concile, pouvait très bien s'il était malchanceux, être considéré barbare par un Lossyan. Et en lieu et place d'un accueil hospitalier et chaleureux, il était alors chassé comme un chien, ou tout bonnement asservi.

La raison de cet intérêt de Jawaad pour les femmes barbares était difficile à saisir, d'autant que la plupart du temps, devant la marchandise dite barbare en question, il ne l'achetait pas. Il cherchait bien quelque chose, mais sans aucune passion identifiable qui aurait alors pu donner une explication. Les collectionneurs d'esclaves sont monnaie courante, et Jawaad affichait une richesse qui lui offrait amplement les moyens de ce genre de caprices. Mais ça ne semblait pas non plus être sa motivation, puisqu'il n'avait jamais trouvé utile de décrire le genre de barbare qu'il recherchait.

Jawaad n'expliquait que rarement ses actes et ses motivations, sauf si c'était absolument nécessaire.

Et cela convenait très bien à Damas. Il était payé, et plutôt bien, il connaissait son job, et le marchand et lui s'étaient amplement bien assez entraïdés pour qu'il eu en lui la confiance d'un ami. Sans oublier cette dette... celle qui ne regardait que Jawaad et lui.

Mais sur ce coup, il fut curieux :

"— Mais pourquoi tu cours après une barbare ? Ce n'est pas tellement ce qui manque d'en acheter des éduquées, et ce n'est pas comme si tu n'étais pas déjà servi, avec ton Jardin des Esclaves ?"

Jawaad n'eut qu'une expression pensive, regardant dans le vide, en réponse, tandis qu'il se redressait pour, nonchalamment, retourner vers les hauteurs de la ville.

"— Parce qu'il m'en faut une."

Damas n'en sut pas plus, et Abba lui jeta un regard à l'air entendu. Visiblement, cette recherche avait commencé depuis longtemps. Et même le géant noir n'avait jamais exactement su ce que son patron cherchait, sauf une chose.

Elle devait venir de la Terre.

2- l'enfer

A 13 ans, Lisa Beaufort regardait les cercueils de ses parents s'enfoncer dans une tombe fraîche, entourée de finalement si peu de gens. Pleuraient-ils vraiment la mort de ce couple dans un accident de voiture ? La foule qui assistait aux funérailles de Gilles et Kyoko Beaufort ne faisait que remplir un devoir désagréable et ennuyeux, qui toujours laissait ce goût amer que l'on ne peut que souhaiter oublier, celui de la proximité de la mort. Qui étaient collègues de travail, qui amis et proches, cousins presque anonymes, qui d'autres étaient camarades de classes et de clubs sportifs ; tous assistaient à l'enterrement avec une retenue ennuyée, et des murmures à voix basses, des futilités, pour redonner à la mort sa place la plus souhaitée : celle d'un événement, qui pour la plupart les concernait, mais qu'ils ne désiraient qu'évacuer.

Les plus proches et touchés par le drame, pleuraient-ils aussi pour les deux enfants désormais sans famille ? Aucun oncle, ou tante, nul grands-parents n'avaient pu ou souhaité annoncer pouvoir les prendre en charge.

Au dessus du trou – que disais déjà Nietzsche ? « Quand tu regarde l'abîme, l'abîme regarde en toi... » - un seul regard ne fixait pas la tombe avec ces dévotions feintes ou maladroitement qui cachaient mal l'ennui, et le tourbillon des soucis les plus superficiels. Elena Beaufort, l'aînée des deux enfants, ne versait pas de larmes. Elle en avait tari déjà tout le flot.

Ses yeux noirs et brillants d'adolescente de dix-sept ans, devenue aînée d'une famille amputée, étaient tournés vers le ciel. Si celui-ci avait pu être sensible, si Dieu avait pu exister, si simplement la vie avait été autre chose qu'un flot absurde et vide de sens propre, de la naissance à la mort, elle aurait enflammé les cieux de son regard. Elle aussi aurait sûrement alors contemplé les portes du paradis s'embraser, déclamant tel Néron :

« Ut se diceret quasi hominem tandem habitare coepisse ».

« Et, un jour, je pourrai vivre, comme un être humain. »

A coté d'elle, sa cadette pleurait, ses cheveux roux éclatant au soleil d'Août, voletant dans un air vif et chaud. Il n'y a que dans les films que le ciel pleure avec les enfants tristes.

A 14 ans, Lisa apprenait à donner sens à des mots qu'elle n'avait jamais exprimés, son mutisme sur son deuil changé en dessins, aquarelles, et estampes. Elle possédait un vrai talent pour les arts, et y trouvait réconfort. Pendant tout ce temps, Elena s'était battue pour gagner son émancipation, et avoir enfin le droit de veiller sur sa sœur, et échapper à la valse des centres de la DDASS et des familles d'accueil. Une bataille gagnée. Elle songeait, presque sans oser y croire, que la vie pourrait enfin reprendre. Elle espérait faire de sa passion, la danse, un métier.

Un soir dans une arrière-cour de collège, et ce vague à l'âme qui n'avait jamais quitté Lisa. Et qui saurait parler de la naïveté, ou d'un choix jamais assumé, qui pourrait affirmer par quelle erreur, on commence et pourquoi ?

La seringue tombée au sol, l'extase commence. L'héroïne est un cocon doux de plaisir qui annihile et réduit à néant sous les signaux chimiques toutes les peines et tout les regrets. Une paix artificielle, et, plus encore, de la pure béatitude, par injection. Elle venait d'ouvrir sa porte sur l'enfer.

A 15 ans, Lisa tentait tout pour arrêter. Elle avait essayé de le cacher le plus longtemps possible à tout le monde. Mais un tel secret ne tint pas très longtemps, quand une faim plus dévorante que le jeune forcé le plus cruel lui dévorait les tripes, et mâchait sans relâches ses moindres pensées. Mais personne ne peut prétendre arrêter une telle drogue par la simple volonté et sa propre décision.

Elena apprendra ce que sont les centres de désintoxication, les services sociaux et les psychologues. Et la culpabilité. Ne devrait-elle pas avoir joué le rôle qu'elle prétendait tenir, n'est-ce pas sa faute à elle, si sa sœur se piquait, et avait été prise à voler ? Elle avait beau serrer les dents, plus elle luttait pour sa cadette, plus elle se nouait le cœur, biffant ses propres rêves d'une vie enfin paisible. Chaque mois à passer n'était désormais plus dicté que par un seul objectif, toujours reporté à plus loin : sortir Lisa de là.

A 16 ans, Lisa mentait de mieux en mieux. Assez pour tromper entourage et tuteurs, et pour qu'Elena finisse par croire, parfois, qu'enfin tout était fini. Mais mentir est si aisé à une personne qui ne vit que pour croire que l'enfer va enfin cesser, que la vie va redevenir normale.

Il suffisait à la jeune fille de ne pas se faire prendre, et elle devint experte au jeu de dupes. Les scrupules ne pesaient rien face au hurlement du besoin et l'appel des précurseurs chimiques, contre le manque d'héroïne. Elle en vint à faire des passes. Et même les trois viols, elle pouvait encore les passer sous silence. Mais à force de mensonges, et de dissimulations, elle s'arrachait le cœur à voiler la vérité, sans espoir d'arrêter la mécanique inéluctable qui tuait toute confiance entre elle et sa sœur. Le moindre fait devenait douteux, la moindre crainte se changeait en angoisse, et qui aurait pu dire laquelle des deux vivait le pire enfer.

A 17 ans, Lisa n'avait pas pu cacher son jeu plus longtemps. La prison, les services sociaux, encore une fois, mais aussi des mots cruels et atroces, non contre elle, mais en sentence contre sa sœur. Elena était l'aînée, elle avait échoué à en jouer le rôle, que ce fut vrai ou faux n'avait pesé en rien contre la froideur des avocats, des juges : elle était coupable.

C'était sans retour désormais. Mais on ne revient pas en arrière quand on aime, on ne peut que dérouler le fil qui nous relie aux autres, jusqu'à trouver comment l'arracher, et tout ce que l'on arrache ne peut se faire que dans la pire souffrance.

Lisa parvint à fuir le centre de désintoxication où elle avait été enfermée, et cambriola l'appartement de sa propre sœur, emportant presque tout ce qui pouvait se monnayer, contre un peu de dope, sans une seule pensée pour Elena, ni pour les conséquences. Son errance ne dura pas bien longtemps, et s'acheva dans un squat, un de ces lieux qui servent de terre d'asile à tous ceux que l'humanité rejette, une dernière seringue trop usagée roulant au sol.

Cela aurait du se finir ainsi, et à la fin de cette route, tout le monde sait que la mort attend, au terme de la déchéance.

Elle avait 17 ans, elle aurait du mourir cette nuit là. Mais elle dormait sur une natte douce, couverte d'un drap dont elle n'aurait pas reconnu l'étoffe. Une fine chaîne fixée à un anneau rivé aux barreaux de la cage qui l'enfermait, retenait un collier d'acier à son cou. Elle n'aurait pu s'y tenir plus qu'à genoux.

Au dessus d'elle, tandis qu'elle ne se réveillait pas, Abba observait, l'air mécontent. Mais il n'en dit rien, seuls les muscles saillants de ses bras de colosses, aux biceps plus larges encore que la taille de la petite chose dans la cage, trahissaient par leur tressaillement son humeur.

"— Tu l'as bousillé, quand même." finit-il par dire, rompant le silence, s'adressant à l'homme torse nu et ventre bedonnant lourdement, fièrement planté bras croisés, à côté de lui. Abba le dépassait allègrement de deux têtes.

La Maison marchande de Batsu faisait dans le commerce d'esclave pour des clients peu regardants sur le respect du Haut Art, et la qualité de l'éducation de leurs acquisitions. Il avait maté et dressé cette barbare personnellement. Le dos de la fille en serait à jamais marqué du fouet. Et de leur discussion, Abba avait pu en conclure qu'après le traitement que Batsu, déjà peu connu pour la délicatesse de ses méthodes, lui avait fait subir depuis deux semaines qu'il l'avait acheté, il y avait des chances que son esprit ne s'en remette pas non plus. Un gâchis, qui voulait en règle général qu'on détruise la marchandise inutilisable, et par charité, abrège des souffrances inutiles.

"— Je t'avais dis que je réserve un mauvais tour à ce gros porc arrogant de Priscius. J'ai eu l'idée de suite en la voyant, avec le tatouage sur son sein. C'est idéal, il va croire que j'ai trouvé une fille de la Maison Tuna, elle va payer ma dette, et je lui souhaite bon courage pour en faire quoi que ce soit, maintenant !"

Cruel, inhumain, intelligent. Abba devait l'admettre, et il savait que Batsu avait une dette à régler à un marchand d'esclaves de luxe particulièrement pénible, et qui était assez mal vu dans le métier, à force d'exigences et d'orgueil. Mais en tant qu'esclavagiste lui-même, le colosse avait une certaine horreur de ce genre de pratiques.

"— Et ce tatouage, il vient d'où, pour finir ?" Abba se pencha, pour tourner la fille sur le dos. Elle ne se réveilla pas, mais eu des crispations de terreur dans son sommeil. Sur son sein gauche, il y avait le dessin très fin et détaillé d'une orchidée d'or et de rouge, au feuillage fin mêlé de vert et de bleu. Un tatouage magnifique, dont la finesse avait du demander un travail long, et patient, sans compter le talent du tatoueur. Il ne l'aurait pas avoué à son collègue, mais il n'en avait jamais vu d'aussi réussi, et détaillé dans toute sa carrière.

Sur une belle fille, même mal éduquée, cela valait une fortune. Cette esclave ne lui paraissait cependant pas si jolie que cela pour expliquer l'origine d'une telle marque. Trop petite, trop frêle, pas assez de seins, ni de hanches. Et dans un état de santé général déplorable ; on ne lui devinait pas les côtes, on pouvait les compter sans mal.

"— Je n'en sais rien du tout, elle comprend peu de choses... une barbare. Je l'ai racheté à un passeur sans lui demander où il avait pu la trouver, pour une bouchée de pain. Faut dire qu'elle a

été sacrément malade et complètement droguée. Ou un truc comme ça. Il m'a assuré ne rien lui avoir donné."

"— Terrienne ?"

"— La langue y ressemblait parfois. Ce n'est pas trop ma spécialité, ces animaux là. "

Abba se redressa et n'ajouta rien. De toute façon, il ne pouvait pas la racheter à Batsu. Celui-ci semblait fermement décidé à mener à bien son plan de vengeance personnelle contre Priscius. Mais il savait qui la posséderait. C'était une terrienne, il en était sûr. Il la décrirait à Jawaad. Depuis son retour sur Armanth et pour le Grand Marché de la Saison Haute, il avait fait le tour de tous les Jardins d'Esclaves et de toutes les cages des revendeurs, des plus petits aux plus riches. Et il n'avait trouvé dans les captives récemment arrivées, que celle-ci qui puisse venir de la Terre.

Jawaad en cherchait une, il n'avait jamais dit ce qu'il cherchait ni pourquoi. Il n'avait jamais décrit à Abba celle qu'il cherchait depuis des années, maintenant. Il venait simplement quand il y en avait une, la voir, parfois l'observer longuement, l'étudier de près. Il ne lui parlait quasi jamais. Et n'en avait pratiquement jamais racheté ou gardé. Abba avait fini par se prendre au jeu, bien décidé à un jour trouver cette femelle si rare, et ainsi comprendre ce que Jawaad souhaitait trouver.

3- Priscius

Priscius révisait enfin son point de vue, après avoir eu la sévère et fort désagréable sensation qu'on venait de le prendre pour le dernier des imbéciles.

C'était quelques jours plus tôt, dans la brume marine et moite du matin, chargée d'effluves humaines et envahie de cris qu'il avait suivi Batsu sur le Marché aux Cages. Un immense quartier commerçant situé directement sur le port principal de la baie d'Armanth, une ville dans la ville, d'ailleurs ceinte de murets, aux portes gardées par hommes et chiens dressés à traquer les Linci des esclaves. Les quais du Marché aux Cages s'étendaient presque aussi loin que la vue d'homme puisse porter, et aussi loin qu'elle le fit, il y avait des navires de toutes les tailles, des bâtisses de bois et des enclos. Y étaient enfermés des milliers de captifs venus de tous les horizons, prêts à embarquer sur les navires, par voie de mer ou les routes terrestres des vaisseaux lévitant, pour les quatre points de Loss. Pour un homme du Haut Art, il s'agissait du plus grand marché qui se puisse imaginer, et celui de la Saison Haute se tenait une fois l'an. Mais même aux plus creuses périodes de l'année, le quartier du Marché aux Cages ne se vidait jamais de ses marchandises humaines de toutes les provenances.

Armanth portait d'ailleurs sur ses épaules l'étrange manteau d'une double contradiction. La capitale de la Guilde des Marchands, si puissante qu'elle s'était littéralement payé sa propre cité-état, le plus grand port de commerce des Mers de la Séparation, était parmi toutes les cités Lossyan une perle de progrès et de liberté. Une ville aux mœurs modernes, où nulle femme libre n'avait, sauf suite à un procès pour crime grave, à craindre l'asservissement et d'être un jour marqué d'un Linci. Rares étaient les savants et intellectuels à y redouter l'inquisition des Ordinarii du Concile, dont la présence, imposée et inévitable, n'était que représentative et consultative.

Mais elle était aussi la plus grande cité du commerce d'esclaves de tout Loss. Il en venait de tous les coins des terres connus, parqués, puis revendus, dressés, matés et brisés, éduqués cruellement et sans pitié. Les plus grandes maisons marchandes y avaient leurs plus prestigieux Jardins des Esclaves d'où sortaient des marchandises de prix rompues par la force à tous les arts visant à plaire et distraire, et au destin d'animaux chargés de donner plaisir, et prestige, à leur propriétaires.

Armanth existait en tant que capitale commerciale, et cité de la Guilde des Marchands depuis 400 ans. On y trouvait des collèges et universités réputées, où tous pouvaient suivre les cours et les enseignements de quelques un des plus grands esprits du monde, et où, encore plus rare, des femmes enseignaient elles-mêmes les sciences et les lettres. Elles pouvaient y divorcer, y circuler librement sans l'obligation d'être accompagnés d'un membre masculin de sa famille. Il était même arrivé, au grand plaisir de Conseil des Pairs, que des princesses de l'aristocratie d'autres cités, bien plus pointilleuses sur les préceptes du Concile, viennent y trouver refuge et demander asile aux autorités de la ville.

En 400 ans, l'influence d'Armanth avait essaimé à nombre des cités-états voisines commerçant avec elle autour des Mers de la Séparation. On la considérait aussi bien comme la cité des vices et des mœurs dissolues, que comme le havre des penseurs et des savants. Mais tout aussi bien portait-elle, comme si elle avait souhaité se contredire, le prestige douteux d'être la cité des marchands d'esclaves.

Et la réalité était finalement fort simple. Avec le Loss, le minerai qui permettait de fabriquer les dynamos, les armes à impulsion, et les moteurs des navires à lévitation, le bien le plus recherché et convoité dans le monde entier étaient les femmes. La fortune de la ville se basait en grande

partie sur son Marché aux Cages, et sur l'immense trafic maritime et terrestre qu'il générerait. L'ironie de la chose ne pouvait manquer de frapper: une cité de culture et de progrès, aux femmes libres, respectées et reconnues, le restait grâce à l'asservissement cruel de milliers d'autres.

"— Tu vas voir, je te fais un cadeau !"

L'esclavagiste regarda dubitatif son collègue et débiteur. Batsu était un métis à la peau mat, d'une cinquantaine d'année, un lourdaud massif et ventru, toujours torse nu. Il arborait en permanence un sourire béat de vendeur de tapis en quête de benêts à rouler.

Priscius, qui lui-même affichait la taille, la carrure, et l'embonpoint d'un gaillard massif aux allures de nordique, avec un visage de vétéran, mangé par une barbe qui hésitait entre le blond et le poivre et sel, avait un doute sur le cadeau. Et il n'était pas un benêt. Cet homme lui devait une esclave de plaisir, et cela durait depuis un moment. Et l'esclavagiste se doutait bien que ce cadeau ne pourrait pas avoir la valeur suffisante à rembourser la dette de Batsu. Lui-même avait assez perdu de réputation ces derniers temps, pour savoir que désormais des marchands comme lui ne verraient aucune gêne à essayer de le tromper.

Il lui fallait simplement garder la face. Une réputation, cela se reforge.

"— J'espère que cela vaut ce que tu me dois, j'ai envie de boire et rire avec toi, ce soir, pas de devoir négocier encore une fois."

"— Ne t'en fais, on boira, on rira, et tu seras satisfait... tiens, c'est près des cages, là-bas, la rousse dans le coin."

Au milieu de la cohue entre marchands, clients, contremaitres et esclaves, dans cette chaleur d'été suffocante qui faisait vite regretter les brumes marines du petit matin, Batsu se frayait un chemin tel le fauve écartant les hautes herbes. Non loin se trouvaient les cages des filles non éduquées, destinées à finir esclaves de plaisir, du moins pour celles qui pourraient être prises en main. La plupart d'entre elles, Priscius le savait, étaient rarement aptes à devenir plus que filles de bouges ou houris pour des hommes pas trop regardants sur l'éducation et l'Art. Mais encore une fois, il n'allait pas exiger plus que nécessaire. Juste le faire croire.

La dernière cage à gauche de l'enclos de Batsu enfermait une jeune fille prostrée, à la peau pâle, à la chevelure d'un roux profond presque rouge. Bien évidemment nue, elle ne paraissait guère plus qu'une gamine, maigre comme un clou. Passé le constat agréable de voir une fille rousse, elles sont les plus recherchées, l'esclavagiste du se forcer pour cacher son désappointement. Cela commençait mal, à première vue. Une fille mal nourrie perdait vite tout charme, et s'il connaissait les méthodes de Batsu, souvent brutal et sans aucunes considérations pour sa marchandise, Priscus n'était pas très partisan de laisser une esclave crever de faim.

"— A genoux !"

Batsu cria l'ordre avec une voix de stentor, faisant obéir dans le même réflexe toutes les filles des cages environnantes. La jeune rousse réagit à la seconde, mais sans aucune grâce, se tournant vers les deux marchands, sans lever la tête. Il émanait de ses gestes une résignation complète, celle d'un animal brisé.

"— Sur la tête, mains sur la tête !"

Priscius observa la fille obtempérer. Elle était jeune, frêle, et sans tellement de formes, mais plutôt jolie quand il pu voir son visage que Batsu redressait de force, levant son menton du bout de son

aiguillon électrique, instrument de la profession, qu'il arborait fièrement. Les immenses yeux de la petite chose, d'un étonnant vert de jade, voilés et ternis, vibraient de terreur vive, et son corps tremblait, presque spasmodiquement. Il y avait dans ses traits quelque chose de peu commun, un métissage que Priscius n'avait que fort rarement croisé, et aurait pu rajouter, dans un meilleur état, un charme réel à son minois d'animal terrifié.

Priscius étudia un peu plus le « cadeau ». Après ses cheveux roux, la chose la plus marquante, hormis son état physique et les traces de sévices, était un tatouage, au dessus du sein droit. Une fleur, aux couleurs or et vert, que le marchand reconnut comme étant sans doute une orchidée de Tuna. Tout le monde en avait entendu parler. Des années auparavant, cette maison marchande spécialisée dans le dressage d'esclaves de luxe, avait disparue dans un coup commercial. Les maitres marchands de Tuna avaient vécu des destins funestes, et les rares survivants s'étaient exilés. Depuis, les collectionneurs d'esclave s'arrachaient les porteuses de ces tatouages d'orchidées. De mémoire, Priscius n'en avait jamais vu d'aussi réussi.

Il se demanda ce qui avait bien pu conduire à ce que Batsu récupère une telle aubaine. Et surtout quelle raison le vieux filou avait de s'en débarrasser ainsi. Son esprit se mit à estimer le prix que l'on pouvait tirer d'une telle occasion, avec un bon dressage. Elle pourrait se vendre une fortune, quoi qu'il en soit.

L'esclavagiste se fit ouvrir la porte, et tira hors de sa cage la gamine, pour la faire mettre debout devant lui. Elle était minuscule, et arrivait à peine sous l'épaule de Batsu. Elle obéissait au moindre de ses gestes, mais semblait complètement dénuée de volonté propre. Priscius l'examina, vérifia ses dents, ses cheveux, sa peau, en expert du Haut Art. Elle portait d'étranges marques de piqûres pas encore bien cicatrisées sur les bras, qui semblaient dater de quelques semaines. Sans compter son dos ravagé par le fouet, la chaire de ses poignets et de ses chevilles était abrasée par le port de fers et les cordes. L'esclavagiste se rembrunit un peu. Batsu n'avait aucun respect pour la marchandise, il achetait et revendait, point. Il y allait y avoir du travail.

Mais ce tatouage...

Si elle avait été formée et dressée à l'origine par l'ex-Maison de Tuna, comme il le pensait, ce simple potentiel lui assurerait une belle plus-value sur le travail à accomplir. Il se demanda quel intérêt avait justifié de la mater avec autant de violence, si elle avait déjà été dressée. Peut-être avait-elle fui et avait-elle voulu résister à sa capture, c'était le plus logique.

Ou alors, cas bien plus grave, on l'avait trop fortement violenté, et devenue inutile, ses propriétaires précédents l'avait abandonné plutôt que la tuer. Ce qui dès lors rendrait son travail bien plus difficile. Récupérer ce genre d'incompétence était une tâche ardue, et sans aucune assurance de succès. Et la manière dont elle réagissait l'incitait à penser que le travail serait long.

"— Je ne t'ai pas menti, non ?"

"— Non, en effet", reprit Priscius en poussant l'esclave dans la cage où elle retourna se cacher des deux hommes. "Je crois que nous sommes quittes."

Il prononça les derniers mots sans une once de sentiments, laissant de côté ses propres réflexions. A Batsu de faire son boniment, ce à quoi il ne pourrait pas résister.

"— Une esclave de luxe ! Tu devrais me remercier, je t'offre une des meilleures marchandises que j'ai ! Tu as vu ce tatouage ? A lui seul, il vaut dix fois ma dette si tu la dresses bien. Alors, dis-moi que tu es satisfait, si tu ne l'es pas, je ne vois pas comment faire plaisir à mon ami !"

"— Je le suis, je le suis. Tu ne m'as pas trompé, Batsu. Je vais envoyer mes hommes la ramener chez moi. Et je crois que nous pouvons fêter cela ce soir ! "

Priscius finit par lâcher un sourire, tandis que la visite se poursuivait. Il restait dubitatif, mais ne le montrerait pas. Batsu devait bien deviner que son boniment et son histoire d'esclave de luxe ne tenait pas, même avec ses grands gestes de vendeur de tapis. Autant cependant garder la face, et faire conserver la sienne à son collègue, ce qui faciliterait pour le reste de la journée les négociations sur les prix.

Mais il avait déjà en tête, s'il y avait d'autres fuyardes de Tuna, de faire passer le message qu'il serait intéressé. La subtilité serait de faire passer le message sans que cela n'augmente les prix.

Quelques jours plus tard, le message était passé. Malheureusement, en fait.

Depuis, il avait observé de loin l'esclave tatouée, qui avait reçu un nouveau Linci sans même réagir vraiment, malgré l'aspect traumatisant de la scarification pour ancrer solidement le symbiote à sa cuisse. Elle n'avait pratiquement jamais quitté sa prostration, sauf pour se nourrir, ou sur des ordres directs. Le boulot avait été salopé à la va-vite, et Batsu lui en avait fait un résumé sans doutes totalement édulcoré.

Cette fille n'était pas une esclave de luxe, même pas une fille dressée, et si elle l'avait été un jour, tout était à refaire, vu les dommages qu'il avait constaté.

Il l'avait rapidement placé en isolement, le temps de laisser à son éducatrice le soin de l'observer. Et avait appris qu'on avait trouvé une autre fille tatouée comme elle, aux limites des Franges, qui allait arriver par le prochain navire. Le message était laconique, sauf ce qui mentionnait le prix de la fille, bien sûr. Priscius commençait à se demander si tout cela n'avait pas été organisé entre ses rivaux pour lui faire perdre totalement la face, et s'offrir le plaisir de se jouer de lui.

Si c'était le cas, la seule réponse possible serait de faire de ces filles les meilleurs esclaves éduquées que son talent lui permettrait de forger, et de serrer les dents quand aux rumeurs qui iraient bon train entre-temps.

Il s'avoua, soupirant, tandis que son verre de vin se vidait un peu trop vite, qu'il préférerait la version d'esclaves fugueuses d'une Maison disparue. Il pourrait peut-être trouver comment propager cette rumeur dans le milieu, après tout. Mais pas avant de s'assurer que cela vaudrait le coup de dresser la fille qui, pour le moment, semblait totalement en ruines ; et de voir à quoi ressemblerait celle que lui livrerait le prochain arrivage.

Deux jours plus tard, il recevait en personne son colis, accompagné par la féline et licenciée Sonia, son éducatrice. Celle-ci, comme à son habitude, jouait de toute la sensualité que pouvait dégager sa gestuelle, le plus bref de ses regards, et son corps parfait exposé et presque nu, pour rendre fous les hommes de main de l'esclavagiste. Elle détonait par son assurance et sa fierté face à des marchandises qui, elles, étaient pour la plupart pleureuse, gémissantes, et pitoyables.

Et bien sûr, sa séduction envoutante fonctionnait à merveille.

Sonia eu un sourire pervers de délice quand un manutentionnaire rata le bord du quai, de trop regarder la créature, inhumaine à force d'érotisme, et s'extirpa en pestant d'une baignade involontaire dans l'eau nauséabonde du port.

Priscius ne releva pas. On ne punit pas une esclave de l'être. Et personne ne le ferait, même pas la victime qui avait parfaitement conscience de s'être fait manipuler. On ne fâche pas le patron.

L'esclavagiste regardait surtout arriver ses biens, dubitativement. Au vu de la captive, acheté fort cher, qu'on avait du lier avec force nœuds, et qui malgré cela se débattait encore avec rage, Priscius retint un grommellement agacé. On s'était payé sa tête dans les grandes largeurs, il en avait eu de sa bourse, et Batsu et ses collègues devaient sûrement encore en hurler de rire.

La fille avait un peu plus d'une vingtaine d'années. Elle n'était pas encore été marquée d'un Linci, et elle affichait tout d'une barbare capable de mordre et de se débattre. Elle était belle et élancée, le corps musclé et svelte, des cheveux d'un roux sombre tournant sur un auburn aux ombres presque noires, superbes, qui ne demanderaient que quelques soins pour devenir une crinière parfaite. Ses yeux bruns foncé, aux reflets verts, frappaient sur sa peau très claire. A sa manière, elle avait un corps qui pouvait se comparer à celui de l'éducatrice de Priscius. Elle devait sûrement être gracieuse, mais pour le moment, elle ressemblait plus à un bloc de pierre brute qu'une statue sculpturale. Elle n'avait jamais connu le collier ou le fouet, ni le dressage, une évidence aux yeux de l'esclavagiste. Tout était à faire, et il n'avait le moindre doute que les hommes qui avaient trouvé cette femme errant vers les Franges, et les marchands qui l'avaient transféré jusqu'ici, s'en doutaient.

Priscius se retint encore de pester contre le mauvais tour que l'on semblait lui jouer, avant de sourire, un sourire que Sonia aperçut, et arracha à la magnifique et féline esclave un frisson de plaisir délicieux.

La captive était, elle aussi, une métis avec ces traits fins, attirants, et peu communs. Elle ressemblait à l'autre captive que Batsu lui avait donné, et portait très exactement le même tatouage si parfait.

Tout le monde avait vu ce tatouage. Priscius ne doutait pas que la rumeur s'était répandue. S'il réussissait à les dresser, il parviendrait à s'arranger pour choisir les bonnes personnes pour admirer ces filles à l'œuvre, une fois formées. Et il pourrait même employer les bruits répandus ces dernières semaines, qui s'assourdiraient rapidement, mais sans que personne ne les oublie, pour redorer son image...

... il ne restait plus alors qu'à parfaitement réussir le dressage qui, visiblement, partirait de zéro, il en était désormais certain.

"— Je compte sur toi, Sonia. Tu répondras de leurs progrès."

La magnifique jeune femme, aux cheveux noirs comme le jais, et à la peau cuivrée, à la texture de soie parfaite, répondit d'abord par un sourire, qui chez elle, sans efforts, exprimait toute la sensualité sans bornes ni limites dont elle semblait habitée. Son regard quasi prédateur, savamment juste assez baissé pour montrer son respect, brûlait d'un feu bleu fascinant, et presque sinistre.

Puis sa voix souffla deux mots comme s'il s'agissait de magie. Prononcés ainsi, la moitié des mâles qui l'auraient entendue n'aurait eu qu'une idée en tête: la prendre, de suite, et sur place. Et même Priscius, blindé depuis belle lurette, se laissait encore pourtant avoir, ce qu'il n'aimait guère, et lui faisait payer.

"— Oui, Maître."

4- Le Premier nom

La plus âgée des deux rousses tatouées avait été traînée, la tête couverte d'un sac, et muselée par un bâillon qui ne faisait qu'assourdir un peu ses tentatives entêtées à pester, par Priscius lui-même, dans ses jardins personnels. L'esclavagiste avait fait délier ses chevilles et avait pris la corde du lacet qui enserrait le cou de la barbare. Mais elle persistait tellement à se débattre, cabrer et ruer qu'il avait fini par la tirer, moitié par le lacet, moitié par les cheveux, sans ménagement, histoire que la rudesse du voyage la calme un peu. Le résultat était peu probant, mais au moins la fille était-elle trop occupée à reprendre son souffle, et tousser, pour résister efficacement.

Là, Sonia attendait, à l'ombre douce des tonnelles fleuries du petit parc isolé, dépendance du Jardin des Esclaves de son maître. Non loin derrière elle, une large fontaine coulait en cascades, au bassin ornée de nus sensuels taillés dans des marbres blancs.

La splendide créature aux allures flamboyantes qu'était Sonia paraissait une autre œuvre d'art, trônant dans ces lieux paisibles dédiés à au plaisir, à la beauté, à la sensualité. Immobile elle aurait presque pu laisser croire qu'elle se berçait au chant du couple de locynores lâchant leurs trilles mélodieux depuis leur cage ciselée. Elle était quasi nue, vêtue seulement d'un long pagne dont les pans de soie noire ne cachaient que son intimité, et au strict minimum, le corps rehaussé de bijoux de bronze poli et d'argent, aux pierreries scintillantes.

Sans esquisser un mouvement, elle observait cependant les deux autres esclaves aux mains noués dans le dos, qui, à genoux, patientaient depuis quelques minutes, sur les dalles du parc. Près d'elles, des anneaux scellés au sol, où étaient noués des liens solides, rejoignaient leurs colliers d'acier.

La jeune rousse tatouée n'avait toujours pas levé la tête ni jamais réellement fixé autre chose que le sol. Sonia avait observé la fille de longs moments ces derniers jours, pendant son isolement, et acquiescé au constat de Priscius. Elle était brisée, et si elle réagissait, c'était à la peur, et pas autre chose. Elle avait même mis un long moment avant d'oser manger la bouillie enrichie de bouts de fruits, qui avait attendu dans sa cage, pratiquement un jour entier.

Sonia ne jugeait pas les Libres. Elle était esclave, et non fière de l'être, mais plus que cela, arrogante à sa condition, se considérant sans aucuns doutes ou regrets comme idéale et magnifique représentation de toute la sensualité de la féminité ; plus parfaite que tous les rêves des hommes. Et les désespoirs des femmes.

Mais si elle avait à commenter, elle dirait que soit cette fille était vraiment stupide et avait résisté au point de se briser l'esprit elle-même, soit son maître avait en effet raison : on l'avait démolie et volontairement abimée, pour lui refiler un cadeau empoisonné. Elle estimait dommage que cette esclave soit détruite. Elle la trouvait jolie, et intéressante, par son apparence peu courante. Mais s'en préoccupa avec le même intérêt qu'on met à regretter que soit jeté un bel objet. Quand c'est cassé, on s'en débarrasse. Et l'éducatrice n'aurait jamais pensé autrement.

L'autre esclave à genoux à côté de la rousse avait environ le même âge. Mais là s'arrêtait la ressemblance. Les cheveux couleurs d'or pur, la beauté subjuguante des femmes des Plaines d'Eteocle, le corps envoutant, même âgée de seulement seize printemps, elle était née fille de grande famille noble, héritière de grand nom. Elle portait sa fatalité sans lâcher une once de sa fierté, malgré la posture à genoux cuisses ouvertes, qu'on avait imposées aux deux filles. Elle était totalement nue, bien entendu, une règle essentielle du Grand Art. Une première humiliation que les captives devraient endurer jusqu'à ce que la nudité leur soit naturelle.

Elle, elle était née sur ce monde, et elle en connaissait les cruautés. La règle ici, est qu'elle avait été capturée des semaines auparavant, d'un raid de cité-état à une autre. Qu'aucun homme de sa ville n'avait pu la défendre ou tenter de la racheter. Il leur avait fallu fuir, vers une cité alliée en abandonnant leurs trésors les plus précieux, femmes capturées comprises. Et nul n'avait apparemment souhaité risquer sa vie pour apporter la rançon de sa liberté, la sacrifiant donc. Elle payait leur faiblesse et leur défaite, et il n'y avait même pas eu besoin de le lui dire. Une fois capturée, une belle et jeune femme de son âge, échappe rarement à ce destin. Cinq semaines durant, elle avait été enfermée en cage, bringuebalée d'échanges en négociations, jusqu'à n'être plus qu'une fille captive de plus dans un lot de marchandises de qualités revendues comme du bétail. Elle était Eteoclienne, et la fidélité de ces cités aux préceptes du Concile l'imprégnait elle-même jusqu'à l'âme. Les lois de l'Eglise étaient divines, et claires, aussi injustes soient-elles, et elle portait la honte de la défaite des hommes qui auraient dû la protéger, et l'endosserait pour le reste de ses jours.

Son regard bleu tremblait. Sourcils froncés, mâchoire scellée de rage ; de la colère. Mais Sonia n'était pas dupe, et aucun homme du Haut Art ne le serait. La petite princesse mourait de peur, son honneur brisé à jamais par la marque du Linci, déjà en train de croître sur sa cuisse et entrer en symbiose avec son organisme, apposé quelques jours plus tôt.

Sonia regardait la petite princesse étudier sa voisine du coin de l'œil, juge méprisante de cette loque humaine qui semblait avoir déjà abandonné toute fierté avant que tout combat ne commence. Elle n'avait qu'à peine deviné les marques du fouet à son dos, et pas la moindre idée de ce qu'elle avait pu vivre avant de finir ici à genoux. Elle affichait juste un dédain à sa résignation.

Cénis - c'était le nom d'esclave de la jeune captive aristocrate - leva alors les yeux à la nouvelle arrivante, qui avait, elle le nota juste après la couleur rare de ses cheveux, la même fleur d'orchidée tatouée sur le sein. Sa démarche titubante avait quelque chose de pitoyable, rendue aveugle par son masque, et elle aussi les poignets liés au dos. La nouvelle n'avait visiblement aucune intention de se laisser faire, et tenta encore de résister aux injonctions de l'homme qui la guidait dans le jardin, pour l'amener près des deux autres.

Priscius n'en fut pas surpris. Sonia, qui observait en retrait non plus. Passade obligée. Mais l'esclave, même ainsi entravée, gardait une combativité rageuse, un vrai serpent, qui tentait coups de pieds, et de tête, dans un chaos agaçant.

L'esclavagiste régla, après quelques essais infructueux pour la faire mettre à genoux, le souci d'un direct dans l'estomac, coupant le souffle de la rebelle. Il put aisément la mettre enfin genoux au sol, et lui arracha la capuche, pour la laisser respirer.

Priscius n'était pas un bourreau. Il fallait y aller avec force, soit ; il savait y faire, mais pas question de commencer à abîmer des filles dont il comptait tirer bien plus qu'un grand prix.

L'esclave se débattit encore de son mieux, fusillant son oppresseur de son regard sombre aux éclats verts, ce qui lui passait amplement à mille lieues. Il attachait la laisse qui retenait le cou de la captive à un anneau scellé au dallage, et lui rendit un regard qui affichait clairement qu'il n'aurait aucuns remords à la cogner sans relâche. Elle sembla comprendre ce qui l'attendait à essayer de se redresser, et jouer encore les rebelles. Et surtout, il se passa quelque chose...

Lisa avait 17 ans, et son esprit n'était plus que brumes sans fin ; les sons qu'échos ; le jour une pénombre sans couleurs. Si elle pouvait se souvenir, elle s'entendrait hurler sans cesse, dans l'agonie solitaire de son sevrage de force, au fond de cages puantes où elle fut isolée. Elle se

rappellerait de ses premiers instants de conscience après des jours de souffrance épuisante où son corps en manque voulait se dévorer. De ses supplices face à cet homme dont elle ne connaîtra jamais le nom, qui ne la comprenait pas. Elle réalisa vite, au fond de ces caves sombres où elle entendait d'autres cris, tant de plaintes et de pleurs, qu'elle n'était plus chez elle, et qu'elle n'était pas en enfer non plus. L'enfer eut été plus honnête et franc, dans son hypothétique réalité, à la torturer dans le seul but de lui faire payer le péché d'avoir cédé au plaisir de si furtifs et futiles paradis.

Elle ne pouvait plus penser, et c'était heureux, ses pensées ne seraient que la réminiscence des viols et des coups de fouets vécus, non pour la nécessité ou la volonté de mater et dresser une captive, mais pour détruire son esprit à force de souffrances, terreurs et privations. Un supplice pour la changer en un présent inutile, pour le paiement d'une dette dont elle ne saura jamais rien.

A genoux, les brumes s'assombrissaient encore. Que les ténèbres sont douces, quand on peut ne peut que souhaiter y être engloutie. Qu'elle aurait aimé que son souhait se réalise, son dernier vœu: mourir, et être oubliée.

Mais les ténèbres se dissipèrent. A ce moment là, sa première pensée fut de maudire sa propre vie, quand elle se remit à prendre conscience, être forcée de percevoir ce que ses yeux regardaient.

Le regard de la rousse fixait de ses immenses yeux de jade l'esclave bâillonnée, comme si elle avait reconnu quelque chose. Et ce regard, paré d'un éclat brillant, vivait. Véritablement.

Là où Priscius n'avait jamais observé qu'un comportement brisé et apathique, des yeux vides, juste terrorisés, cette fille se mettait soudainement à réagir, et si c'était toujours de la peur, elle exprimait de la peur pour autrui ; on lisait de l'effroi et des pensées construites dans son grand regard vert.

Il n'y eu pas que lui pour le remarquer, fronçant avec satisfaction ses énormes sourcils de Nordique. Sonia, qui toisait silencieuse les trois esclaves, vit elle aussi la scène, et le changement immédiat.

Il y avait quelque chose à sauver, à priori. Priscius fut rassuré pour son investissement et son plan. Quand à Sonia, elle redevint soudainement curieuse.

L'esclavagiste économisa des mots inutiles, après un signe de tête satisfait vers son éducatrice, avant de rejoindre son bureau, de l'autre coté des Jardins, et laisser le champ libre à Sonia et son travail. Elle savait ce qu'elle avait à faire, et ce qu'elle risquait si elle ne le faisait pas comme il l'entendait.

L'éducatrice approcha des trois femmes. Sa démarche aurait hypnotisé une salle entière au déhanché de son bassin, fait rêver mille hommes à la courbe de son dos, et donné, à la chaleur de son souffle, des frissons au plus glacial des hommes.

Et elle le savait, et en jouait.

Les propriétaires de Sonia en avaient tous tirés une fierté énorme. Elle était désirée, toujours, tout le temps, et il fallait être le plus fort, le plus puissant, ou le plus riche pour garder une telle esclave, sans l'enfermer hors de vue, tant elle était aisément convoitable.

Elle avait changé de mains et de propriétaires maintes fois, et parfois, souvent, je pense, pour leur plus grand malheur. Sonia était l'arrogance de la beauté, la liberté animale et fouguese d'une femme possédée que personne ne tenait vraiment, l'orgueil de la plus haute intelligence. Et c'était un appeau à ennuis.

Mais à ma connaissance, tous les hommes la voulaient. A une seule et unique exception près, qui fut Jawaad, tous la désiraient et ne pouvaient rester de marbre ; soit il leur fallait essayer de l'avoir, soit ils la rejetaient avec rage pour ne pas avoir à subir cette tentation inaccessible.

Je mis longtemps à connaître l'histoire de Sonia, mais la première chose à savoir et qui importait vraiment, était que Sonia n'avait plus d'âme, ou d'esprit, depuis longtemps. Elle était une parfaite réussite du Haut Art, mot savant cachant la brutalité et l'expertise patiente et cruelle du dressage des esclaves.

Un art qui n'était employé que sur les femmes. Je ne crois pas avoir croisé, même si je sais que cela existe, d'esclave mâle conditionné comme les femmes. Les hommes asservis sont pour les Lossyans de la main-d'œuvre pour les plus basses et pénibles besognes. Ils les méprisent totalement, et à de rares exceptions près, ils sont sans valeur. Les Lossyans aiment les femmes, ils les désirent, et se font même la guerre pour elles. Mais un homme capturé, qui finit asservi, n'est strictement plus rien, et ils le traitent comme tel. Aucune femme esclave ne l'avouera aisément, mais leur sort est infiniment plus doux que celui de ces hommes dont la vie sera brève et qui souvent mourront d'épuisement. Il n'y a bien que les combattants des arènes qui ont une petite chance d'être mieux traités, à défaut de vivre longtemps, car dans ces joutes cruelles, les gladiateurs sont remarqués, et honorés, et parfois, les plus braves et chanceux ont une petite chance de se voir s'ils survivent, un jour, affranchis.

Sonia était donc une réussite. Une chose étonnante est qu'il soit difficile de connaître l'histoire d'une esclave, puisque par définition -même si dans les faits, la réalité est bien plus nuancée- une esclave dressée dans les règles du Haut Art, ne ment jamais, et ne cache jamais rien.

Mais une esclave n'a pas non plus de passé, ou tout du moins, celui-ci comme tous ses liens affectifs ou familiaux, quand elle est asservie ou change de maître, disparaît et ne compte plus, sauf si son nouveau propriétaire en est curieux. L'analogie faite par certains Lossyans est d'ailleurs courante: on ne demande pas son passé à un chien, pourquoi le demander à une esclave ?

Sonia ne m'a raconté son passé que par bribes. Des bribes mêlés à sa culture immense ; elle aurait ridiculisé la moitié des meilleurs lettrés d'Armanth, et rendu envieuse l'autre. On l'avait formée à tout savoir qui eut le moindre intérêt possible pour la rendre parfaite en actes, en conversations, en pensées. Mais j'appris la plus importante des choses sur celle qui, née du malheur, le provoquait si facilement autour d'elle, comme si elle incarnait la fatalité la plus brutale de ce monde à devenir cruel parce qu'il est ainsi fait.

Elle-même était, désespérément, malheureuse.

Et je pense, qu'enchaînée à la vie aussi sûrement qu'à sa nature d'esclave, à laquelle elle n'échappait pas, et j'apprendrais vite ô combien on ne peut y échapper, une fois qu'elle a été marqué au fer dans un esprit, elle désespérait de souhaiter une mort qui mette fin à tout cela.

Pourtant, ultime cruauté à son état, son Linci était un symbiote d'immortalité, ce que l'on nomme les Ambroses, si chers et si recherchés, qui lui avait assuré une jeunesse et une santé parfaite

depuis plusieurs siècles. L'homme qui avait fait cette dépense, le dresseur de Sonia, mort depuis longtemps, ne songeait avant tout qu'à préserver son chef-d'œuvre. Mais d'une cruelle manière, il n'avait fait que rendre éternelle cette longue agonie, si intime, si profonde, qu'elle-même n'en avait conscience quand dans ces moments où son esprit aiguisé plongeait dans la folie.

Sonia jeta un bref regard à la barbare bâillonnée, jugeant l'animale, qui de toute façon serait à mater avant toute chose, et s'arrêta à celle des deux autres filles qui la toisait avec hargne, désireuse de lui incendier la peau du regard. Elle lui rendit un regard joueur, qui aurait pu passer pour attendri si ça n'avait pas été si incongru sur son visage nimbé de la plus sensuelle cruauté. Elle s'arrêta sur la petite rousse. Et mis à l'œuvre son test.

Briser la noblesse d'une Eteoclienne était un exercice difficile. Une lossyan de ce peuple fier savait ce qui l'attendait, une fois captive. Si elle céda, si elle se soumettait, il n'y avait plus d'échappatoire possible. Même les siens qui pourraient encore hypothétiquement venir payer rançon, lui tourneraient alors le dos. Beaucoup de femmes préféraient se donner la mort qu'être capturées, surtout dans l'aristocratie des grandes lignées. Et même si Cénis savait depuis plusieurs semaines que son sort était scellé, qu'elle portait un Linci, un collier scellé d'acier, à plus de 500 milles de sa ville, elle résisterait à être asservie, par orgueil de sa noblesse.

La fierté étant donc collée à la peau de ce genre d'aristocrates, même les plus durs traitements parfois ne faisaient que nourrir leur entêtement. Donner une leçon à une captive consistait surtout à lui faire entrer dans la tête que tout étant perdu, c'était se soumettre ou mourir. C'était simple à expliquer. Nettement plus difficile à faire prendre conscience, surtout de manière rapide et propre, c'est à dire sans l'abimer. Et puis, pour Sonia, c'était le moyen de vérifier si elle pourrait faire réagir la plus résignée des trois, mais tout à la fois de confirmer le lien qu'elle devinait entre les deux femmes tatouées.

Sonia était une experte.

Elle maniait l'aiguillon électrique, et sa terrible charge de douleur avec autant de grâce que de cruauté. Elle se mit à parler, devisant presque avec légèreté, expliquant simplement, par des questions courtes, des termes simples, l'étendue du sort sans retour qui attendait les trois captives. Dans sa bouche, sonnait l'évidence que rien ne pouvait être remis en question.

La leçon se résumait simplement: elles étaient femmes, quelles que furent leur vie passée, c'était sans importance. Leur peuple, leurs hommes, n'avaient pu leur éviter leur sort, ils avaient failli et avaient été faibles, et la faiblesse se payait à ce prix. Elles n'avaient que la mort, ou apprendre vite, comme seule alternative, car il ne leur serait accordée aucune compassion ni pitié. On ne plaint ni n'épargne des faibles. C'était une logique qui, dans la bouche de Sonia, ne se discutait pas. Elle l'égrainait point par point, d'une voix suave et serpentine, en phrases courtes, le répétant encore et encore, se moquant bien des protestations, et de la morgue colérique de Cénis, la seule des trois qui lui répondait.

Et en même temps, elle frappait.

Nul besoin de geste violent. L'aiguillon était un instrument de torture, un des machineries fonctionnant grâce à de petites dynamos activées par du Loss, une technologie que les lossyans

déclinaient à plusieurs échelles. Pour activer l'appareil, il suffisait de presser et pousser la fine molette à la poignée, et de frôler, ou appuyer un peu, contre la peau.

Et des décharges électriques venaient faire leur travail de sape en vagues, paralysant corps et muscles dans un chaos de souffrance monstrueuse.

Trop poussé, un aiguillon pouvait tuer en une minute. Une mort rapide comparé à certains autres supplices. Sonia s'en servait en s'acharnant avec une parfaite maîtrise. Sa proie était la plus jeune des deux esclaves rousse ; celle, des trois, la plus passive.

Et bien sûr, ainsi, elle semait les premières graines de l'horreur, de la peur et du doute dans l'esprit de Cénis, tandis que sa victime impuissante hurlait de douleur, sans jamais demander pitié, ni essayer de se débattre.

Jusqu'à ce que Sonia, choisissant son moment, vint faire subir la même torture à l'autre tatouée, toujours bâillonnée, qui poussait des hurlements et imprécations de rage étouffés contre l'éducatrice, et fit mine de se lever pour tenter une vaine bravade. Malgré son courage obstiné, qui aurait ailleurs suscité admiration, la jeune femme ne faisait pas le poids devant les spasmes que déclenchait l'aiguillon, se tordant de douleur, prise de hoquets et de nausées.

C'est alors que la jeune rousse qui s'était laissé torturer sans jamais supplier, se mit à parler. Enfin.

Elle implora Sonia d'arrêter.

"— Ainsi tu parle, animal. Alors, dis-moi, pourquoi je devrais arrêter?"

L'éducatrice se pencha sur la petite rousse si pitoyable et brisée jusqu'ici, qui à son approche, baissait la tête en se tassant, détournant un regard paniqué.

L'échange qui suivit fut laborieux.

Cénis, dont l'angoisse n'avait cessé d'augmenter et qu'elle tentait de plus en plus misérablement de dissimuler sous son orgueil, fixait la petite rousse vaincue comme un animal étrange. En quelques mots entre la captive, et l'éducatrice, elle venait elle aussi de comprendre.

Elle n'avait jamais vu de barbare de près, bien sûr. Et quand elle réalisa que cette dernière n'était pas juste né au delà des cités civilisées, mais venait de la Terre, elle en fut bouche bée. Elle savait bien sûr, que cela arrivait, que de temps en temps, tous prétendaient que c'était un cadeau des Hauts-Seigneurs aux fervents suivants du Concile, des femmes venant de cet autre monde, la Terre, étaient offertes aux Lossyens méritants. Qu'on les retrouvait nues et inconscientes, près d'une cité ou d'un village, et que ce cadeau était toujours un bon présage pour ceux qui le recevaient. Mais elle n'en avait jamais vu, et pour un instant, bref, elle oublia où elle était, pour céder à la curiosité.

Une autre, qui semblait réagir de manière fort différente, mais avec elle aussi étonnement, était la seconde barbare, la plus grande, qui fixait la plus petite des yeux. Son expression hésitait entre afficher stupeur, incrédulité et rage. Même bâillonnée, on pouvait deviner qu'elle jurait avec véhémence.

Sonia se doutait que les deux rousses étaient terriennes, mais elle en avait enfin confirmation. Le vocabulaire de la gamine était limité, et maladroit, certes, l'accent épouvantable bien entendu. Et elle hésitait et bafouillait, bredouillante. Mais il y avait un exploit à noter ici, que Sonia remarqua immédiatement. Cette fille avait appris à parler quelques mots et parvenir à être compréhensible, en une poignée de semaines, dans un contexte où rien ne l'aidait à apprendre. Elle avait réussi à

écouter, et engranger assez de vocabulaire, seule, pour parvenir à s'en servir. Il fallait une sacrée vivacité d'esprit.

Sonia ne montra rien de son soudain regain d'intérêt. Mais ce point caressa son esprit dément et torturé comme une mélodie lointaine et scellé, de ces époques de son passé où par la force, on avait aiguisé son esprit à la même vivacité. Elle étira un sourire entendu quand la petite rousse trouva les mots pour répondre à la question de Sonia:

"— Elle... elle est...m... ma... sœur."

Regardant les deux barbares, l'éducatrice avait confirmation de ce dont elle se doutait depuis un moment. La plus jeune des deux sœurs avait parfois essayé des mots d'anglais, ou de sa langue natale, le français, arrivant aux limites de ses faibles connaissances de l'athémaïs. Sonia fit mine de ne rien comprendre à ce charabia, mais elle en saisissait aisément le sens. Parmi la somme de ses savoirs, elle avait été initiée à plusieurs langues de la Terre. Simplement, elle n'en usait, ou ne montrait les comprendre que si elle le jugeait nécessaire.

Quand à leur tatouage, bien que la petite rousse ai fini convaincue d'être incapable de l'expliquer en athémaïs, Sonia le comprit clairement, c'était un cadeau mutuel entre elles deux. Pour l'éducatrice, il s'agissait d'une coutume étrange sur leur monde, de se faire tatouer, quand on est femme libre, et pas esclave, une idée impensable pour la plupart des femmes de Loss.

Cela confirmait donc les craintes de Priscius. Rien à voir donc avec les espoirs de l'esclavagiste, et plus à voir avec une arnaque de ses confrères qui avaient clairement décidé de se payer sa tête grâce au fruit du hasard. Sonia évacua sans une once de doute l'éventuelle crainte de devoir l'annoncer à son propriétaire ; le doute, comme la peur, ne faisaient plus depuis longtemps partie des sentiments qu'elle pouvait connaître.

La première leçon lui prit moins d'une heure ; le temps de jauger de chacune des trois captives. La rousse, la plus petite et fluette des trois, était remarquablement intelligente, et bien que brisée, son esprit vif était toujours là. C'est, paradoxalement, sa volonté, qu'il faudrait réveiller afin de pouvoir la forcer à se battre et assimiler la rude l'éducation du Haut Art. La plus âgée des deux sœurs, que Sonia avait décidé de garder encore bâillonnée, était sauvage, et doté d'un caractère d'acier. Particulièrement rebelle, mais aussi terriblement féminine, alerte, et superbe, elle pourrait être de grand prix. Elle était cependant loin de mériter un nom, et de toute façon, resterait sans intérêt tant qu'elle ne saurait pas au moins comprendre ce qu'on lui dit. Et Cénis, la plus jeune, vierge, presque enfant, elle aussi, ne garderait pas longtemps son arrogance et sa fierté de jeune aristocrate ; en moins d'une heure, elle avait commencé à vivre la terreur, elle serait la plus aisée à éduquer.

Sonia quitta le jardin pour rejoindre Priscius, et faire son rapport. Elle avait laissé les trois esclaves sous la surveillance d'une autre fille de la Maison ; elles tentaient tant bien que mal de se remettre de leurs mauvais traitements. La remplaçante de Sonia s'était armé de l'aiguillon, et en quelques décharges, avaient intimé le silence aux trois captives.

Il se passa ce que Sonia anticipait. La voix de stentor de Priscius tonna dans tout le jardin: "Je vais tous les pendre par leurs tripes!"

Le reste de ses imprécations colériques était nettement plus difficile à discerner, mais il fulminait. Toutes les esclaves du domaine, des plus novices aux mieux éduquées de la Maison du marchand, qui se trouvaient à portée d'oreille, durent retenir des frémissements de peur. Sonia fut la seule exception, impassible devant son maître, le regard simplement baissé.

Il fallut cinq bonnes minutes avant que Priscius ne retrouve son calme.

L'affaire était donc entendue: il avait été roulé. Et même s'il le savait, se le faire confirmer par son éducatrice était un camouflet qui lui donnait des envies de meurtres. Il n'avait d'autres choix que tenter son plan. Il duperait les dupeurs, en transformant deux terriennes en œuvres d'art assez accomplies pour qu'il puisse prétendre les mettre en enchères sur la plus luxueuse des estrades du Marché aux Cages. L'idée du défi soulagea un peu son humeur massacrant. Il était Priscius d'Armanth, de la Guilde des Marchands, haut-esclavagiste, renommée pour l'éducation de ses esclaves de plaisirs, et il allait encore le prouver.

Sonia, imperturbable, attendit que son maître se calme, demanda la permission de parler, et donna son avis sur les deux premières captives. Elle gardait pour la fin celle qui l'avait le plus intriguée, la gamine rousse. Son avis fut simple, aussi simple que pour les deux autres. Tout tenait en quelques mots:

"— Elle est docile et intelligente, elle a été certes brisée, mais son esprit est toujours là ... Elle est douce, et sensible. Elle devrait avoir un nom de fleur."

Priscius écouta et acquiesça, non sans laisser poindre un certain sourire à la bonne nouvelle, puis garda le silence un moment avec ce sourire, comme inspiré.

"— Selyenda. La fleur des amoureuses. Elle se nommera ainsi."

Ce fut ainsi que je reçus mon premier nom.

5- Les deux sœurs

Les trois esclaves n'avaient pas revues Sonia, ni Priscius. Magenta, l'esclave qui les avait surveillées pendant l'absence de l'éducatrice, patienta pendant ce qui semblait une éternité, sans ne jamais permettre à aucune des trois captives en dressage de parler ou bouger. Le moindre manquement se soldait par la décharge de l'aiguillon. Elle semblait n'avoir pas plus de pitié que sa consœur, et infligeait la terrible morsure électrique sans remords.

Plus de deux heures passèrent. Tenir deux heures à genoux cuisses ouvertes quand on en a pas l'habitude devient un supplice. Un supplice doublement cruel quand la moindre tentative pour alléger crampes et douleurs musculaires se solde immédiatement par une décharge de douleur fulgurante. Un supplice qui, enfin, s'alourdissait de la soif, et pour la bâillonnée, cette soif devenait un calvaire. Ce fut elle qui subit le plus l'aiguillon. Trois fois de suite, elle se leva avec colère, dans un essai vain de faire céder le lien qui la retenait à son anneau au sol. A chaque fois, elle finit recroquevillée au sol, secouée de spasmes, en étouffant à demi, tandis que Magenta s'acharnait soigneusement à lui faire payer ses tentatives.

Enfin, un homme vint pour les détacher. Aucune des trois captives ne se faisaient plus vraiment d'illusions. Il n'était là que pour les déplacer, aucunement pour les délivrer de leur sort. Celui-ci, un noir massif et musculeux, aux yeux dessinés de khol, et aux oreilles ornées de lourdes boucles d'argent, chassa d'un aboiement hargneux Magenta, et procéda méticuleusement pour attacher le collier de chaque fille à la suivante, les libérant des anneaux au fur à mesure. Il les traitait tel du bétail dont on s'assure la docilité.

La plus âgée des deux sœurs, décidément têtue, tenta quand il s'occupa d'elle, de se débattre et le frapper hargneusement. La gifle qu'il lui lança d'un revers donna l'impression qu'il aurait pu assommer un buffle, et la grande rousse roula au sol en voltigeant, la pommette presque ouverte, assommée.

Selyenda hurla de peur. Cénis, elle, retint son cri d'effroi dans un claquement de mâchoires aux lèvres si serrées qu'elles ne dessinaient plus qu'une ligne. La plus jeune sœur fit soudain mine de se redresser pour porter secours à son aînée, et Cénis lâcha un "non!" entre ses dents en se penchant vers elle. Elle savait très bien ce qui se passerait si jamais Selyenda intervenait. Et son mépris par principe pour la barbare, si faible jusqu'ici, venait de céder le pas à l'instinct de préserver une camarade de leur funeste destin.

L'aînée suffoquait, étourdie. Au dessus d'elle, l'assistant de Priscius décrocha de sa ceinture un fouet plat, long de trois mains, fait d'un cuir lisse mais presque rigide. Il frappa, une volée de coups, visant cuisses, dos, fesses, même le bras que la jeune femme tendait pour se protéger de son bourreau. Hurlant des ordres que Selyenda avait du mal à comprendre, il força sa sœur à retourner à sa place, rampant presque sous les coups cinglant l'air, claquant sur la peau, la faisant rougir brutalement. La jeune captive rousse criait en suppliant, en même temps que sa sœur aînée qui pleurait de douleur. Cénis, livide, et figée, en avait des haut-le-cœur.

Presque négligemment, l'homme se tourna pour atteindre les deux autres esclaves, et frappant leur cuisse à chacune dans un ample mouvement du bras, aboyant l'ordre de se taire.

Dans les pleurs et l'hébétement des trois captives, l'assistant de Priscius acheva sa tâche, avant de tirer sur la corde au collier de Cénis, et la forcer à suivre, ce qui entraînait les deux autres, toujours toutes trois mains attachées dans le dos. Traversant le jardin en entier, il guidait le trio sans se

soucier des pas trébuchants et des plaintes des esclaves dont les muscles, après tant de temps à genoux protestaient douloureusement et se dérobaient.

Elles furent conduites dans les caves du jardin, où se trouvaient les cages. Les filles au dressage déjà avancées étaient logées au rez-de-chaussée, dans deux pièces communes d'un confort relatif, incluant coussins, tapis et couches confortables, avec à leur portée de quoi se laver, prendre soin d'elles, et se parer. C'était une toute autre affaire pour les marchandises nouvellement arrivées, et leur seul confort serait une cage trop basse pour pouvoir s'y tenir debout, au sol couvert de paille, sans une once de commodités. Une autre humiliation traditionnelle du Haut Art, savamment orchestrée pour forcer les captives à réaliser de la plus misérable manière qu'elles étaient bel et bien un bétail, des animaux traités comme tels.

L'intervention de l'assistant, sa brutalité, les coups, faisaient partie du même processus. L'homme était utilisé à dessein comme objet de fixation aux terreurs et aux peurs des trois esclaves, son rôle était avant tout de se faire craindre et haïr, de traiter les nouvelles acquisitions sans le moindre égard pour leur personne. Ainsi il cristallisait en elles la manière la plus brutale dont les hommes pouvaient maintenant les traiter, et les considérer.

Les trois filles furent poussées dans leur cage commune sans ménagement, et l'assistant laissa les liens qui les attachait l'une à l'autre, les enchaînant au mur par leur collier.

Enchaînée ainsi par une poignée de maillons, les mains jointes au dos par des cordes d'une solidité à toute épreuve, les colliers reliés fermement entre eux, Selyenda se retrouvait au milieu du trio. Les trois jeunes femmes n'avaient ni assez de liberté pour qu'elles puissent se toucher, ni assez pour parvenir à s'écarter les unes des autres. Selyenda était accoutumée aux crampes maintenant. Mais elle ne se faisait pas d'illusions sur celles que la nuit viendrait lui apporter. Le seul égard qui leur fut accordé, un instant après le départ de leur tortionnaire, fut le retour de Magenta, qui, sans un mot, prit simplement un moment pour les faire boire à tour de rôle. Elle retira ainsi son bâillon à l'aînée des deux sœurs, avant de disparaître, laissant les trois captives dans la pénombre, seulement éclairée par un soupirail où se devinait le jour mourant.

Recroquevillée de son mieux, Selyenda tentait vainement de retourner à l'entropie reposante des brumes de son esprit. S'y noyer semblait plus doux que d'admettre qu'à moins d'un mètre d'elle, aussi invraisemblable que ce soit, sa sœur aînée était là, partageant désormais son sort. Et plus quelque part sur Terre ; quelque part en sécurité.

Mais l'aînée ne l'entendit pas de cette oreille. Le corps endolori et lui cuisant des coups et des brûlures, la tête bourdonnant d'une migraine terrible, elle déchaîna dans le panel de toutes les injures possibles sa rage sur la forme rousse qui essayait de se replier sur elle-même. C'était un flot d'insultes, haineuses, jetées en français sur Selyenda, avec une colère aveugle.

Cénis ne comprit pas un traître mot de ce qui pu suivre, dans ce langage barbare qu'elle aurait eu du mal à cacher entendre avec un certain dégoût.

"— Putain, mais qu'est-ce que tu fous là ? Je te croyais morte ! Tuée par ta saloperie de dope, et moi je nageais dans les emmerdes ! Et je me retrouve ici avec ces tarés qui me prennent pour une esclave, et toi, là ! Toi, vivante, qui ne bouge pas, qui ne dit rien, tu es toujours shooté, ou quoi ?!"

Il y eu quelque chose comme des sanglots en réponse. Cénis essayait de comprendre le sens de ces hurlements, constatant, amère, que sa voisine semblait se laisser crier dessus sans même l'effort et la fierté de réagir.

Un flot de mots tonna, qui ne pouvait pas tellement être autre chose que de terribles remontrances et d'autres insultes. Le regard noir de l'ainée en flamboyait de haine tandis qu'elle se déchainait.

"— Répond-moi quand je te parle ! Assume au moins, salope, tout ce que tu m'as fait !"

Cénis se mit à crier, à son tour, excédée, même si elle avait pertinemment idée que la plus grande des deux sœurs ne comprendrait rien :

"— Mais arrête de crier, tu me brise les oreilles, et ça ne sert à rien, tu vois bien qu'elle est soumise, déjà !"

Une petite voix vint de Selyenda, dans un souffle. Elle parlait en athemais :

"— Elle... elle crie sur moi... parce que je l'ai volé, et que je... j'ai menti, et que je... je lui ai fait mal." Elle découpait les syllabes lentement, le temps de trouver les mots. Et bégayait.

"— Et tu te laisses faire ? ... Mais... comment sait-tu parler notre langue ?"

Selyenda se redressa doucement, les larmes coulant sur son visage, tête baissée, se tournant à peine vers les deux autres esclaves.

"— Ha quand même," lança hargneuse l'ainée. "T'es bonne qu'à te planquer de toute façon, alors assume un peu ; c'est ta faute !"

"— Ha mais qu'elle se taise !" répliqua Cénis.

Il fallut à Selyenda tout ce qu'elle avait encore de volonté pour faire l'effort de parler assez fort, et trouver les mots dans son esprit embrumé de chagrin.

"— Je suis dans... votre... heu... monde depuis vingt... trois, vingt-trois jours?... Je... j'ai appris vos mots en écoutant."

Cénis ne répondit pas, les yeux écarquillés de surprise. Comment pouvait-on apprendre aussi bien une langue en si peu de temps ? C'était peut-être un truc de ces barbares après tout.

Selyenda raconta lentement le peu qu'elle savait, et qu'elle arrivait à exprimer dans cette langue qu'elle maîtrisait mal, ce monde, son histoire. Elle traduisait dans les deux sens les questions de sa sœur, qui s'était calmé, malgré des propos encore remplis de fiel envers son sort, et envers sa cadette. Un fiel qui mourrait au fur à mesure sous le poids de l'horreur du récit de ces deux semaines passés de torture. Selyenda devait faire des efforts pour arriver à raconter son supplice, et traduire, sa voix s'étranglant en larmes et se brisant de chagrin, de peur. Par moment, elle ne pouvait plus lâcher une syllabe, comme si elle s'éteignait à nouveau dans les brumes de son esprit, semblant se recroqueviller.

L'ainée se révoltait au récit, sa propre colère se brisant, autant que son cœur, à voir sa cadette, qu'elle avait cru morte, si terriblement traumatisée. Une autre colère sourde l'envahissait, une colère bien plus intime et profonde, de ces colères qui donnent naissance à la haine, et ce n'était que le début. Elle leur ferait payer ce qu'elle avait enduré et ce que l'on avait fait, et était en train de faire à sa sœur. Qu'importe le moyen, et le temps, elle trouverait bien comment tôt ou tard.

Cénis écoutait, et apprit ainsi leur lien, le pourquoi de ce tatouage. Selyenda ne pouvait pas aborder certains concepts, par manque de vocabulaire, mais les deux sœurs parlèrent beaucoup, chuchotant dans la pénombre qui s'épaississait et laisserait bientôt place à une presque totale obscurité.

Le silence régnait dans ces geôles souterraines. Priscius ne dressait jamais beaucoup de filles à la fois, et surtout évitait d'avoir un trop important lot de nouvelles captives à mater. Pour faire un bon travail, il valait mieux avoir de quoi se consacrer à chacune, et même avec ses assistants, et les esclaves le secondant, il gardait toujours un nombre rigoureusement limités de captives en même temps.

L'ainée, quand à elle, raconta ce qui s'était passé à la disparition de Selyenda.

Elle s'était retrouvée dans une situation démentielle, sans le sou, devant tenter d'expliquer la disparition de sa cadette, et pousser la police à la rechercher. Personne ne la prenait vraiment au sérieux, sa sœur n'était-elle pas une junkie et criminelle récidiviste ? Il y en avait tant qui disparaissaient ainsi, après un dernier vol, sans que jamais on ne les retrouve. Elle avait parcouru Paris à pieds de long en large, photo de sa sœur en main. Elle avait failli se faire agresser, avait du emprunter de l'argent à des amis, essayer de trouver les complices et les dealers qui auraient pu l'aider et la renseigner sur sa cadette.

Pendant dix jours, elle avait mis sa vie entre parenthèses pour la retrouver, s'enfonçant à son tour dans la fange où elle suivait sa piste. Jusqu'à cet après-midi, où, dans un squat, elle avait entrevu deux silhouettes voulant la rejoindre discrètement. Il y avait eu quelque chose, les deux silhouettes avaient vu une menace assez épouvantable pour les faire fuir à toutes jambes.

Puis un trou noir, elle ne se rappelait de rien. Et enfin son réveil, nue, elle grelottait alors qu'il faisait chaud, dans une plaine herbeuse, où elle se rappela avoir aperçu au loin un petit village. La suite était sa capture, les coups, les liens, traînée de force par des chasseurs aux allures totalement étrangères, comme un trophée. Et puis les cages, la prise de conscience qu'elle était sur un autre monde, parmi d'autres captives, transbahutée comme un animal dans les cales d'un navire. Et enfin, son arrivée dans ce jardin.

Cénis loupait pratiquement tout de cet échange. Elle en pesta un peu. Mais Selyenda traduisit de son mieux pour la jeune Eteoclienne curieuse de l'histoire, de savoir, aussi, à quoi ressemblait la Terre. La jeune rousse ne put expliquer que maladroitement quelques concepts, mais pour le peu qu'elle parvenait à faire, la jeune aristocrate était perplexe, et surtout fort dubitative. Il n'était pas dans sa nature d'imaginer un monde en apparence si varié et permissif, totalement étranger à sa culture. Pour elle, Armanth était déjà largement au delà des règles morales qu'on lui avait inculquées.

Alors que le sommeil et l'épuisement gagnaient le trio, Cénis rajouta simplement quelques mots :

"— Ils t'ont choisi pour nom Selyenda. C'est une petite fleur des champs, qui pousse chez nous, dans nos plaines. On en fait des bouquets, des décorations de table, on en fait sécher les fleurs pour parfumer l'eau des bains. Les esclaves en porte des couronnes dans les cheveux ; chez moi, on dit que c'est la fleur des femmes amoureuses. Tu vas devenir une esclave destinée aux plaisirs."

Selyenda traduisit à son aînée, qui fixa l'obscurité d'un regard noir.

"— Ouais, une pute quoi."

L'ainée se reprit plus tendre, plus douce, quand elle vit sa cadette prendre le mot comme une gifle, qui lui arracha des larmes.

"— Nous allons toutes devenir des esclaves de plaisir. Mais je ne leur faciliterai pas la tâche, et le temps d'apprendre les règles de leur jeu, je saurais bien comment les y battre."

6- Sonia

"— Tu lui apprendra à parler. Tant qu'elle ne comprendra pas les choses les plus simples, elle ne mangera pas."

L'ordre était sec, la voix mordante, comme un vent glacé. Sonia était penchée sur Selyenda, accroupie, un genou à terre, tenant son menton de ses doigts fins. Elle fixait la petite rousse de son regard bleu, où passait un éclat étrange et malsain. Ses lèvres pulpeuses, presque de la couleur des cerises, s'ourlèrent d'un sourire sinistre.

Cénis, qui était elle aussi à coté en détourna la tête, dents serrées, le ventre noué d'angoisse.

"— Et je t'interdit de te servir de ta langue barbare. Oublie-la, et vite, comme tout le reste de ta vie passée."

La phrase entière était un jeu de dupes, Sonia le savait pertinemment. On n'oublie rien sur commande. Les trois captives dormaient en cage dans les caves, sans surveillance, et allaient encore y séjourner quelques jours. La nuit, avec un tel ordre, Selyenda ferait tout son possible pour apprendre l'athemaïs à sa sœur, et l'éducatrice était curieuse de voir si Cénis les aiderait. La veille, dans le plus profond silence, elle s'était glissée sans bruit par la porte donnant sur les réserves de la cuisine, et avait écouté leur conversation. Elle en avait appris ainsi beaucoup.

Mais même jeu de dupe, elle savait imprimer dans l'esprit de la jeune rousse la peur non de la conséquence si jamais elle osait désobéir, mais celle de voir sa sœur continuer d'être affamée. Aucune des trois depuis la veille n'avait été nourrie. Selyenda avait faim, Cénis aussi, mais Sonia savait que la dernière, toujours sans nom, n'avait pas pratiquement pas été nourrie depuis plusieurs jours, et gardé au jeûne depuis la veille. Elle devait être affamée à en vivre des crampes douloureuses, et s'affaiblissait. C'était le but recherché ; lui retirer toutes forces pour se rebeller. Elle était juste à deux pas, à genoux cuisses ouvertes comme les deux autres, mais penchée en avant, vacillante. Pâle, elle ne cessait de déglutir, son ventre grondant.

C'est à dessein qu'avant que Sonia ne les rejoigne, les trois captives avaient été à nouveau rassemblées devant la fontaine, puis laissées sous la surveillance de Magenta. Elles avaient patienté pendant près de deux heures, et encore une fois, réduites au silence et à l'immobilité à la force de l'aiguillon.

L'ainée avait été la plus rebelle, bien sûr. Et par voie de conséquence, la plus maltraitée, jusqu'à ce qu'elle craigne trop l'aiguillon pour oser bouger. Pour chacune des trois, la posture devenait une torture, qui se prolongeait. Et Sonia prenait son temps, comme un chat jouant avec sa proie.

Elle avait rejoint le trio en portant une petite corbeille de fruits. Certains totalement exotiques pour les deux terriennes, dont des baies grosses comme des mandarines, à la couleur de rubis strié d'or. D'autres plus identifiables: une grappe de raisins, et des pommes, ou du moins, cela s'y apparentait. L'éducatrice avait posé le tout derrière elle sur un banc jouxtant la fontaine, avant d'approcher les trois esclaves, les examinant en déambulant à pas léger, son corps ondulant avec lascivité. Elle avait gardé un sourire inquietant durant toute l'inspection, avant de s'accroupir devant Selyenda.

"— As-tu compris, esclave ?"

Selyenda acquiesça, murmurant un "oui" étouffé.

"— Oui qui ?" le ton de Sonia devint plus incisif, son sourire plus menaçant, relevant encore le menton de la jeune terrienne pour lui retirer toute chance de détourner efficacement le regard.

"— Mai... tresse. Oui, maitresse." Sa voix était presque éteinte et elle devait se contrôler pour ne pas se recroqueviller, les pupilles dilatées et palpitantes de peur. Selyenda avait parfaitement compris le sens du mot, et son aspect révoltant. Mais si elle pouvait adoucir le fauve cruel qui la toisait, peut-être que sa sœur pourrait elle aussi manger.

Cénis, juste à coté, ne l'entendait pas ainsi. Même effrayée, et épuisée par l'attente, elle protesta, le menton haut:

"— Tu attendra longtemps avant que je ne t'appelle ainsi, esclave !"

Sonia, toujours accroupie, ne lâcha pas le menton de la jeune barbare, et tourna simplement son regard bleu et malsain sur la petite princesse, qui tentait une bravade:

"— Tu sais au moins reconnaître une esclave. Mais dis-moi, si tu n'en es pas une, que fais-tu alors à genoux, cuisses ouvertes, exhibant ta nudité impudique, hm ? Pourquoi ne tente-tu pas de te suicider, pour sauver ce qui te reste d'honneur ?"

Cénis resta sans voix. Ce regard... elle en était pétrifiée, incapable de répliquer. Mais l'éducatrice n'en avait pas fini ; en un mouvement, elle était sur l'Eteoclienne, retombant accroupie, attrapant son visage d'une main, pour s'en approcher, souffle contre souffle:

"— Je pourrais t'y aider. Une princesse ne sait-elle pas qu'il vaut mieux la mort, que finir à genoux ?" Elle pencha la tête dans un angle sinistre, ses yeux se plissant, toujours plus cruels, la voix toujours plus suave. "Veux-tu mourir ?"

La jeune femme était maintenant muette de peur, regrettant amèrement l'orgueil de sa provocation. Jamais elle ne l'aurait avoué malgré tout. Sonia tentait de l'épouvanter, elle se battait pour y résister de toute sa fierté, se maudissant de se laisser aussi terriblement intimider.

"— Qui ne dit mot consent..." Sonia se redressa soudain, pour aller vers l'anneau qui retenait Cénis au sol et le détacher. "Je vais donc exaucer ton souhait !"

Cénis glapit de terreur, les yeux ronds. Selyenda lâcha un cri, et même la plus épuisée des trois, l'aînée des deux sœurs, vacilla en arrière, se cabrant d'effroi à la nouvelle. Mais aucune réaction n'ébranla l'apparente détermination de Sonia. Elle tira sur la laisse libérée de l'anneau, reculant pour forcer la jeune aristocrate à suivre de force, alors que celle-ci se débattait vainement en criant des "non !" terrifiés.

Mais c'est un autre "non" qui la fit s'arrêter, alors qu'elle se dirigeait vers le bassin, à quelques pas. Selyenda se tenait pratiquement debout, autant que le lui permettait le lien qui la retenait, et elle fixait l'éducatrice avec un mélange de révolte et d'horreur. Elle venait de crier, et répéta, suppliante:

"— N...non... ne faites pas ça !"

Sonia en fut interloquée, mais lire sa surprise aurait été ardue. C'était la première rébellion de la petite captive vaincue. Une rébellion qu'elle appréciait, car elle trahissait ainsi sa capacité à réagir, et se battre. Mais pour le dressage dont elle avait la charge, elle devait la châtier. Une partie du

travail avait même pour but de réveiller ces moments de révolte, afin de pouvoir les écraser, et ainsi, les canaliser.

"— Non ?" Les yeux de l'éducatrice devinrent deux fentes, son sourire devint venimeux. "Tu ose me dire non, et me donner un ordre, animal ?"

Selyenda trembla de tout son corps dans un spasme de peur vive. Mais elle était debout, et elle avait désobéi ; il était trop tard. Elle baissa les yeux, alors que son cœur devenait fou à s'emballer, et d'une voix quasi inaudible, murmura: "Pitié... maitresse... ne faites... pas ça."

"— Tu ne sais pas ce que je vais faire. A genoux !"

L'ordre claqua vif et sec, le ton haut. Les trois captives obéirent pratiquement avant de le réaliser ; et même Cénis, pourtant tétanisée de peur aux pieds de l'éducatrice, s'exécuta péniblement.

Sonia vérifia d'un regard que la petite princesse ne bougeait pas, et se dirigea vers Selyenda, détachant la laisse, presque nonchalamment. Elle restait néanmoins prudente, surtout à la plus âgée des deux sœurs, qui malgré sa faiblesse, fulminait en la fixant haineusement. Tirant la cadette par la laisse à son tour, elle attrapa celle de l'Eteocienne, et força les deux esclaves à la suivre jusqu'au bassin, où elle entra. L'eau leur arrivait au dessus des genoux.

"— Je vais te montrer, esclave." La voix de Sonia était froide, et détachée.

Et dans un mouvement brusque, les tenant la laisse serrée au plus près du cou, elle les précipita dans l'eau, les retenant immergées dans le bassin. Elle les noyait.

Cénis et Selyenda avaient beau se débattre aussi violemment que leur force le leur permettait, elles n'avaient aucunes chances de faire céder l'éducatrice. Elle les retenait tête dans l'eau, les remontant pour leur faire croire la fin du supplice, mais à peine reprenaient-elles leur souffle, qu'elle les précipitait à nouveau. En quelques instants, leurs efforts à résister devenaient une panique vaine, qui ne faisait qu'accélérer l'inéluctabilité de leur sort.

Impuissante, la sœur de Selyenda usait ses dernières forces à jurer en hurlant, et donner des à-coups, debout, pour essayer de faire céder sa laisse. Sans prévenir, Magenta déboula de la tonnelle voisine, aiguillon en main, pour terrasser la rebelle, qui finit au sol, à vomir sous les ondes de spasmes électriques.

Noyer quelqu'un est long. Et la noyade est une mort horrible. Sonia noya ses victimes pendant plus d'une minute, leur faisant vivre un supplice terrifiant. Quand celles-ci montrèrent les premiers signes d'inconscience, elle les souleva une dernière fois par le collier, pour les tirer en arrière, laissant leur reflexe de survie les raccrocher au bord du bassin. Elles toussaient, à demi-inconscientes, vidant leurs poumons de l'eau.

Sonia était experte dans cette forme de torture, qu'elle employait au moins une fois sur chaque esclave qu'elle éduquait. Priscius le savait, tout comme il était convaincu qu'elle y goûtait un plaisir sadique. Mais la méthode portait ses fruits, et son éducatrice savait ce qu'elle risquait si ses traitements avaient provoqué la mort d'une captive.

Sonia attrapa violemment la crinière dorée de Cénis pour lui basculer la tête en arrière, alors qu'elle toussait encore. Après un regard sur Magenta et la troisième captive maîtrisée, elle se pencha sur la jeune princesse:

"— Sait-tu comment je peux affirmer que tu ne peux pas mourir ?"

La jeune femme toussait, et ne risquait pas de répondre, les yeux noyés de larmes de douleur et de panique, elle ne voyait qu'un flou taché de noir. L'éducatrice tendit distraitement le bras en arrière, attrapant la laisse de Selyenda, qui elle aussi expectorait pitoyablement, affalée contre le rebord du bassin.

"— Parce que tu as lutté pour vivre. Tu ne veux pas mourir, esclave. Tu n'en a pas le courage."

Les mots s'infiltrèrent dans l'esprit de Cénis à la manière d'un venin corrosif, provoquant des hoquets de dégoût et désespoir, ne la faisant que tousser encore plus. Mais la voix suave de Sonia reprit:

"— Tu vois, tu sais ce que tu es. Tu trouvais Selyenda lâche, quand tu l'a vue, mais tu es aussi lâche qu'elle. Tu mérites ton sort, alors assume-le. A moins que tu veuille encore que je te noie ?"

Une voix étranglée attira l'attention de l'éducatrice. Aux pieds de Magenta, la dernière des trois esclaves se redressait à bout de bras, de son mieux, après avoir vomi le contenu quasi vide de son estomac. Elle avait demandé "Pourquoi ?", en français. C'était la première fois qu'elle parlait devant Sonia autrement que pour jurer.

Sonia fit mine de ne pas comprendre, mais elle se tourna sur la cadette qu'elle tenait en laisse. Ce qu'elle dit pour l'esclave qui toussait toujours, servit de réponse à sa sœur aînée:

"— Quand à toi, maintenant, tu sais ce qui t'attends à te rebeller. Mais si tu veux abandonner, comme une bête vaincue, je te noierai moi-même. Jusqu'au bout."

L'éducatrice se redressa, laissant ses deux victimes reprendre leur souffle. Elle semblait indifférente à sa consœur intervenue pour lui prêter main-forte, et posa un regard qui courut sur les trois captives:

"— Dommage, vous auriez pu manger à votre faim. En tout cas deux d'entre vous. Magenta, rattache-les, et surveille-les. Je t'enverrai le maître."

L'esclave de Priscius qui l'assistait, fit un mouvement de tête, approbation respectueuse.

"— Oui, maîtresse."

Ramenées dans leur cage commune, une fois remises de leurs émotions, Cénis et Selyenda s'empressèrent de faire de leur mieux pour enseigner au moins quelques mots à la troisième. La faim les tenaillait, et les crampes ne cessaient pas. Elles avaient à nouveau été attachées par leur collier contre la paroi de la cage, leur interdisant la posture allongée. Le seul confort dont elles purent jouir était le changement de la litière.

Dans la pénombre de la cave, et le silence, les trois captives perdaient vite la notion du temps. Affamées, entravées, même le sommeil ne pouvait pas les reposer, et l'urgence de veiller l'une sur l'autre, la crainte d'être extraites de la cage pour une autre torture, ne faisant qu'alimenter leur angoisse.

En l'espace d'un jour, elles étaient épuisées, et nerveusement à bout. Le lendemain, elles se retrouvèrent à nouveau sur la place de la fontaine, face à leur éducatrice. Et les leçons se poursuivaient. Cela devint un rituel qui dura les jours suivants. Elles étaient amenées sur la place au matin, par l'assistant de Priscius, qui les secouaient systématiquement sans aucuns égards, et punissait la moindre maladresse de son fouet plat. Laissées deux heures à genoux sous la

surveillance de Magenta, qui avait de moins en moins besoin d'user de son aiguillon pour les forcer à l'immobilité.

Puis venait Sonia, et la leçon commençait. Elle discutait avec chacune d'elles, et au second jour, avait détaché et fait se lever Selyenda, avant de lui ordonner de se remettre à genoux. Et longuement, de gestes sensuels, ou rudes, elle la força à se redresser, se cambrer. Puis faire de même debout, la faire se tourner, marcher, se tenir droite. Et recommencer, d'abord avec Cénis, puis l'ainée, toujours sans nom. Et reprendre encore, pour chacune, patiemment, sans que leur épuisement, et leur saleté, éveillent la moindre pitié en elle.

Elle gardait toujours l'aiguillon en main. Elle en usait maintenant en faibles décharges ; le simple geste de l'approcher de la peau des trois esclaves les tétanisait. Elle les forçait à suivre ses consignes de la pointe de l'instrument, parfois accompagné de ses caresses, jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite. Et seulement à ce moment là, elle leur permettait de manger, mais à genoux, devant croquer les fruits qu'elle leur tendait, sans user de leurs mains. La faim suffisait à leur faire abandonner toute dignité et admettre d'être nourris ainsi.

Quand la leçon prenait fin, l'attente immobile à genoux reprenait sous la surveillance de Magenta, qui maintenant les forçait à devoir le faire droites et cambrées. Et enfin, elles retrouvaient les cages, épuisées et à bout, souvent secouées de crises de larmes.

Leur premier privilège, au bout de trois jours, fut le droit de se laver, dans la fontaine, se partageant un unique bout de savon. Elles en pleurèrent.

"— Cela avance-t-il ?"

La question de Priscius était presque de principe. Il pouvait voir l'ensemble des jardins depuis son bureau, sur les terrasses du premier étage, et, en dehors de ses occupations commerciales et de la supervision du dressage de ses autres marchandises, il n'avait jamais cessé de garder un œil sur le travail de son éducatrice, et ses trois dernières acquisitions.

Sonia se tenait devant le marchand, à genoux, comme toujours fière et arrogante, mais le regard baissé avec respect. Quand à lui, vêtu d'un simple pagne lâchement noué aux hanches, il s'affalait avec satisfaction dans un large fauteuil. A sa droite, lovée contre ses jambes, l'air un peu secouée et béate, se remettait une des esclaves les plus éduquées de la maison, dont il venait de profiter un long moment.

Sonia eut un frémissement de désir, et un pincement au cœur, à l'odeur à peine discernable, de la luxure qui flottait encore dans l'air doux.

"— Oui, mon maître. Elles commencent à comprendre leur place. La plus âgée des trois fait preuve de sagesse, elle a cessé de se révolter en vain. Elle apprend très vite, et son corps a été fait pour danser."

"— Elle commence à savoir parler?"

"— Quelques mots. Mais elle comprend le plus simple, et les ordres. Les deux autres l'y aident."

Priscius se pencha sur l'esclave à ses pieds, la gratifiant d'une caresse sur la tête:

"— Va me chercher à boire." Puis il tourna son attention sur Sonia, qui à dessein laissait deviner sans mots ni supplique le désir que la scène avait éveillé. "Sage, tu dis. Sage, et belle. Si elle commence à apprendre, il est temps de lui donner un nom. Athéna lui irait bien, je trouve."

Sonia pencha un bref instant la tête de côté, plus à sa réflexion que perplexe. De toute manière, elle ne remettrait pas en question la décision de son maître. On pouvait nommer un esclave de n'importe quelle manière, que cela fut ridicule ou prestigieux. La seule limite était un usage respecté par politesse, de le jamais lui donner un nom qui ressemblait à celui d'une personne libre dans son entourage. Ne pas respecter cette coutume avait conduit à quelques drames, et parfois la mort de l'esclave qui n'avait rien demandé, elle.

Mais Athéna était un nom de déesse. Si son culte était publiquement dénoncé, il était courant qu'elle soit encore invoquée et priée, et qu'en cherchant bien, dans les cités-états du côté de Terancha, on trouve des autels qui lui étaient dédiés. A elle, et d'autres, de ce panthéon ancien, d'ailleurs. Sonia conclut rapidement que le choix, qui pourrait changer, de son maître, avait pour but d'accoler le prestige de ce nom à la fille dont il espérait tirer non seulement grand prix, mais surtout gloire, pour redorer son blason qui avait un peu terni.

Elle fut sortie de ses réflexions par la voix tonitruante de Priscius:

"— C'est décidé, ce sera Athéna. Demain soir, elle recevra son linci, je les veux toutes les trois préparées, Sonia. Je ferai cela dans les formes."

L'éducatrice acquiesça d'un signe de tête déferent, tandis que revenait vers l'esclavagiste la fille à son service, portant un plateau de boissons et d'en-cas. Elle arborait avec grâce toute la sensualité d'une démarche et d'un port qu'elle avait appris de force. Il n'était pas certain qu'elle ait conscience que bientôt, elle serait revendue sur les estrades de luxe du Marché aux Cages. C'était une information qu'elle n'avait pas besoin de savoir. Le plus souvent, l'angoisse saisissait les esclaves qui l'apprenaient.

Ici, dans la paix et le calme relatif du Jardin des Esclaves de Priscius, les femmes comme elle finissaient par se sentir en sécurité. La partie la plus rude du dressage, et les trois dernières captives n'en étaient pas au bout, marquait chaque esclave éduquée, durement. Elles en ressortaient fragilisées. Et quand la pression cessait enfin, elles faisaient tout pour que leur docilité et leur obéissance, à quelque ordre que ce soit, leur assure de ne pas perdre le confort qui leur était offert. Elles pouvaient dormir en suffisance, et confortablement, étaient vêtues de parure, bijoux et étoffes douces, avaient accès aux bains, à des toilettes, étaient massées et soignées avec attention. Et c'est dans le calme et la sérénité que leur étaient enseigné la culture, les techniques et les arts dont elles devaient par la suite faire preuve au service de leur nouveau propriétaire. Le sexe venait jouer un grand rôle à ce moment là, aussi bien dans leur docilité et la perte de leurs inhibitions, que comme récompense à leurs efforts. Celle qui approchait en démontrait l'efficacité ; elle avait trouvé réconfort à sa situation et sa place, et sans doute n'aurait-elle jamais la force de la remettre en question.

Mais un tel résultat était difficile, et jamais garanti. Toutes les femmes ne pouvaient pas être conditionnées aussi parfaitement, loin de là. Et même si Priscius connaissait son affaire, et prenait personnellement en main chaque fille à ces étapes, il devait parfois ressortir le fouet, et c'était face à toutes les esclaves que celle qui venait de se rebiffer était punie cruellement. Elle finissait dans les cages, nue, à nouveau traitée comme une bête, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus la force de la moindre rébellion.

La fille qui vint le servir, gracieuse, et magnifique, dans ses gestes et la douceur calme de ses sourires, avait elle-même vécu ce supplice et cette chute deux fois.

"— Je les préparerai selon vos ordres, mon maître." Sonia garda pour elle qu'elle s'attendait à ce qu'Athéna se révolte à la pose publique de son Linci, mais ce serait l'affaire de Priscius à ce moment là, non la sienne.

L'esclavagiste trahissait ici sa claire préférence pour la plus âgée, et la plus belle des trois captives. Elle était la plus remarquable et attirante par son corps racé ; et son caractère, même s'il rendait le dressage ardu, était passionné et flamboyant. Même docile et obéissante, elle le conserverait, un trait qui donnait à la désirer et souhaiter la posséder.

Mais lui n'avait pas vu ce que Sonia avait observé, et qu'elle avait jusqu'ici gardé sous silence. Après tout, Priscius ne lui avait demandé aucun détail. Il avait rapidement estimé Selyenda comme la moins intéressante des trois, et préférerait porter ses efforts sur les deux autres.

L'éducatrice avait passée toutes ses soirées à espionner les captives qui se croyaient seules. Elle les écoutait, discuter en chuchotant. Leurs plaintes et leurs efforts à se consoler sur l'horreur de leur sort l'indifférait, moins leurs aveux sur leur expérience, et sur leurs passés. Sonia avait surtout déduit une chose remarquable.

Selyenda apprenait en un jour, ce que n'importe qui aurait mis au moins une semaine à assimiler. A ce rythme, elle saurait parler l'athémaïs couramment en moins d'un mois. Elle mémorisait tout ce qu'elle voyait, ou entendait. Et nul ne pouvait mieux le comprendre, ainsi qu'en saisir les intérêts, et les périls, que Sonia, qui avait été dressée par la plus savante force et cruauté à avoir ce talent, celui d'une mémoire qui ne peut rien oublier.

Bien avant Priscius, bien avant même d'être emmené à Armanth, et mise encore une fois aux enchères sur une haute estrade, dansant pour les hommes ivres de la désirer, criant leurs mises en se battant pour qui arriverait à la posséder, une vie entière avant, elle avait été créée pour tout autre chose, qu'éduquer les esclaves.

A force de cruauté et de perfection, elle avait été forgée à être une mémoire vivante, œil et oreille parfaits pour des hommes de pouvoir usant d'elle pour leurs manœuvres politiques. Un outil d'espionnage aussi insoupçonnable que perfectionné, puisqu'il n'avait même pas le choix de douter, ou de trahir. Priscius n'avait jamais eu ce genre d'ambitions à se servir d'elle pour cette fonction, et voyait juste en son esclave une femme suscitant désir et envie chez ses clients et confrères. A vrai dire, il ne savait simplement pas que Sonia retenait tout.

Pour la première fois de sa vie, l'éducatrice se retrouvait face à quelqu'un qui, aussi différente d'elle que le serait un chaton d'une panthère, lui ressemblait. Et elle en ressentait une fascination qui, quand elle prit congé de son maître, dessina à ses lèvres un sourire que d'aucuns auraient qualifié de glaçant.

Puisque Priscius se désintéressait de Selyenda, Sonia aurait toute latitude pour orienter son éducation à sa manière. Et à son goût. Elle avait bien l'intention d'en profiter, sans se soucier de ce que son maître pourrait en penser.

7- Le linci

"— Il vont me faire quoi ?"

Athéna fixa Cénis, les sourcils froncés, en une expression plus inquiète que colérique. Selyenda assurait toujours la traduction entre ses deux co-captives, car même si sa sœur faisait des progrès, elle était loin de savoir comprendre aisément ce que disait la jeune Eteoclienne.

"— Tu va recevoir un linci, comme Selyenda et moi. La chose sur notre cuisse, tu en auras un aussi. Toutes les esclaves en portent un. En tout cas, je n'ai jamais vu une esclave ne pas en être dotée."

"— Mais c'est quoi, ce truc? On dirait une... créature vivante ? Ca sert à quoi, bon sang ?"

Dans l'obscurité, Cénis commença à expliquer. Elle parlait lentement, laissant à Selyenda le temps de traduire, et parfois l'aidait, en expliquant certains mots, ou en reprenant sa prononciation. Fière, et agacée par les efforts trop lents de la plus âgée des deux sœurs, elle s'adressait parfois à elle en mots simples, pour la forcer à devoir répondre en athemais.

A vrai dire, Athéna apprenait vraiment vite, elle aussi, mais la patience n'était pas une qualité dont Cénis pouvait s'honorer. Et l'Eteoclienne avait vite été surprise d'apprendre que, non, les terriens ne sont pas tous doués pour apprendre une langue à vitesse prodigieuse. Apparemment, c'était un trait unique à Selyenda. Ce qui ne surprenait pas vraiment son aînée, d'ailleurs. Elle connaissait depuis longtemps la mémoire étonnante de sa cadette.

"— Les linci sont des symbiotes, élevés pour être implantés sur des esclaves. On a beaucoup de symbiotes comme ça, que nous nous faisons implanter sur la peau. Ils se nourrissent de nous, et grandissent lentement, en nous fournissant en échange bonne santé et protection contre les maladies. Il y en a qui sont à peine visibles, d'autres qui dessinent de jolies arabesques sur la peau, comme des tatouages, d'autres brillent la nuit, certains sont de vrais bijoux. J'en avais un sur mon épaule, qui ressemblait à un joli joyau bleu. C'est courant d'en avoir un ici, cela immunise contre beaucoup de maladies. Il en existe même qui diffusent des parfums, ou qui changent agréablement l'odeur de notre sueur. Et les plus rares permettent de rester jeunes et en bonne santé très longtemps..."

Selyenda fit une moue intriguée, mais ce fut Athéna qui posa la question, curieuse:

"— Très longtemps ; c'est à dire ?"

Cénis répondit de la manière la plus naturelle qui soit:

"— Hé bien, mon grand-père est resté jeune pendant un peu plus de deux cent cinquante ans."

Il y eu un grand silence. Selyenda traduisit enfin, pour faire place à un second silence abasourdi. Pour les deux terriennes, le concept était juste impensable.

"— Ce n'est pas le plus vieux" reprit Cénis. "Je crois que les plus âgés peuvent atteindre quatre cent ans. Tant que le symbiote est en bonne santé, et survit, son porteur ne tombe jamais malade, et ne vieillit pratiquement pas. Ca a l'air de vous surprendre. Ca n'existe pas, chez vous ?"

Deux têtes un peu ébahies firent un non dans un bel ensemble.

"— Apparemment, pas..." Cénis ne put retenir un sourire de fierté. Une chose que ces terriens ne pouvaient prétendre posséder ou savoir faire en mieux. Depuis qu'elles discutaient ainsi, la nuit, elle avait eu la surprise d'apprendre l'immense fossé entre son monde, et l'incroyable, presque inimaginable, société de ces deux barbares, qui semblait avoir tout maîtrisé, et conquis, même les étoiles. Bien qu'elle n'arrivait pas à saisir le concept lui-même.

Elle reprit:

"— Un linci est posé sur la cuisse, mais aussi sur une épaule, ou la hanche, toujours de manière visible. Il croît en formant des arabesques plus ou moins étendues selon le type de linci posé. Il sert à nous maintenir en bonne santé, éviter les maladies, mais comme il se voit très distinctement, on le reconnaît vite comme marque d'esclave. Mais, surtout, les chiens le sentent.

Selyenda interrompit Cénis:

"— Que veux-tu dire?"

"— Les chiens, les chiens de garde. Tu en as peut-être vu, on les aperçoit souvent dans les marchés aux esclaves, et je pense qu'il y en a autour du jardin, ici. Ils sont entraînés à sentir et reconnaître l'odeur des linci. Si une esclave passe devant eux, ils aboient pour prévenir. Bien sûr, une fois qu'on a un linci, fuir devient presque impossible. On a l'odeur en nous, les chiens nous traquent sans mal, et on est vite rattrapés. Voilà principalement à quoi ils servent. Une fois qu'on en a un, l'odeur persiste. Même si on arrachait le symbiote, il faudrait plusieurs semaines pour qu'elle se dissipe."

Le commentaire d'Athéna sonna lourdement. Selyenda eut beaucoup de mal à trouver une traduction adéquate:

"— Fils de putes. C'est dégueulasse. Proprement dégueulasse."

Il y eut un gros silence. Que l'ainée des deux rousses finit par briser:

"— Ils vont me poser un linci. Soit. Et ça fait mal, cela se passe comment?"

Cénis haussa les épaules dans l'obscurité. Selyenda aurait pu en parler, mais elle était encore rétive à parler de ce qu'elle ressentait, vivait, ou expérimentait, et laissa donc à l'Eteoclienne le loisir de répondre.

"— Douloureux, oui, un peu. Pour accélérer l'implantation du symbiote, on va inciser ta peau, et y poser le linci qui pénétrera tes chairs. La douleur est assez brève, mais pendant un court instant, c'est vraiment terrible, comme si on faisait entrer une lame en feu dans toute ta cuisse. C'est surtout... enfin, je ne sais pas si tu le vivras comme moi... Pour moi, c'était mortifiant. Une fois que tu as un linci, tu sais ce que tu es, ton odeur sera celle d'une esclave, tant que le symbiote vivra..."

Selyenda intervint, à la dernière remarque de Cénis:

"— L'o... l'odeur... c'est ça qui fait que mon odeur a changé... et... et la tienne? Cette odeur florale?"

"— Ha!... oui. Je n'avais pas pensé te le dire. Oui. Ces lincis sont sûrement assez chers. Ils sont en train de modifier notre odeur corporelle. Maigre consolation, nous n'aurons pas vraiment besoin d'être parfumées ; nos sécrétions auront ce parfum floral, légèrement sucré. Une sorte de raffinement, qui... qui doit nous rendre plus attirantes et agréables."

La voix de Cénis s'assourdit pour s'éteindre dans un mutisme lourd. Elle se renfrogna, serrant les dents pour retenir des larmes qui vinrent lui brûler les yeux, avant de lâcher, malgré tout ses efforts, un sanglot déchirant d'enfant désespérée.

Les bras de Selyenda vinrent se fermer autour d'elle. Pour la première fois, elles avaient gagnées le privilège de ne pas être enfermées les poignets entravés dans le dos. Athéna bougea à son tour, et tirant sur la chaîne qui retenait son collier au mur, elle parvint à elle aussi venir enlacer les deux jeunes femmes, et leur offrir le faible réconfort qu'elle pouvait. Elle n'irait pas avouer qu'elle-même en avait grand besoin. Avouer une évidence n'aurait aucune utilité.

Les larmes et les sanglots, les mots tendres, en français et en athenaïens, se mêlèrent dans la nuit. Elles se consolèrent de leur mieux, tandis que l'épuisement venait leur réclamer le sommeil dont elles manquaient encore. Jamais leurs discussions chuchotées dans le silence de leur cage ne dureraient vraiment longtemps, dans ce court et précieux laps de temps entre leur retour hagard et traumatisé par les épreuves de la journée, et l'appel du sommeil.

Dans l'ombre, Sonia se tenait debout, et attendit, dans la plus parfaite et silencieuse immobilité, jusqu'à entendre les souffles paisibles du sommeil des trois esclaves. Dans son esprit tourmenté où presque jamais ne naissait une pensée qu'elle puisse prétendre être sa propre identité, ou ses souhaits, se dessina une interrogation. Pourquoi venait-elle écouter ces trois captives, chaque soir ?

Il n'y eut aucune réponse logique à cette question. Seulement une mélancolie profonde, que l'éducatrice arracha de ses pensées froidement.

"— Sait-elle faire le thé ?"

La question était tombée abruptement, alors que Priscius recevait un des maîtres-marchands de la Guilde. Jawaad était célèbre en premier lieu pour avoir toujours refusé de siéger au Conseil des Pairs, alors même que sa fortune et sa position dans la Guilde des Marchands le rendait aisément éligible depuis des lustres. Mais sa renommée ne s'arrêtait pas à sa richesse et à sa manie obstinée de ne pas se mêler de la politique d'Armanth.

Il était aussi connu pour son caractère réputé difficile, ce que d'aucuns auraient estimé être un doux euphémisme. L'homme parlait peu, était asocial, se moquait des conventions, et affichait une assurance arrogante et autoritaire. Il avait le don de se mettre à dos la moitié de ses interlocuteurs, et d'en agacer l'autre.

Priscius était à classer dans la moitié agacée. Il avait déjà eu à traiter avec le puissant maître-marchand à l'humeur éternellement maussade, et chaque négociation avait été un casse-tête pénible. Mais Abba, un collègue de la profession, second et ami de Jawaad, était passé la veille lui demander si son patron pouvait être reçu pour admirer les trois nouvelles acquisitions de l'esclavagiste. Il pouvait être intéressé par un achat, mais ne tenait pas à devoir supporter la cohue des enchères.

C'était assez logique, et ces demandes étaient fréquentes.

Il était difficile pour un homme un peu exigeant, de juger des qualités d'une marchandise au moment de la mise aux enchères, au milieu des cris des badauds et du brouhaha de la foule. Ainsi,

Priscius recevait un à deux visiteurs par jour, venant faire le tour des Jardins des Esclaves de la ville, s'arrêtant sur les futurs esclaves éduquées qui seraient bientôt en vente.

La plus grande partie de ses affaires se faisait d'ailleurs ainsi, en privé. Mais si un homme du Haut Art voulait se faire connaître et remarquer, la mise aux enchères, surtout dans les ventes de luxe, était une nécessité. Les prix des plus belles et désirables filles y explosaient alors, leur valeur rejaillissant sur la renommée du vendeur. Encore fallait-il bien sûr, avoir les moyens et les prétentions de pouvoir mettre une esclave en vente sur les estrades les plus luxueuses. Plus d'un esclavagiste avait vu sa réputation ruinée par une vente fort chère, d'une fille décevante et mal éduquée, qui n'avait pas donné satisfaction.

"— Bien sûr qu'elle sait faire le thé. Je ne vais pas te faire servir par une captive mal dégrossie !"

Priscius s'énervait déjà. Le rituel était le même, et cette fois-ci ne dérogeait pas à la règle. Il proposait toujours à ses clients de boire, et festoyer en préambule aux affaires, et systématiquement, Jawaad posait toujours la même question pour l'esclave qui la servait: "sait-elle faire le thé ?". Il ne demandait jamais rien d'autre, pas la moindre friandise, ou même un verre de vin. Un véritable ascète, frustrant et exigeant.

Jawaad acquiesça d'un geste à peine visible, poussant doucement l'arrière du crâne de l'esclave venue se mettre à ses pieds pour le servir. Et reporta son regard sur le jardin en contrebas du bureau où l'avait reçu l'esclavagiste.

Un étage plus bas, à quelques mètres, les trois captives attendaient, à genoux, près de la fontaine. Une jeune femme au visage magnifique, blonde aux cheveux d'un or pur, et deux rousses, la première chétive et menue, aux cheveux d'un roux flamboyant de feuillage d'automne, la seconde racée et sauvagement féline, sa crinière auburn presque noir par instants. Les deux rousses portaient un tatouage d'orchidée sur le sein droit. Elles étaient à genoux, poignets croisés dans le dos, un bandeau sur les yeux. Mais elles n'étaient ni entravées, ni attachées, et patientaient, seules, sur la terrasse ombragée

Priscius devança la question du marchand. Bien qu'à vrai dire, il se demanda si celui-ci l'aurait posé en fait:

"— Ce sont elles. Le dressage est en cours, mais je vais bientôt pouvoir ordonner à Sonia d'accélérer leur éducation. J'ai cru entendre que tu cherchais des barbares, non ? Les deux rousses en sont !"

Jawaad conserva son regard sur le trio. Il avait dédaigné le fauteuil offert et restait appuyé contre la colonne ouvrant sur le balcon du bureau, bras croisés. Son visage maussade cachait totalement toute expression qui aurait pu guider Priscius dans les négociations. Et il lâcha, négligemment, sans se soucier de regarder vers son interlocuteur:

"— Et la maison Tuna ?"

Priscius passa mentalement en revue ses meilleurs jurons adressés à l'agaçant marchand, sans rien laisser paraître. Son invité avait lâché cette remarque telle une bombe, distraitemment jetée pour voir ce qui se passerait. Priscius n'était pas dupe du but premier. Autant y aller franc-jeu:

"— Je pense que tu as donc entendu parler du mauvais tour tenté par certains de mes confrères ? Inutile de se voiler la face, je connais les rumeurs qui circulent, depuis que Batsu m'a payé une dette avec un mauvais bobard, et une fille à moitié démolie. Non, pas de survivantes de la maison Tuna. Elles sont barbares toutes les deux. Mais quand j'en aurais fini avec elles, ces deux tatoués éclipseront cette maison, crois-moi ! Elles sont prometteuses, surtout la plus grande ! De vrais

beautés, avec du potentiel ! Elles sont intelligentes, et vives d'esprit, et je compte bien monter les trois aux plus hautes estrades du marché, et faire un nouveau record d'enchère."

La seule réponse au discours de l'esclavagiste fut un vague rictus dubitatif, et détaché, suivi d'une question, un moment après, alors qu'il continuait à observer les trois captives, qui, rejointes par Sonia, la suivaient en laisse, toutes trois aveugles:

"— Barbares, donc. Terriennes ?"

"— Tout à fait, mon éducatrice connaît leur langue, elle me l'a confirmé." Priscius jeta un regard par le balcon, tandis que revenait vers les deux hommes l'esclave parti préparer le thé. "Ha, d'ailleurs elle les conduit aux bains. La plus grande va recevoir son linci."

"— Je veux voir." La voix du marchand ne sonna pas comme une demande, mais un ordre auquel il n'attendait pas de refus. Priscius en lâcha un soupire énervé en se redressant, mais il consentit à la patience. L'effort s'avérait difficile.

Il reprit, jetant un regard vers son esclave, qui avait vraiment intérêt à servir parfaitement pour ce coup-là:

"— Bien sûr, bien sûr, je me doute que tu n'es pas venu pour discuter de la douceur de l'été. Nous allons rejoindre mon éducatrice, je te demanderai cependant d'être prudent, elles ne sont pas encore accoutumées aux hommes."

Jawaad réceptionna la tasse offerte à genoux par l'esclave, qui dissimulait sous un sourire calme, la tête légèrement baissée, son angoisse après le regard lourd de Priscius sur elle.

Et le marchand, après avoir soufflé sur la tasse, en but une gorgée, avec la même concentration inspirée que s'il s'était agi de déguster un cru précieux. Il ne fit aucun commentaire, son visage impassible laissant tout mystère sur son approbation au thé, et l'esclavagiste se demanda brièvement combien il lui en coûterait s'il venait à tuer un maître de la Guilde des Marchands. Sans doute sa vie, en fait, aussi l'idée saugrenue disparut-elle aussi vite qu'elle était venue.

Il y eut quand même une réaction. Jawaad prit une seconde gorgée de thé, passant ses doigts dans les cheveux de l'esclave qui l'avait préparé. Priscius se contenterait de ce signe pour s'assurer de la satisfaction du marchand, et sa fille s'en sortirait donc sans châtiment.

"— Allons-y, je te conduis !" Priscius attrapa une poignée de pistaches dans son énorme main, et se dirigea vers le fond de la villa, au rez-de-chaussée, pour rejoindre le pavillon des bains.

Jawaad le suivit, après une dernière gorgée de thé, qu'il posa négligemment sur le bureau, un signe vers l'esclave au passage, lui désignant la tasse qu'il n'avait pas fini. Le thé n'était pas mauvais. Il n'était juste pas réussi. Mais pour Jawaad, personne ne savait faire le thé.

Les trois captives n'en menaient pas larges, mais aucune d'entre elle n'avait osé se rebiffer quand elles avaient été aveuglées d'un bandeau sur les yeux dès la sortie de leur cage. Même Athéna n'avait pas juré, pour une fois, bien qu'elle n'a en rien caché sa colère grondante qui se lisait à sa moue.

Le bandeau était solide, et épais. Fait de cuir, matelassé, et doublé de soie, il ne se fermait pas en un nœud, mais en une boucle d'acier qui, une fois fermement resserrée, était verrouillée par un petit cadenas. Ainsi ajusté, l'ôter par soi-même était particulièrement difficile, et l'essai douloureux.

Privées de la vue, les captives constataient juste que le rituel de la journée semblait le même que la veille. Une routine qu'elles appréhendaient, leurs autres sens alertés leur faisant prendre conscience de la variété des bruits résonnant dans le jardin. Des rires, et des discussions lointaines leur parvenaient, mais aussi des exclamations de voix, l'aboiement d'un chien, les chants des oiseaux, le léger bruissement des feuilles, et le bruit doux et berçant de l'eau de la fontaine.

L'attente ne dura cependant pas, cette fois. Sonia marchait pieds nues, comme toutes les esclaves dans le jardin et la propriété. Elle était pratiquement silencieuse. Elles ne l'entendirent que quand elle leva la voix:

"— Bonjour esclaves."

Les trois répondirent immédiatement, la voix angoissée:

"— Bonjour maîtresse."

L'éducatrice esquissa un sourire. Elles apprenaient vite, et surtout, leur instinct, la cible du conditionnement, s'imprégnait plus de son enseignement, que leur esprit. Le dressage portait ses fruits. Sans rien leur expliquer, elle réunit leurs trois colliers par un lien, dans le silence, et pour elles dans l'obscurité, observant leurs réactions.

Et elles n'en eurent pas, sauf des tressaillements et une tension évidente. Même la plus rebelle des trois se tint calme. Après quatre jours de mauvais traitements, et de contraintes épuisantes les maintenant en une permanente angoisse, elles avaient pu se reposer un peu, elles avaient pu se laver. Ce qui ailleurs aurait coulé de source devenait ici des privilèges précieux, qu'elles auraient tout faits pour ne pas mettre en péril. Et chacune s'efforçait de supporter les épreuves et les humiliations, pour épargner les deux autres.

Sonia n'eut donc aucun mal à faire suivre docilement le trio, par la laisse qu'elle avait attaché au cou de Selyenda. Elles avançaient maladroitement, voulant lever les bras pour tâtonner, et retrouver un équilibre rendu un peu précaire, mais la voix de l'éducatrice tonna, l'aiguillon émettant le bruit claquant d'une décharge, sans qu'il ne touche la peau d'aucune des captives.

" — Droites !"

L'ordre les fit immédiatement se forcer à la cambrure, et s'arrêter, avant que Sonia ne tire à nouveau la laisse pour les conduire. Elles avaient obéi à la seconde, la peur conditionnant leurs réactions inexorablement.

Athéna, passé le réflexe qui venait de la faire obéir immédiatement, grommela entre ses dents en jurant, parfaitement consciente de ce qui se passait. Mais elle étouffa la colère qui l'envahissait, ravalant sa rage. La laisser éclater ne changerait rien, et sa sœur et Cénis en subiraient aussi les conséquences. Elle-même, seule, aurait sans doute encore rageusement enduré les coups infligés, tant qu'elle pouvait trouver un peu de force. Mais la finesse cruelle de la chose, était que systématiquement, quand une se rebellait ou fautait, les trois avaient été châtiées.

La traversée des jardins, puis l'entrée dans le pavillon des bains, après plusieurs volées de marches, et des détours dont elles ne pouvaient rien voir, acheva de désorienter le trio. La

première chose qui les frappa était les rires féminins qui ponctuaient des discussions à voix basse, et la chaleur humide des lieux.

Le pavillon des bains se présentait comme une dépendance qui formait tout un angle de la villa du jardin de Priscius. Le lieu était en permanence ouvert, et y allaient et venaient esclaves, et hommes du domaine.

Les habitants d'Armanth, et les athémais en général, sont très propres. Il y a des bains publics un peu partout, toute personne aisée dispose d'un bassin privé dans sa maison, et on différencie les tavernes miteuses des auberges accueillantes au fait que ces dernières sont équipées de commodités agréables et vastes pour se laver.

La technique pour conserver des bains chauds, est en général toujours la même. Sous les bains, sont installés des foyers ouverts sur les cotés extérieurs du bâtiment, brûlant du charbon de bois. Des conduites sèches font circuler par d'ingénieux systèmes de ventilation, la chaleur dégagée, qui s'accumule dans de petites cellules, isolées de briques réfractaires, couvrant le sol sous les bains. Avec assez peu de combustible, on peut, en refermant les ventilations, conserver la chaleur longtemps, et maintenir des bains tièdes.

Le pavillon des bains de Priscius avait le luxe supplémentaire d'être complètement aéré par des panneaux coulissant aux parois de tissu fort, à double isolation, et de tentures. Par la chaleur de l'été, les bains conservaient leur tiédeur agréable, et l'air frais dissipait les vapeurs qui en auraient fait une étuve étouffante.

Les rires qui accueillaient les trois captives étaient ceux des esclaves les plus éduquées de la Maison. Elles avaient été rassemblées pour donner le bain aux trois nouvelles, et prenaient ce moment comme une festivité joyeuse et paisible. L'arrivée des captives aveuglées déclencha murmures curieux et chuchotements de l'assistance. Elles étaient une petite dizaine. La plupart seraient d'ici les semaines à venir destinées à la vente, et elles en avaient conscience. Chacune d'entre elles avait tôt ou tard été à la place des nouvelles, et elles n'auraient eu aucun mal à décrire le sentiment qu'elles avaient à leur tour, partagé.

Le premier bain était un autre rituel constant dans le dressage de Priscius. Il débutait une phase qui durerait plusieurs jours, où le bandeau ne serait jamais retiré aux nouvelles esclaves. Privées de leur vues, leurs autres sens seraient stimulés, tout en les maintenant dans une dépendance profonde, forcées de faire confiance à qui allait prendre soin d'elles. Bien sûr, Sonia n'allait pas l'expliquer à ses "élèves".

Ici, parmi les filles de la Maison, l'éducatrice était reine. Même si elle n'avait jamais été la préférée de Priscius, elle était celle qui les avait pratiquement toutes dressées, éduquées, et conditionnées. Son arrivée avec les trois captives, fut ponctuée parmi les rires et les murmures, de salutations respectueuses, toujours en s'inclinant devant elle, regard baissé. Toutes la nommaient "maitresse."

Sonia interrompit rires et jacasseries d'une voix autoritaire:

"— Vous savez ce que vous avez à faire ! Je vous interdis de leur parler, de leur répondre. Si une seule d'entre vous l'oublie, je la fouetterai moi-même."

L'ordre fit taire la plupart des murmures, et tous les rires, qui ne reprirent que plus tard. Sur la dizaine des filles présentes, trois ne participaient pas au bain. Elles devaient y assister et apprendre à pouvoir répéter le rituel que leurs aînées accomplissaient. Quand aux autres, elles approchèrent le trio, et se choisissaient chacune par petit groupe, une des trois captives, qu'elles guidaient au bain.

Sonia suivit Selyenda du regard, quand elle fut à son tour poussée vers le bassin. La tête relevée, les sens en alerte, elle tressaillait aux contacts des mains caressantes et douces qui la guidaient. Son appréhension se devinait aisément. Mais Sonia n'en laissa paraître aucune émotion, et elle se décala pour rejoindre l'entassement de coussins jetés sur le large tapis qui bordait le bain, s'installant telle une vigie attentive. Avant de s'asseoir, près d'une assiette de grappes de raisins, elle lança un dernier ordre, à la voix sulfureuse, cette fois :

"— Vous trois, il vous est défendu de parler, sauf pour répondre si on vous le demande." Elle ne rajouta rien sur les conséquences si jamais elles se rebiffaient, elles le savaient parfaitement.

Les trois captives étaient séparées. Assez loin les unes des autres, elles se retrouvaient incapables de savoir qui les touchait. Le bain commença de la manière la plus évidente qui soit : elles furent savonnées, longuement, debout, l'eau chaude leur arrivant sous la taille. Entourées de deux à trois esclaves, elles étaient massées avec douceur et attention, par des éponges faisant mousser un savon de lait parfumé. Les filles qui les lavaient veillaient à la légèreté et la tendresse de leurs gestes. Parfois, des mains remplaçaient les éponges, venant retenir, ou manipuler leurs corps comme on l'aurait fait d'animaux de prix dont on faisait la toilette.

Passé les premiers instants d'appréhension, où il leur fut difficile de ne pas avoir de gestes rétifs, Athéna et Cénis se laissèrent vite bercer par le traitement agréable et délassant. Les baigneuses étaient douces, et, ne tentant pas de résister, les deux jeunes femmes s'y abandonnaient, en appréciant comme jamais elles n'auraient songé le faire un si simple et paisible moment. Celle qui des trois semblaient en fait le vivre le plus difficilement était Selyenda. Elle ne se détendait pas, et tremblait, convulsivement.

Sonia braqua son attention sur elle. En un instant, elle avait compris. Selyenda paniquait d'instinct dès qu'elle était touchée, et sa panique augmenta quand mains et éponges entreprirent une toilette plus intime. Le traitement bestial de Batsu dévoilait les hantises de la jeune femme, et malgré toute la douceur des baigneuses, elle devait revivre ses cauchemars.

L'éducatrice ne fit pas un geste pour interrompre les baigneuses de Selyenda, venant chercher distraitemment un grain de raisin. Personne n'appréciait le viol à Armanth. Et celui d'une esclave, s'il était uniquement sanctionné d'un dédommagement, était peu apprécié. Une esclave violée, surtout aux débuts de sa formation, signifiait surtout qu'elle ne pourrait que difficilement trouver plaisir, réconfort et but dans la sexualité. Bien entendu, on ne demandait pas à une esclave sa permission pour en user. Mais on la conditionnait à être disponible, rechercher à être utilisée sexuellement, et en tirer plaisir. Un viol rendait ce conditionnement compliqué, voir impossible. Et réduisait sa valeur.

La pensée fugace qu'elle aurait à s'occuper personnellement de la petite rousse, et de sa hantise, éclaira son regard bleu d'un feu étrange et inquiétant, alors qu'elle observait les trois femmes à qui on avait commencé à laver les cheveux.

Il y avait du travail. Elles venaient de passer des jours sans jamais avoir vu un peigne de près, et portant les cheveux longs toutes les trois, leur tignasse n'était que nœuds et paquets sales.

Toujours guidées avec un mélange de douceur et d'autorité, les trois captives furent placées à nouveau à genoux, forcées de reprendre la posture cuisses ouvertes. Les baigneuses commencèrent le démêlage, se passant huiles pour cheveux, peignes, et ciseaux dans des rires et des échanges joyeux. Aucune n'adressait la parole aux captives. Rarement, un mot rassurant leur avaient échappés, vite ravalé, sous la surveillance de l'éducatrice. Mais même les captives parvenaient à savourer ce moment de plaisir et de détente que vivaient toutes les filles venues

aider ou assister au bain. Après tout, à cet instant, il n'y avait que des femmes, dans une intimité paisible. Même si les trois concernées étaient aveugles, et devaient rester muettes.

Les rires joyeux et les éclats de voix amusées furent brusquement interrompus par la voix grave et tonitruante de Priscius, entrant par le hall ouvert sur la grande pièce d'eau:

"— A genoux !"

Une dizaine d'esclaves glissèrent au sol dans un ensemble parfait. Les trois captives se figèrent, après un sursaut clairement inquiet.

Priscius grimpa la volée de marche, l'air fier et altier, présentant dans un grand geste théâtral le spectacle des bains, et de la poignée de filles magnifiques qui s'y trouvait, espérant susciter un véritable intérêt chez son maussade invité. Il y avait selon lui de quoi, il ne choisissait pas les esclaves qu'il éduquait par hasard. Toutes avaient non seulement une beauté véritable, aussi bien dans un corps parfait, que dans un visage attirant, mais toutes affichaient à leur apparence, leur allure, leur regard, un panel de tous les attraits de la féminité, aptes à séduire un homme. Bon, peut-être moins avec les trois nouvelles, soit.

Mais il eut le sentiment qu'il aurait pu montrer un mur nu avec la même théâtralité, que ça n'aurait pas suscité plus de réaction chez Jawaad. Et cela l'agaçait prodigieusement.

Le maître-marchand emboîta le pas de l'esclavagiste, les mains enfoncées dans les poches de son kilt, pour se dresser devant le spectacle, qui en apparence, semblait l'indifférer. Sur l'instant, Priscius se demanda s'il ne préférerait pas les hommes. Cela aurait eu l'avantage d'expliquer son manque d'intérêt.

Il tenta un petit appât de marchand de tapis:

"— Charmant spectacle, n'est-ce pas ? Cela ne peut pas laisser indifférent ! Poursuivez, esclaves !"

Jawaad répondit en se grattant négligemment des ongles le menton, couvert d'une barbe de trois jours. Les filles reprenaient le bain. Les voix, plus sourdes et timorées, redevinrent rapidement un léger concert joyeux. Le marchand observait, sans un mot, posant son regard noir sur les trois captives aux yeux bandées, centre de l'attention de la toilette. Priscius vit ce regard sombre et insondable s'arrêter avec insistance sur les deux sœurs.

Jawaad sorti enfin de son mutisme, tournant sa tête vers le maître des lieux:

"— Je veux les regarder de près."

La manière de demande était toujours aussi sèche et autoritaire, mais paradoxalement témoignait du respect des lieux. Il n'aurait pas approché les esclaves, et dérangé ce bain, sans l'accord de l'esclavagiste.

A genoux en train de se faire coiffer, les trois concernées réagirent dans une appréhension renouvelée à la discussion qui les concernait. Sonia était déjà debout, après avoir salué son maître, et se rapprocha des deux hommes, pour se mettre à leur service. Jawaad connaissait la sulfureuse éducatrice de Priscius. Et il était le seul homme à n'avoir jamais exprimé la moindre attirance visible envers elle. Il était même le seul à avoir réussi à la vexer, dans une discussion où elle l'avait servi et lui tenait compagnie.

Priscius la héla:

"— Fait les approcher."

Attentives, toutes les baigneuses arrêtaient leur travail joyeux, Sonia circulant en chaloupant entre elles. Les captives, aveugles, se figèrent de tension dans le silence qui soudainement pesait sur les lieux. L'éducatrice tourna la tête vers les deux hommes, une fois au dessus du trio immobile et anxieux, attendant leur ordre.

L'esclavagiste annonça d'une voix forte:

"— Fait avancer Athéna !"

Sonia se pencha, pour attraper d'un geste léger le menton de la plus grande des deux rousses, et la faire se relever d'un geste. S'attendant à un geste rétif, elle s'approcha tout contre la jeune femme, glissant dans un murmure à son oreille, tandis qu'elle saisissait son collier délicatement:

"— Sage..."

Athéna admit d'obtempérer non sans réticences. Elle ne chercha pas à être gracieuse ou marcher avec élégance, se contentant de se tenir droite en suivant les impulsions et les tractions que l'éducatrice imprimait à son collier. Son humeur rebelle et colérique se voyait aux plis de sa bouche, mais elle se retint de toute bêtise.

La splendide et féline jeune femme aux cheveux d'un auburn profond mesurait presque un mètre quatre-vingt. Une taille de mannequin, et son corps modelé par des années de danse en avait la silhouette. Sur Terre, elle dépassait la plupart des femmes de son âge d'une bonne tête. Et toisait pas mal d'hommes. Mais debout face à Jawaad et Priscius, elle leur cédait près de vingt centimètres. Non pas qu'ils fussent colossaux. Ils étaient tous deux grands, pour des lossyan, mais sans que ce fut exceptionnel. Mais même face aux esclaves des Jardins, les deux terriennes étaient toujours plus petites. Il y avait en général une différence d'une tête à la moyenne, et pour des terriens, tous les lossyan, hommes et femmes, paraissaient un peu des géants.

Priscius ne put s'empêcher de faire son boniment, non sans une évidente fierté. Il avait de gros espoirs avec celle-là, la plus belle des trois, même si Cénis avec son corps magnifique et ses traits fins d'eteoclienne s'y comparait sans mal. Sauf que celle-ci était rousse.

"— La plus magnifique du trio ! Les deux sont sœurs, j'avais même idée de les vendre en un lot, cela séduirait certains clients collectionneurs, deux rousses tatouées et sœurs, un bel assortiment. Même sans dressage, avec son corps, elle donne envie ! Mais avec les progrès qu'elle fait, j'en tirerai une pure merveille, dévouée et plus brûlante qu'une braise. Elle a une sauvagerie qui donne à souhaiter la dompter, regarde !"

Joignant le geste à la parole, l'esclavagiste attrapa le bras d'Athéna, qui comme il s'y attendait, se braqua en résistant un peu tandis qu'il la forçait à se tourner sur elle-même et s'exposer au regard de son invité. La jeune femme s'efforçait de toute sa volonté de ne pas faire une bêtise et dégager son bras dans un mouvement violent, mais sa rébellion attisait encore sa beauté. Exactement ce que Priscius souhaitait montrer.

"— Je compte bien la présenter aux enchères. Mais si tu souhaite faire une offre, je peux te la réserver, et tu seras alors prioritaire quand débiteront les mises publiques."

Mais Jawaad resta insensible au discours de son hôte. Il fixait la jeune femme, et quand Priscius la remit face à lui, il tendit sa main, pour attraper son visage, et le forcer à le lever face à lui. Aveugle, Athéna haletait d'angoisse, son cœur battant dans sa poitrine assez fortement pour faire palpiter son sein. Elle cachait sa peur maladroitement en soufflant de colère.

Jawaad fronça un sourcil, son regard froid et sombre détaillant l'esclave, sa main longeant dans une caresse et une exploration le visage métis aux traits si rares. Il semblait jauger, et étudier. Puis s'intéressa à son corps, sa main large passant sur la hanche de la captive qui tressaillit et afficha encore une colère agacée. Il scrutait toujours avec la même attention, cette fois, clairement intéressée par l'éclat dans ses yeux noirs, et le léger rictus qui pourrait passer pour un sourire, aux protestations contenues et silencieuses de l'esclave. Il finit dans une caresse sur tout son côté, par la pousser doucement vers Sonia, sans brusqueries, et s'adressa à elle, manipulant distraitement, un instant, son pendentif aux formes d'astrolabe :

"— Va me chercher l'autre."

Environ dix paires d'yeux observaient le manège. Toutes les filles s'étaient arrêtées, et restaient à leur place, attentive à la scène qui se déroulait devant elles. Pour certaines, l'idée d'être achetées par le maître-marchand était l'espérance d'une vie douce et en sécurité, et elles l'exprimaient en regards tendres et timides, savamment enjôleurs, et en postures délicatement sensuelles, pour capter son attention.

Ce qui apparemment n'avait vraiment pas l'air de fonctionner.

Priscius, lui, observait Athéna ramenée à ses baigneuses, qui n'avait pas fait le moindre geste hostile ou agressif. Preuve qu'elle se soumettait à son sort, malgré son évidente colère, et sa non moins perceptible angoisse. Il jeta un regard vers Sonia, et lui fit un signe de tête avec un sourire largement expressif, il était satisfait, et ne put s'empêcher de le dire :

"— Quand tu pense qu'elle voulait arracher les yeux de tout ce qui l'approchait il y a quelques jours. Une vraie perle, une esclave dans l'âme, avec un tempérament de feu."

Jawaad acquiesça distraitement. Il fixait la jeune rousse, que Sonia guidait vers lui. C'était fort différent d'avec sa sœur aînée. Elle suivait l'éducatrice docilement, mais elle tremblait comme une feuille, l'air terrorisée. Aucune dissimulation, ni la moindre tentative de bravade. Sa peur se lisait sur tout son corps frêle et amaigri. Arrêtée devant le maître-marchand, elle ne lui arrivait pas au plexus.

Son regard sombre se posa sur la petite chose tête baissée, et il tendit une main pour lever son visage vers lui. Elle tressaillit, toujours aveugle, semblant au bord de la panique. Si proche du maître-marchand, sa terreur s'amplifiait encore, comme si son odeur l'affolait. On aurait presque pu croire qu'elle tomberait évanouie dans l'instant.

Mais Jawaad la fixait avec attention, tenant son menton sans la lâcher. Concentré, ses sourcils se froncèrent en un regard plus dur, et plus sombre. Tout à son observation, son pouce caressait la joue de la jeune femme, et il était évident qu'il lui trouvait un intérêt.

Priscius dissimula sobrement une certaine surprise, décidément, comprendre ce qui se passait dans la tête de cet homme était, au mieux, frustrant. Voilà qu'il montrait du goût à la plus inintéressante des trois filles. Mais soit, il en ferait son parti :

"— C'est la plus douce, et la plus intelligente des trois. Elle a appris l'athemais très vite, et il est inutile de lui dire les choses deux fois. Mais comme tu le vois, elle est plus peureuse qu'un lapereau. C'est elle que Batsu a abimé, je ne doute pas pouvoir la remettre en état et en faire une petite merveille, mais cela va prendre du temps."

Jawaad n'avait rien écouté. Ou du moins, il en donnait la nette impression. Il avait à nouveau manipulé son pendentif, et lâcha :

"— La clef !"

Priscius leva un sourcil surpris:

"— La clef de quoi ?"

"— De son bandeau. Je veux voir ses yeux !"

L'esclavagiste ravala sa profonde envie d'envoyer fiche son invité. Il semblait être incapable de la moindre politesse dans son ton. Mais c'était un client. Un riche client:

"— Haaa ! Oui, bien sûr !"

Priscius sorti de son jeu de clefs celle correspondante, allant pour se pencher vers la fille tétanisée de peur. Il n'eut pas le temps de finir son geste. La main du marchand l'avait saisi d'autorité, et Jawaad fit basculer la tête de Selyenda lui-même pour déverrouiller le cadenas, et retirer le bandeau. A l'instant où celui-ci libérait le visage de la jeune femme, il le prit des deux mains, lâchant la clef dans un total désintéret, et s'accroupit à sa hauteur, la forçant à le fixer.

Devant lui, ce visage, comme son aîné, métis, si fin, et surprenant de douceur, presque de porcelaine, était toute l'expression d'un être égaré, dont la docilité était mue par la peur la plus vive. Un visage où brillait l'éclat humide d'un regard immense et profond, aux couleurs de jade.

Jawaad fixa ce regard au vert si frappant, le visage dur et froid. Sa voix aboya sèchement:

"— Ton nom !"

Une voix nouée de peur lui répondit:

"— Se...Selyenda, maitre."

"— Qui suis-je ?"

"— V...vous...êtes... un maitre, maitre."

"— Et toi, qui es-tu ?"

La jeune femme dut s'y reprendre à deux fois pour répondre tant sa mâchoire tremblait:

"— Une... une esclave, maitre."

Le maitre-marchant cessa ses questions, ses yeux suivant le visage de la fille, puis se baissant, il en contempla le corps, sa tête se tournant au gré de ses observations. L'attention qu'il mettait dans l'étude de la jeune esclave était une évidence. Il finit par retirer une main de son visage, reprenant clef et masque, qu'il tendit vers Sonia qui observait toute la scène, avant de se redresser, après une caresse sur la joue de Selyenda.

Et s'en détourna pour s'intéresser à Priscius:

"— Parfait. J'ai vu ce que je voulais voir."

"— Alors, qu'en penses-tu ?" s'exclama l'esclavagiste avec un enthousiasme quelque peu commercial. "Il faudra attendre un peu que leur éducation soit finie, cela prendra quelques semaines, mais si tu souhaite poser une réservation sur l'une d'elle, tu es le bienvenu, et nous pourrons nous entendre sur un prix."

Jawaad acquiesça encore distraitement, en suivant du regard la jeune rousse, qui retournait à sa place pour la suite du bain, semblant à peine commencer à se remettre.

"— Nous en reparlerons."

Il y eu un silence. Et réduire Priscius au silence était un exploit. Négligeant son hôte, le maitre-marchand ne quittait pas Selyenda du regard. Avec un peu d'imagination, on aurait presque pu le croire fasciné, bien que cette notion paraisse très relative chez cet homme qui ne montrait que rarement autre chose qu'une sorte de nonchalante indifférence. Sonia l'avait aperçu, et elle avait clairement conclu à cet instant qu'elle voyait un homme ayant trouvé quelque chose d'unique et rare, quelque chose qu'il avait cherché longuement.

Son regard bleu se mit à nouveau à briller d'un éclat étrange, et presque malsain.

Athéna sifflait de douleur, les dents serrées dans une grimace, luttant contre la sensation lancinante qui la torturait, ses deux mains retenant sa cuisse. Elle aurait eu du mal à dire elle-même où elle se trouvait, apparemment, dans le dortoir des esclaves, si elle avait compris les rares mots qui lui étaient accessibles de l'athémaïs. Tout juste savait-elle qu'elle était sur un tapis, agrémenté de quelques coussins confortables, qu'on avait à nouveau attaché son collier à une chaîne, et qu'elle était seule. Sur ce dernier point, à vrai dire, elle en était plutôt soulagée.

Elle aurait aussi pu ajouter que Cénis avait été très complaisante dans sa description des effets de la pose du linci. La douleur était non seulement horrible, mais presque une heure après, elle souffrait encore. Athéna eu le pressentiment que cela durerait encore un moment.

Le bain s'était poursuivi, après le départ de Jawaad, raccompagné par Priscius. Après un soin long -et fastidieux- aux cheveux des trois captives, elles avaient eu la surprise d'être allongées sur l'épais tapis qui bordait le bassin, pour un massage, avec des crèmes et huiles parfumées et hydratantes. Une forme de délice, auquel Cénis s'était prêté avec soulagement. Même Athéna y avait consenti, bien que sa remarque en français sur l'étrangeté du sauna local lui ait valu une décharge d'aiguillon immédiatement. Sonia veillait toujours. Et ne l'avait pas épargnée. Elle garderait la rougeur de la brûlure deux jours.

La seule, encore une fois, pour qui ce moment n'était pas un délassement, mais une épreuve, était Seylenda. A aucun moment elle n'avait pu se détendre, ni se laisser aller ; elle tressaillait et tremblait d'anxiété. Les esclaves qui s'occupaient d'elle en étaient émues, et interloqués. Elles posèrent un regard interrogatif sur Sonia, qui se contenta d'un signe de tête pour les intimer à poursuivre leur tâche, apparemment indifférente aux réactions presque douloureuses de la petite rousse. Rien ne devait interrompre ce rituel, et surtout pas qu'il soit déplaisant à l'une d'entre elles.

Toujours aveugles, elles furent enfin remises à genoux. Elles ne pouvaient ni voir, ni même deviner le résultat du bain, et des soins à leurs cheveux et à leur peau, mais les commentaires et les rires des esclaves qui s'étaient occupées d'elle en disait assez. Un constat que l'éducatrice commenta d'une voix suave:

"— Voici ce que devraient être des esclaves. Nues, lavées, parées, et belles, admirables et désirables. Il ne tient qu'à vous de vivre ces moments, tout ce qui est exigé en échange, est votre plus totale obéissance."

Se tournant sur les esclaves qui entouraient les trois captives exposés: "Nourrissez-les."

Les baigneuses s'y empressèrent avec joie, venant entourer les captives, pour leur apporter à la bouche des grains de raisin, des parts de fruits coupés, des biscuits au goût sucré et doux, riant aux maladroites des trois jeunes femmes qui devaient se laisser alimenter, sans rien voir, leurs mains toujours dans le dos.

C'est à ce moment là que revint Priscius, qui avait laissé passer un large moment pour que s'achève le bain, et les soins des trois nouvelles. Accompagné de l'esclave qui le servait depuis le début de la matinée, celle-ci portait une bassine couverte, qu'elle tenait avec un soin extrême. Toutes les filles présentes, en voyant arriver l'esclavagiste, et son assistante, surent de suite de quoi il s'agissait.

"— Sonia, est-elle prête?"

La voix du solide nordique eut effet immédiat de rendre immobiles et attentives toutes les jeunes femmes.

"— Oui, maître, elle l'est." Et se tournant sur la concernée, Sonia la hêla: "Athéna, Debout ! Jema, Adris, retenez ses bras, solidement."

Athéna réagit très vite, se levant, tendue et méfiante, mais elle ne fut pas la seule. Selyenda et Cénis avaient tourné la tête vers les voix, et attentives et anxieuses se concentraient sur ce qui se déroulait autour d'elles. Un regard de Sonia vers les filles qui les avaient nourris ordonna à celle-ci de rester à leurs côtés, un autre de poser leurs mains sur les captives, qu'elles se tiennent tranquilles.

Priscius approcha de la jeune femme debout, et ceinturée par deux esclaves. Il fit un signe, et la fille qui l'accompagnait posa avec précaution son précieux fardeau au sol, pour reculer avec déférence. Il régnait maintenant un silence pesant ; ni rires, ni murmures joyeux ne s'y faisaient entendre, seulement le bruit environnant des jardins, et le brouhaha léger de la vie de la cité.

Priscius se tint debout un moment à admirer la superbe jeune femme, qui sans se débattre, se retenait clairement de se rebiffer. L'esclavagiste vint poser une main sur la hanche gauche d'Athéna, l'autre venant profiter de la douceur de sa cuisse. Elle se braqua immédiatement, provoquant un grand éclat de rire chez l'esclavagiste:

"— Tu n'es pas encore capable de comprendre ce que je dis, mais ce n'est pas grave. Aujourd'hui, tu reçois ton linci ! Tu peux encore te rebeller autant que tu le voudras, tu es esclave, et dans un instant, tu en aura l'odeur et la marque. Alors, pleure, et proteste, si tu le souhaites, cela ne changera rien."

Sur ces mots, Priscius retira sa main de la cuisse de la jeune femme, qui tirait par à-coups contre les deux esclaves qui la ceinturaient, pour saisir le poignard à sa ceinture. Sonia observait en retrait, sans aucune intention d'intervenir. Si jamais Athéna se rebiffait violemment, elle en laisserait la responsabilité à son maître, et ne s'en souciait aucunement.

"— Arrête de bouger, tu vas juste te faire mal, et m'agacer, esclave ! Vous, tenez-la bien."

L'incision fut rapide et propre, l'esclavagiste avait déjà fait cela maintes fois. La jeune femme grimaça de douleur, mais refusa de concéder un cri. Pourtant, on aurait pu croire que si elle en avait eu la moindre occasion, elle aurait tenté de mordre sauvagement son bourreau à cet instant.

La petite plaie sur la cuisse, qui laissa couler un unique filet de sang descendant lentement vers l'arrière du genou, n'était pas nécessaire pour implanter un symbiote, qui trouverai lui-même comment s'accrocher à son hôte, de toute manière. Mais elle permettait de choisir où le faire s'agripper, et accélérer sa croissance. Priscius se pencha sur le bassin, et vint chercher la chose qui, posé sur une compresse blanche, flottait dans l'eau. Le linci ressemblait à une sorte de petite méduse translucide, aux reflets iridescents, qui aurait à peine dépassé la taille d'un ongle, et dont les tentacules, fins comme des cheveux, s'étaient mollement. Il semblait à peine en vie.

Priscius, le symbiote dans sa main, fixa encore Jema et Adris qui ceinturaient Athéna, son regard ne laissant aucuns doutes sur son ordre de la retenir solidement. Elles savaient toutes, bien entendu, la douleur qu'allait provoquer les premiers mouvements du Linci venant faire corps avec la jeune femme.

L'esclavagiste posa l'animal près de l'incision, et celui-ci y rampa immédiatement.

Le hurlement que poussa Athéna à cet instant fut si strident qu'on aurait pu croire qu'elle allait en briser du verre, et se déchirer les cordes vocales. Immédiatement, Priscius repoussa les deux esclaves qui n'arrivaient plus à la retenir, pour prendre leur place, enfermant solidement dans ses bras la fille qui se débattait, à pousser des cris de douleur l'un après l'autre.

Autour du duo, régnait un silence apeuré, et il avait en effet fallu retenir aussi Cénis et Selyenda qui paniquaient, même si elles savaient ce qui se passait. Les cris de douleur cessaient dans la lutte entre l'esclavagiste et la jeune femme en train de vivre un calvaire, tandis que sur sa cuisse, le linci prenait la place de l'incision, la recouvrant parfaitement, comme un cataplasme gélatineux.

Mais pour Athéna, c'était la sensation qu'on versait du plomb en fusion dans ses veines. Une sensation qui heureusement, s'estompait. Après plusieurs spasmes, quand enfin la douleur cessa d'être insupportable, elle eu juste le temps de réaliser qu'elle avait un étrange goût de sucre et de métal dans la bouche. Et elle perdit conscience.

Priscius étira un sourire surprise, en posant la jeune femme au sol:

"— Hé bien. Pas si solide que cela. Sonia, fait-la installer dans le dortoir, et fait venir Cénis dans mes appartements."

L'éducatrice acquiesça. Pour le reste de la journée, Athéna serait laissé au repos, sous la garde de Magenta, le temps que le symbiote soit solidement ancré à sa cuisse. Quand à Cénis, la suite semblait assez évidente, Priscius allait commencer à l'initier et l'accoutumer aux hommes, bien qu'il y ai des chances qu'il la conserve vierge, un trait qui en augmentait sa valeur.

Ce qui laissait le champ libre à Sonia, pour s'occuper de celle que Priscius délaissait. Bien entendu, c'était à dessein, l'esclavagiste n'avait aucun doute que son éducatrice, connaissant son travail, se consacrerait à s'occuper de Selyenda et trouverait la meilleure manière d'en tirer le meilleur parti. Il était rarement arrivé qu'un dressage dans sa Maison soit un échec flagrant. Et quand cela était arrivé, la sentence était lourde. Le marchand d'esclaves avait alors du revendre la marchandise sans valeur en perdant de l'argent, et Sonia avait payé le prix de l'échec. Et Priscius n'était pas tendre avec les châtimets.

Cénis se laissa guider dans une crainte évidente, se retrouvant en laisse, tirée par Priscius, qui ordonna aux autres esclaves de nettoyer et ranger le bain avant de retourner à leurs cours. Quand

à Athéna, Magenta vint s'en occuper, assistée de deux filles pour l'emmener dans les dortoirs. En un instant, les bains redevinrent silencieux et déserts.

8- La Callianis

Abba descendait la terrasse pentue qui menait aux chantiers navals de Radia Granateo, forcé de louvoyer entre les paquets de foule massés devant les échoppes des marchés, et les badauds en goguette. Et si sa carrure incitait prudemment les gens à tenter de l'esquiver, sa même corpulence de géant en faisait un obstacle souvent percuté, dans des "ho pardon" et des grommellements polis et agacés.

Jawaad, qui suivait son second, profitait de son sillage, pour avancer sans trop de peine, lui, mains dans les poches, pour ne pas changer. Il lui fallait juste esquiver de temps en temps un cabas, un coude ou une épaule. Les difficultés de son ami qui essayait vigoureusement de rester à son niveau dans le flot de la marée humaine, lui tirèrent un regard amusé.

Après un énième impact de badaud, Abba aboya avec agacement:

"— Tu peux me dire pourquoi passer par cette terrasse-là, alors que c'est le jour du marché, et que c'est toujours bondé ? On aurait pu faire le tour par les canaux au Sud !"

Jawaad lâcha un sourire:

"— J'aime cette foule. Il y a une boutique de thés, plus loin."

Le maître-marchand pointa d'un signe nonchalant une échoppe à la devanture coquette, avec un étal chargé de bocaux colorés et de pots d'épices de toutes sortes, où se pressaient quelques clients. La foule était dense, rassemblant un mélange bigarré de lossyans de tous les horizons. Les athémaïs et leur peau couleur café au lait dominait, suivis des noirs des Franges, de la même ethnie qu'Abba, et des teranchen reconnaissables à leurs cheveux châtain clairs et leur peau halée. Armanth accueillait la diversité, et en tournant simplement la tête parmi tous ces visages, on pouvait aisément apercevoir des hommes du Nord grand et massifs, des étéocliens au profil fier et altier, et même quelques cymiadis aux yeux bridés et à la peau de caramel ; et la liste des peuples, des ethnies et des atours exotiques était encore longue.

Quand il atteignit l'étal, la jeune vendeuse qui y officiait aperçut Jawaad, et, délaissant les deux clients avec qui elle était en plein palabre sur le prix des poivres, elle passa la tête dans l'entrée de la boutique:

"— Papa ! C'est pour toi !"

Abba se fit encore cogner, en voulant rejoindre son ami, se retenant d'attraper le malotru qui marchait tête baissée et épaules voutées, et venait de lui rentrer dedans, sans un mot d'excuse. Sa retenue n'était pas tellement motivée par une peur de la maréchaussée. Armanth n'avait pas de police à proprement parler. La sécurité y était, sauf autour du palais de l'Elegio et du Conseil des Pairs, assurée par des gardes embauchés par les commerçants et artisans de chaque quartier, réunis en guildes, mais aussi financés par les dons des maîtres-marchands du Conseil, en fonction de leur intérêt à soutenir commerces et congrégations de la ville. Le résultat était que, d'une part, chaque quartier décidait un peu à sa manière de l'application locale des lois, et de la sécurité, d'autre part, que, hormis l'aristocratie de la ville, qu'on ne touchait de toute manière pas, les gardes tendaient à une très grande mansuétude envers qui était membre influent de la Guilde des Marchands. Ce qui était le cas d'Abba. Il aurait sans doute pu tuer un quidam en pleine rue, et s'en tirer avec une amende pour tapage diurne...

Mais Jawaad était peu enclin à ce qui troublait sa tranquillité, et l'esclavagiste se retint donc de provoquer l'esclandre qui pourtant le chatouillait fortement. Tout le monde n'était pas forcément armé à Armanth, bien que rare furent les gens n'ayant pas, par sécurité, au moins un petit poignard, sait-on jamais. Une baffe pour punir un imbécile aurait donc eu fort peu de chances de se finir en duel ; pas en plein milieu du marché, noir du monde.

Sortit de la boutique un vieux bonhomme aux allures de sage oriental, turban et barbiche clairsemée compris, qui réajusta ses binocles en apercevant le maître-marchand, l'interpellant d'une voix amicale:

"— Ha, Jawaad. Je ne vous attendais pas avant une bonne semaine ! Auriez-vous éclusé si vite votre réserve ?"

"— Je passais dans les environs, vieil homme." Jawaad eu un sourire bref, mais amical, son regard sombre se posant sur le vieil athémaïs, avec une surprenante chaleur de sa part: " Ta fille est toujours aussi belle. As-tu ma commande ?"

"— Vous avez de la chance, elle est arrivé dans les temps, vous ne venez pas pour rien. Et oui, Janeel grandit, autant en beauté qu'en intelligence ! Il va être bientôt temps de la marier. Et vous, toujours célibataire ?"

Jawaad esquissa encore un sourire, à peine visible, en quelque sorte amusé, se tenant sur le perron de la boutique. Abba le rejoignit, se laissant aller à regarder les épices et les thés de l'étal, saluant Janeel. Il admira sans gêne la jeune femme, qu'il estimait avoir peut-être seize ou dix-sept ans, au teint hâlé et aux cheveux noirs corbeau, bouclés à merveille, qui avait repris sa négociation avec ses clients, après un regard vers son père:

"— Toujours célibataire, oui. Et cela restera ainsi."

Abba intervint de sa voix forte, ses énormes bras croisés sur sa poitrine:

"— On a essayé de le caser, déjà. Mais va donc savoir ce qui lui conviendrait ! Il est plus difficile qu'une femme qui choisirait ses dentelles le jour de son mariage !"

Jawaad ne réagit pas plus que par un regard qui appréciait la plaisanterie, tandis que le vieil homme éclatait d'un rire franc, lui:

"— Ho, je pense en savoir quelque chose. S'il est aussi difficile avec le reste, qu'il l'est avec le thé, je compatie ! Jassif El'haraad, je suis honoré de rencontrer un ami de Jawaad."

"— Abba Yebut." Le géant tandis une poignée de main chaleureuse, mais veilla à la garder souple. En serrant fort, il aurait pu briser tous les os du vieillard: "Heureux de connaître l'homme qui subit les caprices de mon patron concernant sa manie du thé. Et ta fille est très belle, je lui souhaite un bon parti."

L'esclavagiste se tourna brièvement sur ses mots vers Janeel pour la saluer à nouveau d'un signe de tête poli. Il avait beau avoir une carrure de brute peu rassurante, il avait des manières avec les femmes. Au moins le minimum.

Le vieillard répondit dans des accents chaleureux:

"— Vous serez toujours bienvenue dans ma boutique, Abba Yebut, ami de Jawaad ! Merci de vos vœux. Je vais aller chercher la commande, je reviens de suite."

Sur le perron, petit havre de calme dans le flot des badauds du marché, Abba jeta encore un regard sur la fille de Jassif. Ha, il aurait fallu être difficile, ou de mauvais goût, pour y être insensible. Une partie de sa déformation professionnelle jugeait du prix qu'elle aurait eu comme esclave. Mais bien que cette tendance à voir souvent les femmes comme marchandise altérait un peu son jugement sur celles-ci, Abba constatait surtout que la fille du marchand, aussi bien par l'allure, la beauté, ses sourires, que son évidente finesse d'esprit, était tout à fait attirante. Elle négociait avec un entêtement admirable et plaisant, face à ses deux clients, des bourgeois ventrus et trop sûr d'eux, aux atours épouvantables de luxe bariolé et tapageur, voulant apparemment acheter du poivre de qualité rare en grosse quantité, mais le payer le prix du tout-venant. Et elle leur tenait tête sans perdre son aplomb.

Abba se demanda distraitemment, le temps que la pensée vienne, et reparte, ce que dirait ce marchand si un esclavagiste lui proposait de prendre la main de sa fille. Après tout, lui aussi était célibataire, et pas mauvais parti. Mais l'idée alla se perdre dans un coin de son esprit, et il revint sur Jawaad:

"— Hé bien, maintenant je saurais où tu te fournis en thé. Et il a de quoi de spécial, d'ailleurs ?"

Jawaad haussa légèrement les épaules:

"— Tu n'aime pas le thé. Mais ses autres produits sont bons. Et, oui, tu as une bonne idée."

Abba plissa le front à la remarque, perplexe:

"— De quelle idée me parle-tu donc ?"

"— Sa fille te ferait une bonne épouse..."

Jawaad n'ajouta rien, car il avait lâché la phrase juste avant le retour du vieux marchand d'épices, lui tendant déjà les pièces pour le paiement. Abba se contenta donc de foudroyer un coup son patron du regard, lâchant un juron à voix basse. Avant de se demander si le père et la fille avaient pu entendre.

Pour la somme que Jawaad lui donna, la commande paraissait ridicule. Une petite bourse de cuir, qui à vue d'œil ne devait pas dépasser les deux cent grammes, voilà ce que lui tendit précieusement Jassid, en échange de cinq barres d'argent.

Une petite fortune, même si sur Loss les métaux précieux, or, argent, platine, étaient plus communs et aisés à trouver que sur Terre. La Guilde des Marchands avait imposé dans tout le sud des Mers de la Séparation, un standard monétaire, qui ne s'arrêtait que là où commençait la domination de l'Hégémonie d'Anqimenès, et des côtes orientales de Cymiad.

La monnaie existait en trois formes. Pour les dépenses courantes, on employait des piécettes de bronze, et d'argent nommés les andris. Un andri d'argent en valait douze de bronze. Les andris de bronze étaient parfois coupés en quatre, les quadrans, avec lesquels on ne pouvait se payer guère plus qu'une miche de pain. Il était plus rare de trouver des quadrans d'argent, une habitude plutôt réservés aux régions des Franges ou des îles éloignées, où la monnaie circulait peu. Les barres d'argent, et d'or, étaient employées pour les dépenses d'importance, chacune était frappée du sceau de la maison noble qui en avait fait l'émission, portant ses armes, la date d'émission, et le numéro de lot. Ce qui n'empêchait pas les contrefaçons. Une barre d'argent valait cent andris d'argent, une d'or dix fois plus.

Cinq barres d'argent représentaient donc plus que la fortune annuelle d'un humble artisan. Et le salaire mensuel d'un manutentionnaire était d'un andri d'argent, au mieux. La dernière monnaie, la

plus rare, était la barre de loss, le trésor de chaque cité-état, qui en valait dix d'or. Mais, systématiquement, on préférait employer des billets à ordre échangeables dans des comptoirs commerciaux, ou auprès des palais, contre du loss, ou son équivalent en monnaie. Rarement on laissait ce métal si vital circuler pour les échanges, sauf pour payer les plus chers tributs.

Cinq barres d'argent contre le ridicule colis que Jassid avait apporté ; Abba en soupira, et fit partager sa mine dubitative à Jawaad. Avec ça, il y aurait eu de quoi payer un banquet généreux et louer deux jours toute une auberge de bains, esclaves et serviteurs compris, pour une bonne vingtaine de personnes. Et, avec ça, il avait acheté une petite bourse de thé.

Jawaad comprit, mais sa réponse fut encore plus joueuse :

"— J'en ai acheté des plus chers. Merci, vieil homme. A dans un mois."

Abba emboîta le pas de son ami, un peu estomaqué, non sans avoir salué le marchand et sa fille d'un grand "Bonne eau!", un salut venu tout droit des nomades des plaines désertiques des Franges. Le maître-marchand reprenait déjà la direction des quais, rangeant sa bourse dans les poches de son kilt.

"— Plus cher ? Plus cher que ça ?... Mais tu pisse des pépites de loss après, ou quoi ?... Ha, par les Hauts-Seigneurs, des fois, je comprends vraiment pas tes manies."

Jawaad fourra à nouveau ses mains dans ses poches, fronçant un sourcil qui s'amusait de l'échange avec son second, tandis qu'ils rejoignaient le Radia Granateo :

"— Je sais."

Le chantier naval était bâti sur l'un des nombreux îlots artificiels de la baie d'Armanth. Tout ce que l'on nommait communément la basse-cité avait été entièrement gagné sur l'eau, et la ville continuait à créer des îles artificielles, en plantant des palissades de piquets dans les zones de haut-fond, puis en remplissant les espaces délimités ainsi de ses propres gravats. La ville grandissait sur la baie, en recyclant ses déchets pour en faire le socle de ses nouvelles rues et maisons.

Il n'y avait pas le choix. La ville s'était étendue autant qu'elle le pouvait jusqu'aux collines, puis au nord, jusqu'à même pousser à flanc de falaise. Mais le fleuve Argas dont Armanth occupait l'estuaire était l'autre rempart qui lui interdisait de s'agrandir vers l'est. L'immense cité n'avait pratiquement pas besoin de murs, les falaises, les méandres de l'Argas, les étendues de marais qui les prolongeaient, et la mer, étaient autant d'obstacles que seuls des navires lévitant pouvaient espérer surmonter.

Et Armanth ne manquait pas de vaisseaux, de toutes sortes, et nombre d'entre eux, appartenant à toutes les maisons marchandes, aux guildes, et aux familles nobles de la cité, étaient capable de léviter, armés, et redoutables. C'était, à défaut d'une véritable marine de guerre, la plus grande flotte de toutes les Mers de la Séparation.

Le Radia Granateo était une de ces îles volées à la baie, un des sept grands arsenaux de la ville. Plusieurs milliers de bâtisseurs y travaillaient sans relâche, près des immenses dérives de bois flottant venus par le fleuve depuis les forêts à plus de trois cent milles de là, attendant que les scieries les apprêtent pour devenir la matière première de vaisseaux de toutes tailles.

On comptait sur l'île plus d'une dizaine de chantiers navals, ce qui représentait potentiellement de quoi construire simultanément vingt navires à la fois. Les charpentiers et ébénistes n'étaient pas

les seuls corps de métier: on trouvait des forgerons, drapiers de voilerie, cordiers, teinturiers, ateliers de résines et cimenteries, ingénieurs, fondeurs, architectes et maitres d'œuvres, ainsi que leurs familles, et l'immense quantité de métiers de bouches et de services pour nourrir et entretenir tous ces travailleurs. Jawaad y possédait son propre quai d'amarrage et ses chantiers, le plus souvent occupé par un ou deux navires en cours de réfection.

Mais depuis un an, on y construisait une nouvelle embarcation. Le futur vaisseau personnel du maitre-marchand.

Dans la cohue et les bruits des chantiers non loin, Theobos, le contremaitre général, rejoignit le duo. Il faut dire que pour les repérer, il suffisait d'apercevoir le géant noir. Abba ne passait pas inaperçu:

"— Salut Jawaad." lâcha-t-il, en sueur, et couvert de suie. Il se passa de plus de politesses, tendant juste une main calleuse et sale que le marchand serra sans hésiter: "On a pris de l'avance sur le chantier. Ton coup de pouce financier nous a bien aidés. Tu veux le visiter ?... je te préviens, les aménagements intérieurs ont juste commencés."

"— Je suis là pour ça."

Un beuglement suivi de jurons et d'exclamations de toutes sortes se fit entendre. Plusieurs hommes se mirent à courir sur le quai surchargé, vers une pile de lambris laqués qui menaçait sérieusement de s'effondrer, leurs cordes prêtes à rompre. Theobos se tourna sur la scène en poussant une gueulante retentissante. Il avait de la voix:

"— Mais par les tripes de Neptune, qu'est-ce que vous avez foutu, bande d'ahuris ! Non ! Pas par en dessous, ça va vous tomber sur la caboche !"

Le puissant contremaitre tirait sur la cinquantaine. Vêtu d'un kilt de cuir tressé sur un pantalon de toile, il arborait pour tout haut un tablier lui aussi d'un cuir noir, débordant de poches pleines. Le visage mangé par une barbe hésitant entre le châtain clair et le vieux gris jaunâtre, et le crâne chauve comme un œuf, on y devinait, au dessus de la nuque, un symbiote discret, apparaissant comme à peine plus qu'un tatouage en arabesques autour d'un petit noyau central. Il aurait presque pu concurrencer Abba à sa musculature, s'il n'était pas si petit comparé au géant. Il se retourna vers Jawaad:

"— Il faut que j'aïlle voir. Ces planches coutent une fortune, ils vont m'en bousiller si je les laisse faire."

Le maitre-marchand fit un signe de tête à peine visible, pour acquiescer. Mais Theobos courait déjà, éructant des ordres à ses hommes avec un langage qui fleurissait de jurons variés, faisant lever un sourcil curieux à Jawaad. Il y en avait deux ou trois qu'il trouvait plutôt originaux.

Abba n'avait quand à lui pas bougé. Soit, s'il s'y mettait, il aurait déplacé à lui seul ce que cinq de ces ouvriers auraient eu peine à mouvoir. Mais ce n'était pas son boulot, et il n'était pas question qu'il s'abaisse à ce genre de trucs, s'il n'y était pas contraint. De toute manière, ça concernait la mer, et les bateaux. Et le géant avait une sainte horreur de tout ce qui flotte ou lévite. Il souffrait non seulement de vertige, mais également du mal de mer.

Il préféra approcher du navire, qui était pratiquement achevé, pour admirer de plus près le chef-d'œuvre qu'avait commandé son ami.

"— Alors, c'est ça ton prochain vaisseau ?... Il est plutôt... petit..."

Jawaad suivit le géant, et acquiesça d'un signe à peine visible:

"— Il est rapide."

"— Rapide comment ?"

"- Très rapide."

Le vaisseau était d'une conception révolutionnaire pour les standards maritimes lossyans. Il avait les allures d'un véritable voilier, et aurait été dans sa forme et sa conception comparable à un clipper ; on ne devait pas compter plus d'une douzaine de navires de ce type à avoir jamais été mis en chantier, et c'était un des premiers à être achevés. Très fin, taillé pour la course, il sacrifiait en effet du volume, pour une coque effilée. Il pouvait porter bien moins de tonneaux que les navires courant de type caravelle ou galion. Mais il était évident que sur mer, il filerait comme le vent.

Ses dimensions le rendaient pourtant, quand on le voyait ainsi, malgré une mâture foisonnante et plus complexe que tout ce qui se faisait, plutôt modeste en comparaison des énormes vaisseaux marchands construits sur ces chantiers.

"— Il a quand même l'air ben... petit, et fragile. Tu va l'armer, au moins ? Et... il va léviter, je suppose ?"

Jawaad plissa les lèvres en un sourire bref. Il savait l'horreur qu'Abba avait de se retrouver à plusieurs mètres au dessus du sol, dans un navire ne tenant les airs que par la force de répulsion des moteurs à loss:

"— Deux fois douze canons impulseurs, plus deux avant, et deux d'arrière. Et oui, il va léviter. Plus haut que tous les autres."

"— Plus haut tu dis ?... combien ?"

" — Pratiquement douze mètres."

Abba avança encore pour détailler le navire. Il y avait de la place pour une voilure conséquente. Le plus notoire était, en plus des trois mâts principaux, la mâture orientable, de chaque côté, que l'on déployait pour happer et canaliser le vent quand on voguait au dessus des terres. Celle-ci était montée sur des pivots impressionnants, fait d'acier, là où le plus souvent on se contentait d'ouvrages de bois renforcé, et de cordes. Une bonne partie des structures mobiles fragiles avaient été remplacés, si on le pouvait sans alourdir le bâtiment, par de l'acier, ou du ciment de résine, une invention récente assurant un matériau solide, mais surtout souple et très léger. Un matériau qui coûtait très cher. Ce navire était parmi les premiers à bénéficier de cette innovation.

"— Tu n'a pas lésiné. J'admets, il est magnifique. Mais bon, ça reste un bateau. Et un petit..."

Jawaad ne fut pas surpris de la remarque, et ne commenta pas, tandis que les deux hommes marchaient au bord du quai, inspectant le navire en attendant le retour de Theobos dont on pouvait entendre les jurons d'ici.... et sans doute de l'autre bout du chantier naval.

"— Et tu as choisi son nom ?"

Le maître-marchand acquiesça:

"— La Callianis."

"— Tu veux dire le, non ? En tout cas, joli nom.

"— La Callianis. Callianis est une nymphe des mers. Les océans accueillent plus généreusement une femme sur leurs flots, qu'un homme."

"— Je croyais que tu n'étais pas superstitieux ? Et tout le monde nomme ses navires de noms masculins, non ?"

Jawaad et un sourire amusé. Abba était autrement plus pointilleux avec les croyances, les légendes, et les bons et mauvais signes, que le maître-marchand:

"— Tout le monde pense qu'un navire doit dominer la mer. Tout le monde se trompe. On ne peut la dompter. La Callianis y voguera comme une nymphe dans son élément."

Tandis que les deux hommes arrivaient non loin de la passerelle, Abba changea de sujet:

"— Alors, au fait, tu ne m'a rien dit sur la rousse chez Priscius ?"

Jawaad tourna la tête vers son second:

"— Ha... oui. C'est elle. Elle est sans doute ce que je cherchais."

"- Haaa ! Tu veux dire qu'on a enfin trouvé cette barbare avec laquelle tu nous a bassiné à courir après ?"

Le maître-marchand, retournant son regard sur son futur navire, hocha à peine la tête en confirmation, comme toujours sans montrer vraiment d'autre signe lisible sur son visage.

Abba reprit:

"— Je t'avouerai que du peu que j'en ai vu, je me demande bien ce que tu lui trouve, et ce qu'elle peut avoir de si spécial. Elle ne ressemblait pas à grande chose de très attirant."

"— Tu le saura vite..."

Pour changer, Jawaad restait laconique. Abba allait lui faire la remarque, quand un cri retentit. Il eut l'idée de lever les yeux, à un mouvement qu'il entraînerçut. Trois mètres au dessus de Jawaad, tout un paquet de linteaux venait de rompre ses attaches alors qu'une grue le soulevait, et s'effondrait.

L'homme qui avait crié, un ouvrier chargé de diriger la manœuvre pour le grutier, était à plusieurs pas. Même en courant, il n'avait aucunes chances d'intervenir ; il se ferait écraser par la masse de bois.

Personne ne pourrait survivre à un poids pareil.

Abba en eut conscience dans la seconde. Tendait le bras, il attrapa son patron, pour le propulser le plus loin possible. Il n'avait pas cherché à comprendre, il allait y rester, mais il pouvait sauver Jawaad.

Le maître-marchand ne faisait pas le poids contre la force décuplée du géant, et valdingua à plus de trois mètres. Derrière lui, l'énorme masse mal arrimée dégringolait en un ensemble instable, qui allait écraser son second.

Il ne tendit pas la main vers Abba, quand il toucha terre. Il ne tenta pas un mouvement. C'était trop tard. Mais il se mit à entonner un Chant. Un son sourd, et grave, puissant et bas. Le "hooooooooonnn" qui sortit de sa gorge sembla faire vibrer l'air.

Ce qui se produisit à l'instant fut difficile à saisir pour qui n'était pas juste à coté de la scène. Les poussières au sol, se mirent à léviter. Une sorte de frisson d'électricité statique traversa le colosse prêt à la mort. Tout ce qui était métallique dans les environs s'électrifa immédiatement.

Mais surtout, les choses qui devaient chuter en suivant les lois de la gravité, ralentirent, comme si elles souhaitaient finir paresseusement leur course folle.

Abba n'avait que sa force pour éviter de se faire écraser par la masse. Il avait les bras tendus au dessus de sa tête, quand le paquet de linteaux le percuta. Il savait qu'il allait mourir. Il poussa un hurlement de toute sa puissance, venant du plus profond de son être, un dernier appel primal pour survivre. Et une tonne de planches, et de poutres de bois volèrent loin de lui sous sa poussée désespérée, soudainement décidées à suivre à nouveau les lois de la physique.

Le son qu'avait émis Jawaad s'était tu. De toute manière seul le fracas des linteaux s'écrasant au sol, emportant dans leur chute la passerelle, certains tombant dans l'eau, pouvait être entendu.

Il y eu un grand silence, un blanc, tandis que la poussière se dissipait. Jawaad se relevait, un peu endolori, tandis qu'Abba se tenait debout, laissant lentement retomber les bras le long du corps. Il était le premier surpris d'être en vie. Mais il tourna la tête, pour fixer Jawaad, tandis que des ouvriers couraient vers eux, dans une certaine panique, voulant savoir qui était blessé, et ce qui c'était passé.

Au milieu de la cohue des hommes venant aider le duo, Theobos rejoignait la foule en poussant une autre volée de jurons de sa voix tonnante. Abba, qui n'avait pour toute blessure qu'une bonne grosse plaie sur chaque avant-bras abrasé par bois, demanda à son patron:

"— C'est toi? Je ne crois vraiment pas être si fort."

Jawaad se contenta d'un hochement de tête à peine visible, mais reprit, en repoussant doucement l'ouvrière arrivée en trombe avec une sacoche médicale, voulant l'inspecter, lui désignant plutôt son ami:

"— A mon avis, tu es bien assez fort pour ça. Mais tu as eu de la chance."

Le maitre-marchand ne développa pas plus. Il se dirigea vers le plus gros du paquet fracassé sur le quai, laissant Abba qui tentait -vainement- d'échapper lui aussi à l'attention de la femme qui avait accouru pour soigner les blessés. Lui s'intéressait aux cordages qui avaient cédés, et se pencha pour en saisir un.

"— Theobos? Quel âge ont ces lots de poutres?"

Le contremaitre approcha lui aussi, s'accroupissant près de son patron:

"— Ils ont été livrés depuis la menuiserie il y a une semaine..." Le gaillard arrêta sa phrase pour fixer le bout de corde que Jawaad tenait. Les fibres apparaissaient effilochées comme s'ils avaient été abrasés par une usure prononcée. "Ca, ce n'est pas normal."

Jawaad acquiesça, sans rien ajouter. Il lâcha la corde, pour aller voir sa jumelle, qui avait subi le même traitement, et avait été clairement limée pour la fragiliser, de telle manière que l'on puisse imaginer un accident. La seule question était: comment avait-on préparé ce plan pour s'assurer qu'elles rompent au bon moment, c'est à dire à son passage?

Se redressant il posa son regard sur Abba, qui sommes toutes s'en tirait bien, puis retourna à Theobos:

"— Renvoie tous les hommes qui travaillent aujourd'hui aux grues et au chargement des palettes. Et fait-moi la liste de leurs noms."

Le contremaître confirma:

"— Bien sûr, Jawaad. Tu veux que je cherche le responsable de ça?"

"— Non. Tu diras que c'est un accident. Je m'occupe du reste."

Theobos n'insista pas. Il connaissait assez bien le maître-marchand pour savoir que d'une part, il n'expliquait jamais rien, et que d'autre part, ces simples mots signifiaient que les responsables, et leur commanditaire, allaient avoir de gros soucis à se faire, désormais.

Abba avait fini par se faire trainer dans les baraquements des ouvriers du chantier, et malgré ses protestations véhémentes qui finirent même par arracher un rire à Jawaad, il fut soigné, chouchouté, et inspecté sous toutes les coutures par l'infirmière improvisée qui était venue à la rescousse. Le géant aurait pu l'envoyer paître sans mal, mais celle-ci, qui ne s'en laissait compter, n'avait pas lâché prise. Vu son âge, elle devait avoir des fils adultes, et elle savait y faire, l'esclavagiste n'avait aucune chance, sauf à paraître grossier.

"— Non mais là, c'est bon. Enfin, femme, c'est rien ; un peu d'eau pour débarbouiller le sang, et c'est réglé !"

"— Tût tût tût ! Vous auriez pu y passer. Et je ne vais pas laisser partir un de mes patrons avec une plaie qui peut s'infecter."

"— Mais.... Aïe ! Mais ça fait mal ?! Femme, arrête ça de suite, je vais très bien !"

"— Ha, bha c'est normal que ça pique un peu, c'est de l'aquavita stérilisée ; ça va passer très vite, ne me dite pas qu'un homme bâti comme vous est douillet ?"

"— Quoi ? Aïe ! Non, mais... je ne suis PAS douillet, par mes ancêtres !"

Jawaad, appuyé contre l'entrée du baraquement, décida de prendre l'air dans un autre rire, laissant son second se débrouiller avec sa soigneuse. Il se tourna sur son navire, pointant fièrement ses mâts vers le ciel. Le regard assombri, il retournait à ses réflexions, tandis que plus loin, Theobos discutait de sa voix rugueuse et tonitruante avec les manutentionnaires du chantier qui avait tous été peu ou prou mêlés à l'accident.

Il y avait tellement de raisons de vouloir tuer un maître-marchand que la liste ne pourrait jamais être exhaustive. Ce n'était pas la première fois qu'on attentait à la vie de Jawaad, et ce ne serait pas la dernière ; mais c'était la première fois qu'on déguisait cette tentative en accident.

Les guerres intestines entre grands marchands étaient monnaie courante, à Armanth. Le Conseil des Pairs, organe législatif de la cité, comptait trente membres. Il ne devait en compter que ce nombre, même si dans l'histoire, au fil des crises, il avait oscillé d'un peu plus de vingt, à presque quarante. Tout chef de maison noble de la cité, et tout maître-marchand attiré, pouvait être éligible, mais la seule manière d'y entrer était de l'être par ses pairs. Ainsi donc, tous les cinq ans, une courte liste des nouveaux membres éligibles était annoncée, servant à remplacer des consuls

décédés, démissionnaires, ou déchus. Depuis dix ans, un nom et une place attitrée était donnée à un des maîtres-marchands qui pouvait être élu. Et Jawaad avait refusé. Deux fois.

Pour beaucoup de gens, c'était du jamais vu. Mais être éligible, selon les lois du Conseil, signifiait que cette place était dévolue uniquement à qui était choisi. Depuis dix ans, le Conseil n'avait que 29 membres, car aucun autre candidat n'avait été pressenti. Cela avait donné lieu à des débats houleux dont les hérauts et les crieurs relayaient les plus notables moments, sur les grandes places. Tout le monde dans la cité, s'intéresse à la politique, et tout le monde avait entendu parler de l'homme qui refusait le second plus grand honneur d'Armanth. Le premier, était d'être nommé Elegio, juge suprême d'Armanth, chef de l'exécutif.

Une manière couramment employée pour régler ces soucis de succession et d'éligibilité dans les grandes familles de la cité, était l'élimination de la concurrence. La méthode légale, et la plus répandue, constituait à tenter de ruiner son rival le plus accessible, ou le discréditer publiquement. Pièges, mensonges, tromperies et traquenards politiques étaient monnaie courante pour faire tomber un chef de grande famille de son piédestal et ainsi prendre sa place comme membre éligible du Conseil. Mais cette technique avait ses limites, et cela pouvait prendre du temps. Surtout que le rival pouvait employer les mêmes méthodes, avec d'autant plus de poids qu'il était riche, ou influent.

L'autre méthode, moins bien vue, était l'assassinat. Seuls les hommes adultes ayant fait leur preuves, donc déjà d'âge mûr, et chefs de famille ou maîtres-marchands, pouvaient être élus. La cible était donc facile à identifier, et une fois éliminée, on était tranquille quelques années. La contrepartie, c'est que cela avait déclenché de terribles vendettas dont certaines s'étaient soldées par de véritables guerres dans les murs de la ville, et des massacres familiaux. Seul alors l'arbitrage - parfois musclé- de l'Elegio pouvait interrompre ce genre de vengeance avant que celles-ci ne s'étendent entre familles alliées et ne mènent des quartiers entiers d'Armanth à la ruine. C'est ainsi qu'une ou deux fois, la ville était descendue à une vingtaine de consuls, avant que ne cessent les représailles.

Souhaiter assassiner Jawaad était la voie la plus logique. Le maître-marchand n'avait aucune famille, ni héritier. Ses rares amis et alliés proches lui vouaient tous une indéfectible fidélité, ce qui retirait la moindre chance de les soudoyer. Et comme il protégeait sa vie privée avec la hargne d'une terenth protégeant sa couvée, les moyens de pression directe pour le discréditer efficacement manquaient.

Jawaad en voyait pourtant quelques-uns. Il était connu qu'il importait des produits rares et des artefacts depuis le Rift, et commerçait donc avec les Apostats, ce qui était en théorie formellement interdit, et même passible de mort, par les Ordinatorii. On le soupçonnait avoir des contacts avec certains pirates, ce qui d'un autre côté n'était pas surprenant, beaucoup de marchands entretenaient ce genre de relations, y compris en payant quelques pots de vin, pour protéger leurs navires. Il était aussi réputé arrogant et hautain avec ses pairs, et avoir conclu des accords controversés aux limites de l'injure envers certains clients et fournisseurs. On pouvait aussi aisément lui inventer des relations douteuses, voir sulfureuses. Après tout, un de ses hommes de confiance était suspecté être un jemmaï, et un assassin n'hésitant pas à user de fourberies et de poisons. Et qui aurait eu la patience de se pencher sur son passé, et fouiller les archives administrative, un travail de titan, eut pu trouver peut-être de quoi s'attaquer sérieusement à lui. Mais il aurait fallu pour cela être plus convaincant que le marchand l'avait été pour protéger ces documents de toute curiosité. Enfin, il possédait un talent rare, dont l'hérésie était elle que s'il était connu, ni sa fortune ni son pouvoir ne pourraient le sauver. Bref, les moyens de le faire chuter étaient nombreux, mais les preuves manquaient, ou simplement n'existaient pas.

Cela n'avait pas empêché certains d'essayer. Pour constater que, sans véritables ressources sur quoi s'appuyer, les calomnies et rumeurs glissaient sur le marchand et son réseau comme de l'eau sur l'ardoise. L'assassinat était finalement plus efficace, et moins aléatoire.

Mais quelque chose avait changé cette fois. En général les tentatives de meurtre impliquaient une poignée de soudards armés dans un coin sombre ; plus rarement un tueur compétent équipé d'un impulseur attendant le moment propice, voir parfois du poison. Bref, des méthodes directes, ou à tout le moins classiques. Ici, il avait fallu une méticuleuse organisation, longuement planifiée, pour simuler un accident au bon moment, qui n'aurait laissé aucunes traces, et n'aurait pu désigner personne comme coupable du décès de Jawaad.

C'était un plan rusé, qui avait été échafaudé avec soin. Le taciturne marchand en eut un bref instant l'esquisse d'un sourire sombre, malgré ses préoccupations. Il se trouvait quelque part un adversaire digne d'intérêt pour lui, bien qu'il serait sans pitié s'il venait à l'identifier. Celui qui souhaitait sa mort y mettait les moyens. Il n'en aurait que plus de satisfaction à devoir user de tous ses moyens et son intelligence pour le démasquer, et l'éliminer.

Le sourire de Jawaad frappa Abba qui, enfin, était parvenu à s'extirper des attentions de sa soigneuse. Ses avant-bras étaient maintenant protégés de bandes de gaze blanche. Il trouvait cela un peu exagéré pour seulement quelques méchantes abrasions. Il rejoignit son ami devant le perron du baraquement:

"— Quand tu souris ainsi, c'est que tu as une de ces idées qui ne présagent rien de bon."

" — J'ai un adversaire intéressant."

"— Tu ne trouvais pas en avoir déjà assez ? Il ne se passe pas une semaine sans que tu te mettes quelqu'un à dos. Tu le sais, puisque tu le fais exprès, la plupart du temps !"

"— Ce sont des rivaux, ils sont insignifiants. Pas celui qui a préparé ce plan. Lui sait ce qu'il veut, et comment l'obtenir."

Abba lâcha un énorme soupir, en fixant sur les quais le tas de bois qui avait failli le tuer. Qui aurait du, en fait, le tuer :

"— Ouais, je vois. Un véritable adversaire, intelligent et retors, qui sera opiniâtre, et patient. Un peu comme toi, quoi. Un type dangereux dont tu va devoir anticiper et déjouer les pièges. Et ça t'amuse. Des fois, je ne te comprends pas. Mais... au fait, tu n'aurais pas du faire ça..."

Jawaad sut immédiatement de quoi parlait son second. Sur sa dernière phrase, il avait baissé le ton pour parler à voix basse. Le maître-marchand répondit de la même manière, après un rapide regard autour d'eux. Il n'y avait personne d'assez près pour entendre :

"— Faire quoi ?"

"— Tu le sais très bien ! Tu as employé le Chant de Loss !"

"- Tu m'a entendu chanter ?"

"— Non. Mais je l'ai senti. De près même. Et y'avait une tonne de bois, je devrais être mort, je sais que tu peux faire ça, mais tu sais très bien ce que tu risque si jamais on apprenait que tu es un Chanteur de Loss."

Jawaad acquiesça d'un signe de tête à peine visible. Sa voix restait détachée, son regard sur son navire:

"— Oui. L'asservissement. La fuite. La mort, pour conclure. C'était ce que tu risquais."

"— Mais je suis ton second, par les Hauts Seigneurs. C'est pas comme si je n'avais pas déjà risqué ma vie pour toi ! C'est aussi mon travail."

"— Et moi de sauver mon ami. Personne n'a entendu. En parler encore ne sert à rien."

Abba n'insista pas plus. Il tourna juste son énorme tête sur son patron, cet homme à qui il devait la vie bien plus que cette fois là, et l'inclina longuement:

"— Merci d'avoir pris le risque. Maintenant, allons trouver le moyen de démasquer ton fameux adversaire, et si tu permets, une fois qu'on saura qui c'est, je me réserve le plaisir de régler mes comptes avec lui en tête-à-tête."

La réflexion d'Abba arracha un sourire à Jawaad:

"— Du moment que je l'élimine, je me fous bien de savoir par qui."

Abba acquiesça satisfait. La tournure de phrase était étrange, mais Jawaad parlait toujours ainsi. C'était une des raisons de son talent à agacer ses interlocuteurs. Mais l'esclavagiste le prit comme il savait pouvoir le prendre. Si jamais ils trouvaient celui qui avait tenté cet assassinat, Jawaad s'arrangerait pour que le géant ai le plaisir de le tuer lui-même.

9- Le Languori

"— Tu sais que la peur va te tuer."

Seylenda tressaillit, tournant sa tête vers la voix, sans répondre. Il ne restait plus dans les bains que Sonia, et Selyenda, toujours à genoux, tremblante. Dans le silence, l'éducatrice reprit. Mais cette fois en français. Un français, qui mit à part son accent athenais, était fluide, et pratiquement parfait:

"— La peur va te tuer. Je connais le monde d'où tu viens à travers des esclaves comme toi, qui en ont parlé. Je connais aussi plusieurs de vos langues. La peur existe chez vous, aussi brutale et impitoyable que celle que nous connaissons, et qui t'a brisée. Je sais donc aussi que vous savez la combattre. Autrement dit, je sais que tu peux vaincre ta peur..."

Sonia s'approcha de la jeune femme, toujours aveuglée par le solide bandeau, qui n'osait pas bouger. Elle se baissa doucement, pour s'accroupir face à elle, tendant une main, dont le pouce vint frôler, puis dessiner lentement, l'angle de la mâchoire, en une caresse. Son visage était si près de celui de Selyenda que cette dernière pouvait sentir son souffle sur sa peau.

"— T'avait-on abusé, avant que tu ne sois capturée ici ?"

La jeune femme déglutit, dents serrées.

"— Oui. Oui, maitresse... deux... ou trois fois. Je vendais mon corps. Pour... pour acheter de la drogue. Alors des gens... ont cru pouvoir se... se servir."

"— Et te prendre de force. Il ne va rien se passer de plus ou de moins ici. La seule différence sera ta peur, petite terrienne. Les hommes, ici, peuvent aimer prendre une esclave de force. Mais personne n'apprécie qu'on les viole. Une esclave qui ne peut aimer être prise par un homme, même s'il est brutal, le vivra mal. La hantise la détruira. Et si cela arrive, elle ne sera bonne qu'à être envoyée aux corvées de ménage, ou de cuisine. Et un jour, cela la tuera."

"— Voulez-vous me dire.... qu'ils me tueraient ?"

"— S'il n'y a plus le choix, si tu es inutile à quoi que ce soit, oui, cela arrivera."

La main de Sonia glissa doucement sous la joue de Selyenda, pour venir caresser du bout des doigts le creux de son cou, sous son oreille. Elle s'était encore approchée, presque lèvres contre lèvres avec la jeune femme. Sa voix devenait un murmure sensuel:

"— Mais s'ils te tuaient, cela voudrait dire que tu a été trop stupide pour comprendre. Et que je me serai trompée sur toi."

"— Trom... trompée... sur quoi ?" La jeune femme respirait plus vite. La voix de l'éducatrice était un envoutement presque effrayant, si proche d'elle qu'elle pouvait en sentir la chaleur de son corps.

"— Sur ton intelligence, et ta volonté à survivre, esclave... Me suis-je trompée ?"

Selyenda n'eut pas le temps de répondre. Les lèvres de Sonia venaient de prendre les siennes, et, appuyant de sa main sur sa mâchoire, elle la forçait à ouvrir sa bouche, pour la lui offrir entièrement, en un baiser forcé. Sa main libre glissa sur la hanche de la jeune fille, puis vers ses reins, pour d'une impulsion, l'obliger à se presser contre elle.

Les sens de la jeune rousse explosèrent en une réaction irrésistible. L'appréhension se mêlait à la fascination en un moment d'abandon qu'elle aurait voulu renier de toutes ses forces. Mais c'était comme vouloir échapper au regard hypnotique d'un fauve prêt à bondir ; elle n'avait pas une chance.

Le répit ne vint que du moment où Sonia abandonna ses lèvres, non sans y avoir passé un coup de langue gourmand. Et répété:

"— Me suis-je trompée ?" Elle refermait ses bras autour de Selyenda pour lui interdire toute option de fuite.

"— N...non... Non, maîtresse." La jeune rousse, toujours désorienté par le bandeau qui la rendait aveugle, reprenait son souffle en tremblant.

Les bras de l'éducatrice, se refermant sur elle, vinrent caresser et redessiner du bout des doigts les traces du fouet sur le dos de Selyenda. Elle en testait la sensibilité, aiguë. Et commença à jouer avec, poursuivant sa conversation.

"— Tu plait à un homme, qui peut t'acheter. Et qui le souhaite. Jawaad cherche une esclave comme toi, et tu semble convenir à sa recherche. Il est riche, possède son propre jardin des esclaves. Des milliers d'hommes travaillent pour lui. Tu serais bien traitée, on ne peut souhaiter mieux qu'un tel maître, esclave..."

Sans cesser de parler, Sonia poursuivait ses caresses, ses mains redescendant aux reins de la jeune femme, en un massage lascif. Sa bouche venait frôler avec sensualité le coin des lèvres de Selyenda, puis explorait sa mâchoire savamment, en baisers légers.

"— Mais la peur peut te retirer tout cela. La peur te rendra incapable de comprendre et accepter le sort qui t'attends désormais. Tu ne peux y échapper, ni ta sœur. La coutume et les lois interdisent de laisser libre une femme rousse. Tu serais née sur Loss, tu aurais connu le même sort, sans pouvoir y échapper. Tu es née sur Terre, tu peux trouver injuste ce qui vous arrive, mais tu n'a pas le choix. Refuse de t'y plier, et tu mourras."

Sonia passa à nouveau une main sous le menton de Selyenda, pour retenir son visage face au sien, souffle contre souffle:

"— As-tu compris, esclave ? Es-tu assez intelligente pour accepter ce que tu va apprendre pour ne plus avoir peur ?"

Il y eu un silence. Les lèvres de la jeune femme tremblaient. Sonia patienta, son autre main venant caresser le ventre de Selyenda, et son flanc, avec art et un plaisir évident, son regard brillant d'un feu bleu presque inquiétant. Dans son esprit si aiguisé et torturé se dessinait l'amorce d'un plan, les contours d'une idée, dont l'objectif soulevait chez l'éducatrice un sentiment de désir puissant. Son frémissement de satisfaction balaya tous doutes: elle savait ce qu'elle voulait. Or, Sonia ne désirait plus rien depuis longtemps ; revivre cette émotion lui offrait une exaltation qui confinait au délice intellectuel.

La petite rousse osa répondre. Sa voix s'assourdit aux caresses qui lui arrachaient aussi bien frissons de plaisirs, qu'arcs de répugnance:

"— Oui... oui maitresse. Je... je le suis..."

Sonia esquissa un sourire:

"— Alors, c'est ainsi que je te rendrais libre, esclave. Plus libre que jamais tu ne l'imaginera..."

Sur ces mots, elle fit basculer Selyenda au sol, venant reprendre ses lèvres dans un autre baiser destiné à la bâillonner et goûter la jeune femme avec plaisir. Elle la força à passer ses bras dans son dos, la retenant allongée, cambrée dans cette posture qui interdisait tout geste pour l'arrêter. Et Sonia donna à son élève son premier cours sur l'abandon, jouant avec son corps, jusqu'à la jouissance. Elle ne consentit à la laisser souffler, qu'après son quatrième cri consécutif de délice exalté.

A partir de ce moment, après le bain, et pour plusieurs jours, Selyenda ne retrouva Cénis, et sa sœur que fort tard, quand elles étaient réunies chaque fin de soirée dans une autre cage, dans les dortoirs. Le temps commença à perdre son sens pour chacune d'entre elles. L'aveuglement les désorientait, mais aussi l'absence de repères, comme une heure fixe pour leurs repas. Et enfin, le silence complet à leurs questions de la part des esclaves de la Maison. Quand elles étaient rassemblées pour la nuit, elles étaient bâillonnées afin de leur interdire toute communication. Pendant tout ce temps, on ne leur avait jamais retiré leur bandeau. La seule qui avait fait exception, avait été la chétive petite rousse dont la dernière image était le regard sombre de Jawaad, cet homme au visage dur, qui selon les dires de Sonia, souhaitait l'acheter.

Chacune ignorait le sort de l'autre. Chacune vivait dans cette sorte d'appréhension de l'immédiat que leur imposait leur aveuglement. Sonia s'occupait de cette phase de leur dressage, assez similaire pour les trois captives. Elles étaient en permanence offertes aux mains, aux caresses et aux massages des filles du domaine qui étaient désignés pour s'occuper d'elle. La journée s'écoulait entre attentes à genoux, bains, exercices de maintien, de marche, répétés encore et encore, ponctués d'ordres les forçant à devoir s'exposer, marcher, s'agenouiller, attendre debout, s'allonger, s'offrir. Et régulièrement, au milieu de ces exercices répétés sans cesses, leurs sens étaient à nouveau stimulés, par des attentions intimes, et l'usage d'huiles à base de plantes aux vertus aphrodisiaques, jusqu'à les amener presque à l'orgasme, aussi patiemment que c'était nécessaire, puis les laisser ainsi languissantes, reprendre les exercices, et recommencer plus tard, encore et encore. Cette lente pratique induisait une autre forme d'épuisement, rapidement insupportable au bout de quelques jours, mettant leur corps en éveil à un point tel que la moindre caresse, ou sollicitation les faisaient plonger dans une tension incontrôlable.

Cénis avait tenté de résister, mais elle avait cédé la première, et Priscius jouait avec la jeune femme, terriblement angoissée par l'effet de ces stimulations sur sa perte de plus en plus profonde de contrôle. Il comptait bien sûr ne pas la dépuceler, mais elle devait être prête, et désireuse à en perdre toute retenue, d'être prise enfin par l'homme qui l'achèterait. Aidé de deux assistants, il la mettait donc en présence de mâles, sans qu'elle puisse jamais savoir qui, ni quand, et de leurs caresses et attention, dans un exercice forcé d'initiation sexuelle poussé. Chaque hésitation ou tentative de se dérober chez la jeune femme était inmanquablement punie par des coups de fouet plat, une longue immobilité forcée, et la privation du repas suivant.

Pour Athéna, l'objectif était le même, mais il avait laissé Magenta, et Sonia se charger avant tout de la préparer à ne pouvoir résister au moment où il la prendrait. La première fois avait une

certain importance, elle devait être trop sensible et enflammée pour résister à l'homme qui en userait, mais elle devrait être utilisée aussi bien avec douceur qu'avec assez de rudesse pour réaliser qu'elle n'était plus qu'un animal disponible au bon plaisir de ses maîtres. Et vu son caractère, et sa résistance fougueuse, cela avait pris d'autant plus de temps. Elle avait cependant fini par céder, au bout de trois jours, mais même au plus fort de l'extase qui enfin l'avait libéré de ses frustrations dans un orgasme violent, elle avait résisté fièrement, sans s'abandonner totalement. Comme s'il fallait la conquérir en permanence, et que la prendre devait forcément être envisagé comme une bataille, même si dans celle-ci, elle se savait perdante.

L'échec était venu de Selyenda. Ce à quoi l'esclavagiste s'attendait, avec une certaine déception. En trois jours, Sonia, exclusivement, l'avait préparée, sans cacher le plaisir qu'elle prenait à jouer avec la jeune femme. Elle avait mis ses sens en feu, au point que le moindre contact, la plus infime caresse, la faisait réagir avec une cruelle langueur. Mais quand elle avait été à son tour amené à Priscius et son assistant, leur odeur avait provoqué une panique immédiate. Une tentative d'en user, n'avait pas abouti, elle avait fondu en larme en implorant pitié, tétanisée par la terreur. Les dégâts qu'elle avait subis étaient trop importants pour que ces trois jours de stimulation fussent suffisants. Et Priscius l'avait renvoyé, insistant lourdement auprès de son éducatrice pour qu'elle répare ces dommages au mieux, et au plus vite.

De retour dans les dortoirs, Sonia décocha une gifle magistrale à son élève, qui pleurait toujours de panique, l'étourdissant sous le coup. Mais au moins de cette manière, celle-ci était attentive à ce qu'elle allait lui expliquer:

"— Respire! Tu n'es toujours pas libre, et tu ne le seras jamais ainsi. Je vais m'adresser à ton corps, puisque j'ai toute latitude pour te préparer, et que ton esprit ne réagit qu'à tes peurs. Tu devras me donner toute confiance. Quoi qu'il arrive, quoi que tu endure. Peux-tu le faire ?"

Selyenda était affalée sur le sol, les tremblements agitant encore son corps frénétiquement, mais la gifle l'avait sorti en partie de ses cauchemars. Elle leva la tête, interloquée:

"— Je... je ne comprends pas? Pou... pourquoi me le demandez-vous ?"

Sonia esquissa un sourire. Elle savait que l'échec constaté par Priscius était prévisible. Elle n'avait rien fait pour éviter cet échec, car il ne servait pas ses désirs, le plan qui avait germé dans son esprit, depuis qu'elle avait vu l'intérêt que Jawaad portait à la rousse. Elle se pencha sur la jeune fille, à nouveau souffle contre souffle:

"— Parce que ce qui t'attends, tu peux décider de l'endurer, ou de renoncer. Profite que je t'en laisse le choix. C'est rare, dans une vie d'esclave."

"— Co... comment choisir, sans rien savoir ?"

"— Bonne réponse, mais je ne te demande pas de choisir d'endurer ce qui va t'arriver, mais de choisir de me faire confiance quoi que tu va endure, à partir de maintenant."

Sonia passa doucement sa main sur la joue de la jeune femme, la faisant réagir immédiatement, dans un léger mouvement tendre pour rechercher ce contact. Elle restait même après le moment de panique passé avec les hommes, terriblement sensible. Sensible, et apprivoisée par les jours passés d'attentions, de tendresse et d'érotisme auquel Sonia l'avait soumise. Sans en tirer de fierté particulière, l'éducatrice aurait eu du mal à mentir sur le fait qu'elle en était satisfaite. Bien que le mot soit inadapté. Mais quels que pouvaient être ses sentiments, et ses propres objectifs, elle était depuis longtemps incapable de rationaliser, ou même raisonner, sur ses ressentis et ses affections. Y compris ceux qui la motivaient à tant se consacrer à cette jeune terrienne rousse, et tromper son propre maître.

La réponse de Selyenda tarda un peu, aussi Sonia approcha-t-elle encore, pour murmurer, chaque syllabe venant caresser de ses lèvres celle de son élève:

"— Me feras-tu confiance, esclave ?"

La voix de la jeune rousse fut un murmure, craintif, autant qu'envouté:

"— Ou... oui, maitresse."

Avec le recul, je me demande si j'aurais pu, dans d'autres circonstances, refuser. Ne pas lui faire aveuglément confiance. Mais quel choix aurai-je pu faire, au bout du compte ? Depuis, j'ai vu plusieurs fois une esclave mourir, parce qu'on ne pouvait la sauver, qu'elle était devenue folle, à force de trop de maltraitances et de cruautés. Finalement, la cruauté que venait de me promettre Sonia semblait à ce moment un prix raisonnable à payer.

Mais cela, je ne pu le réaliser, et le comprendre que bien plus tard. Car nul ne sort indemne de ce qu'elle fit, avec la bénédiction de Priscius. Le languori n'était que très rarement pratiqué sur une esclave, et il y avait bien peu de personnes à en connaître la technique, et encore moins à prétendre parvenir à sa réussite. Si Sonia connaissait si bien cette facette rare du Haut Art, c'est qu'elle l'avait elle-même subi, bien avant d'être amené à l'étudier et l'apprendre.

Ce que je ne savais pas, c'est que cette épreuve terrible, était la conséquence de la seule décision de Sonia. Priscius s'était laissé charmer et convaincre par son éducatrice que pratiquer le languori était la meilleure et la plus efficace des solutions. Sans son influence, jamais il n'aurait pris un tel risque. Le fait que je n'y survive pas en valait apparemment la chandelle. Si cela fonctionnait, je deviendrais l'une de ces rares esclaves à pouvoir s'abandonner au plaisir quelle que soit la manière de l'y amener, y compris dans la douleur. Une esclave qui vaudrait une fortune. Mais le souhait et le désir de Sonia n'avaient aucuns rapports avec la satisfaction de Priscius, et bien peu, finalement, de soucis de ma propre préservation. Elle pouvait me remodeler à sa guise, et choisir ma destinée comme elle le souhaitait, et c'était tout ce qui lui importait. Intimement, son seul désir, était de me refaçonner à sa convenance. Pourquoi avait-elle décidé cela ? Je pense qu'elle-même n'arriverait pas vraiment à répondre. Elle le pouvait, et le voulait, tout comme elle avait déjà décidé que j'appartiendrais à Jawaad et nul autre, car elle en avait envie. C'était aussi simple que cela.

Il s'agissait, pour l'essentiel, d'un conditionnement dont la première étape passait par un isolement sensoriel le plus total possible. L'esclave étant non seulement maintenue aveugle, mais on lui faisait porter un masque scellant son audition et son olfaction, et dont le bâillon empêchait tout cri, ou son, permettant juste la respiration. On entravait alors la captive pour qu'elle ne puisse, par ses mouvements, se blesser. Puis, il suffisait, pour la première étape, d'attendre.

La première crise de panique de Selyenda ne fut pas immédiate. Mais elle se déclencha en moins de deux heures. Elle faillit s'assommer. Et en un jour complet, elle en eu six autres, jusqu'au plus tard de la nuit. Le bâillon avait une utilité. Ses hurlements de détresse et de terreur auraient paniqué tout le domaine. Pendant tout ce temps, jamais la jeune femme n'était laissée sans surveillance, et Sonia et Priscius venaient voir l'avancée de ses progrès. Le but était qu'elle finisse par renoncer à lutter. Un tel traitement provoquait une sorte de catatonie où le sujet finissait par s'abandonner totalement. En d'autres circonstances, c'eut été une manière cruelle de la conduire à la mort.

Mais au bout d'un peu plus de deux jours d'isolement complet, Sonia jugea son élève prête à la suite. Elle lui retira le bâillon, le temps de l'abreuver et de la nourrir d'un potage maigre et liquide. Selyenda se laissa faire pratiquement sans réactions. Et la seconde étape pu commencer, dans éa solitude de l'une des caves du domaine. Il valait mieux que personne d'indispensable ne puisse assister à ce qui suivrait.

Selyenda se retrouva suspendue à un mur, les poignets et chevilles entravés dans des chaines l'écartelant. Faisant dos à la paroi, elle était exposée, toujours incapable d'entendre, de voir, de sentir, et enfin, de lutter, anéantie par l'isolement sensoriel. Le languori pouvait commencer.

Quatre jours durant, sans pratiquement ne laisser aucun répit à sa victime, Sonia employa un savant dosage de drogues aux effets hallucinogènes - et altérant la mémoire et la conscience du temps- l'emploi d'aiguilles douloureuses, et de longues et patientes stimulations sexuelles. Elle maintenait ainsi son élève dans un état de sensibilité physique, et nerveuse, exacerbée au possible. C'était un calvaire sans fin, une forme extatique de torture impossible à fuir, à contrôler, ou à combattre. Les hurlements, et les pleurs, étouffés par le bâillon, de Selyenda, n'y changeaient strictement rien.

Etape par étape, chacune suivie à la lettre, Sonia poursuivait sa tâche sans hésitations ni scrupules. Elle brisait une à une toutes les résistances instinctives de la jeune femme, la mettant au martyr. Le degré de cette patiente torture était telle qu'il finissait par se fondre dans les hallucinations et les stimulations rendant Selyenda incapable de distinguer le réel de ses visions, la douleur du plaisir. C'était en général à ce moment là, si Sonia commettait une erreur ou avait mal estimé la volonté de son élève, que le languori pouvait aisément faire chuter qui que ce soit dans une folie dont il ne ressortirait pas.

Au bout de quatre jours de torture, où même le sommeil et le repos, relatifs dans ces circonstances, n'apportaient aucune délivrance, le masque fut en partie retiré. L'esclave pouvait enfin retrouver un odorat, et les premières fragrances qui lui parvinrent étaient ceux de Sonia, et de Jawaad.

L'éducatrice avait précieusement conservé et isolé les linges que le maitre-marchand avait employés à son dernier séjour au Domaine. Elle s'était elle-même proposé pour le rafraichir, et avait soigneusement mis de coté les serviettes employées, dans ce seul but.

La stimulation se prolongeait, des linges imbibés de ces odeurs étaient nouées autour de son cou, ou étalés sur son masque ; elle était toujours nourrie et abreuvée le plus sommairement possible, et ses suppliques ignorées. Dans un chaos d'émotions rendues suraigües, Sonia la forçait à associer ces parfums à des stimuli sexuels, et une exacerbation complète de ses sens.

En l'espace de deux jours supplémentaires, elle ne pouvait plus respirer l'odeur de Jawaad, ou de Sonia sans y réagir d'instinct. Normalement, Sonia aurait du employer des linges imbibés de l'odeur de Priscius et de ses hommes. Mais elle s'était bien gardée de les utiliser.

Il fallut encore trois jours, avant que ne lui soit retiré le reste du masque, laissé seulement aveugle. Elle ne luttait plus, incapable de la moindre force. Convenablement approchée, même la douleur provoquait chez elle une réaction érotisée. Sonia la détacha du mur, et la lava elle-même. L'eau, la caresse de l'éponge, la douceur de la toilette, la mirent en état second. Désormais, elle ne pourrait plus reprendre le contrôle sur la sensibilité de son corps ; qu'elle ai peur, ou pas, n'y changerai rien. La moindre caresse, ou attention, parlerait à ses sens, et non à son esprit, pour l'appivoiser et la soumettre. Même si elle conserverait sa hantise et les traces des tortures de Batsu à jamais, le languori avait laissé en elle une empreinte bien plus profonde et puissante.

Mais Sonia paracheva son travail pendant trois jours de plus, où elle veilla, seule, presque comme une amante, sur la jeune femme confortablement installée sur une couche, lentement nourrie à nouveau de fruits et de céréales trempés dans du lait frais, de biscuits.

Avec une tendresse surprenante, mais sans jamais lui laisser le droit de prononcer le moindre mot, elle continua son travail sensuel de stimulation constante, amenant nombre de fois par jour Selyenda à l'extase, passant outre son épuisement. Enfin, pour estimer sa réussite, elle la fit se poster elle-même face à un mur, et la fouetta. L'instrument était long, et fin, un fouet-serpent, dont elle usa progressivement, d'abord comme une caresse, jusqu'à ce que les derniers coups en viennent à pratiquement déchirer la peau de la jeune femme. Mais même dans la douleur la plus vive, elle sombra à nouveau dans une jouissance irrépissible. Elle s'effondra finalement à genoux, vaincue et chancelante.

Sonia avait réussi. Elle avait créé une Languiren parfaite.

Mais Priscius n'en sut jamais rien.

Après ces jours de tortures savantes et complexes pour accomplir le conditionnement, Sonia avait laissé Selyenda, toujours isolée, se reposer et se remettre. Il faudrait patienter un peu pour qu'elle commence à récupérer. Priscius était venu voir le déroulement des opérations, se penchant sur l'esclave endormie, allongée sur une couche confortable. Par prudence, elle avait été laissée les poignets entravés, et attachés à son collier pour éviter qu'une terreur subite ne lui fasse faire un mauvais geste qui la blesse.

Priscius restait dubitatif, même s'il avait donné son accord. Sonia avait été convaincante et sûr d'elle, une qualité qu'il appréciait chez sa précieuse et compétente propriété. Mais le prix des drogues employées pour le languori valaient à elles seules une fille dressée:

"— Alors, j'attends ton rapport, mon esclave ! Tu as réussi ?"

L'éducatrice infirma d'un léger mouvement de tête, affichant presque une déception sur son visage, qui exprimait rarement autre chose qu'une inquiétante sensualité:

"— Elle n'a pas succombé, et son esprit se remettra de l'épreuve. Mais la peur l'a forcé à résister ; les dommages causés par le maître Batsu étaient trop importants. Elle pourra faire une esclave de compagnie passable, ou encore être utilisée pour les tâches domestiques. Mais même si elle restera docile, et plus sensible aux caresses et aux attentions, elle ne pourra jamais s'abandonner à un homme."

Sur ses mots, Sonia s'agenouilla, et la voix suave et lascive, baissant légèrement le regard poursuivit:

"— J'ai échoué dans ma tâche à accomplir votre volonté, ô maître. J'en accepte le châtement, que je souhaite de tout mon cœur."

Priscius éclata un grand coup, à la supplique teinté d'une voix de venin et de miel de son éducatrice. Elle venait, à dessein, de faire exploser sa colère. La gifle qu'il lui envoya la projeta en arrière, presque deux mètres plus loin, la faisant immédiatement saigner du nez, et l'étourdissant violemment:

"— Bien sûr que tu as échoué, idiot ! Batsu le savait parfaitement et s'est joué de moi jusqu'à la fin ! Tu aurais dû réaliser tout comme moi que cette fille ne valait pas ces efforts et l'argent dépensé pour la dresser. Tu as perdu ton temps, tu m'as fait perdre le mien ! Ho oui, tu va être châtiée, et tu ne l'oublieras pas de sitôt ! Mais soit soulagée, ce n'est rien en comparaison de ce que je promets à Batsu à la première occasion ! Je vais lui faire bouffer sa duperie, et la lui faire gerber d'ici jusqu'aux marches du Rift ! Je vais le ruiner, le démolir ! Et quand j'en aurais assez, je lui ferai arracher les boyaux, pour le faire exposer dans une ruelle avec sa triperie en guise de collier ! Je vais le tuer, ce salopard ! Dégage de ma vue ! Hors d'ici ! Et tu as intérêt à ce que les deux autres soient parfaites !"

Sonia n'attendit pas, et se releva, chancelant un peu, pour se dresser, et quitter rapidement les lieux, tentant avec une opiniâtreté remarquable, de paraître toujours aussi fièrement arrogante. Mais elle ne s'attarda surtout pas. Elle était parvenue à ses fins, et se moquait éperdument que Batsu puisse payer la frustration qui faisait encore tonner et jurer son maître. Même la promesse - et elle savait que Priscius n'allait pas oublier, ni être tendre- de sa punition prochaine, glissa sur elle sans autres conséquences.

A vrai dire, seule la violence baffe, prévisible, que Priscius lui avait assénée, avait eu le moindre effet sur elle. Un effet qui aurait encore nourri la colère de son maître, car Sonia en savourait la douleur comme si celle-ci la nourrissait et la rendait plus vivante encore qu'elle n'était. Elle saignait du nez sur le trajet dans le jardin où elle retournait veiller à l'éducation des esclaves, mais même cette gêne était pour elle un délice, autant que le goût de son propre sang.

La nuit tombait, en englobant paresseusement un soleil dont les rayons rougeoyant venaient lécher les murs du dortoir, où s'assoupissaient les esclaves en éducation de la maisonnée. Certaines devisaient encore à voix basse, d'autres, épuisées ronflaient déjà.

Il y en avait une, dont la cuisse servait d'oreiller improvisé à Cénis, qui fixait le soir tombant.

Athéna avait arrêté de tenter de compter les jours. Et sa consœur étéoclienne n'y avait simplement pas songé. Les lossyans, apprit plus tard la jeune femme, portent une attention franchement moindre au temps comparé aux terriens.

Elle aurait malgré tout voulu savoir combien de temps avait passé depuis son arrivée chez Priscius, entre les murs de ce Jardin des Esclaves, qu'elle considérait sans mal comme une prison, aussi confortable soit-elle devenue désormais. Malgré leur isolement, et le traitement vécu ces derniers jours -ou semaines ? Elle n'arrivait pas à avoir une estimation claire- et le port constant du masque qui les avaient gardés aveugles jusqu'à la veille, elle avait progressé autant qu'elle le pouvait dans sa maigre maîtrise de l'athémaïs, et de ses connaissances sur ce monde, et en tout cas sur le peuple local. Il avait été difficile d'en apprendre plus par Cénis, tant étaient quasi

absentes leurs moindres occasions de pouvoir discuter. Et Sonia avait emmené sa petite sœur elle ne savait où.

Magenta, l'esclave qui les chaperonnaient quand Sonia était absente, et elle l'avait été ces derniers jours, Athéna en était persuadée, avait au moins accepté de lui confirmer que Selyenda se portait bien. Sans détailler d'aucune manière, bien entendu. Mais l'inquiétude la rongait, autant qu'une sombre colère. Elle avait cédé. Non qu'elle avait tout fait pour résister au dressage, elle n'était pas idiote, elle avait bien saisi qu'elle y risquait sa vie, mais la manière dont on s'y était pris pour la faire craquer se classait dans le reste de son avis sur ce que Priscius, et ces gens lui faisait subir: pour elle, c'était proprement dégueulasse, et ne faisait qu'alimenter sa rancœur. Une rancœur doublée d'une inquiétude qui confinait à l'angoisse. Que faisaient-ils à sa sœur ?

La porte du dortoir des esclaves s'ouvrit, sur Sonia, tirant Selyenda par la laisse.

Athéna sauta sur ses pieds, ce qui eut pour effet de tirer sur la chaîne qui reliait son collier au mur de sa couche, et de faire assez de bruits pour réveiller les moins endormies, à commencer par Cénis qui venait de perdre son oreiller. Un regard de l'éducatrice, bleu et froid comme la glace fixa le sol. Dans une grimace de colère, Athéna obtempéra et tomba à genoux, la position que les esclaves éveillés par le bruit prirent toutes plus ou moins rapidement.

Mais elle garda le regard rivé sur sa sœur:

"— Lisa..." Ce n'était qu'un murmure, tandis qu'elle fixait Selyenda. Celle-ci marchait d'un air légèrement absent.

Nue bien entendu, elle avait encore perdu un peu de poids, mais apparaissait se porter plutôt bien. L'éducatrice lui avait elle-même prodigué sa dernière toilette, ses cheveux étaient brossés, et elle sentait bon. Elle lança un sourire au regard qui s'éclaira d'un doux vert à sa sœur aînée, achevant de la rassurer. Sonia la laissa faire quand, attachant la laisse au mur, Athéna vint l'attraper pour la serrer dans ses bras. Seuls ses étranges yeux bleus trahirent une réaction étrange et équivoque. On aurait presque pu y confondre, mêlés, une véritable tendresse, et une jalousie possessive.

"— Dormez, maintenant !"

L'éducatrice quitta le dortoir sur le champ. C'est alors qu'Athéna put apercevoir son dos.

Ainsi c'était donc vrai. Elle avait entendu, des rumeurs des filles du domaine, que Sonia avait été châtiée par Priscius, devant les esclaves appartenant à la maisonnée. Celles en cours de dressage n'avaient pas été intimées à y assister. Vu sa compréhension des langues locales, elle doutait encore largement de ce qu'elle avait cru saisir. Mais là, la preuve était -littéralement- affichée devant elle.

Des épaules, au bas des reins, le dos de l'éducatrice était strié de marques profondes et larges, d'un rouge tirant sur un écœurant violacé, qui s'entrecroisaient en dessinant un motif qui arracha à Athéna un frisson d'épouvante. Elle se demanda bien ce que Sonia avait pu faire pour être fouetté ainsi. Et comment pouvait-elle rester en apparence parfaitement stoïque.

Pour un bref instant, la jeune femme eut sur l'éducatrice un sentiment plus compatissant, prenant conscience que malgré sa position, cette dernière partageait bel et bien leur sort à toutes. Mais elle ne s'y attarda pas, pour serrer Selyenda dans ses bras, vite rejointe par Cénis. Sa cadette souriait encore, le regard clair, bien que fatigué. Elle se blottit tendrement contre sa grande sœur, lâchant un soupir immense de réconfort, et devança en murmurant le flot des questions qu'elle se préparait à subir:

"— Je vais bien, Elena."

Cénis comprit. Elle avait fini par apprendre quelques mots de la langue des deux sœurs. Non qu'elle y tenait, mais à force, cela venait tout seul. C'est elle qui parla, avant Athéna, venant poser un baiser sur la tempe de Celyenda:

"— On a eu peur, tu sais. Je ne sais même pas depuis combien de jours nous sommes sans nouvelles. Ta sœur avait juste pu savoir que selon Magenta, tu étais bien traitée."

Athéna la coupa, berçant toujours sa cadette tendrement:

"— Tu n'a rien ?... que t'ont-ils fait ?"

"— C'est... heu... Je... je ne sais pas... comment je... je pourrais te l'expliquer. Je ne suis même pas sûr de comprendre moi-même."

Selyenda s'interrompit, et tourna son regard en souriant tendrement sur Cénis, pour lui répondre:

"— Il y a... 11 jours, et 9 heures, qui se sont écoulées."

Il y eut un grand silence. L'Étéocienne eut du mal à croire ce qu'elle venait d'entendre ; quand à Athéna elle préféra veiller à cajoler sa petite sœur, lui parlant de mots doux, pour l'installer contre elle, invitant Cénis à les rejoindre. Il y aurait bien le temps de raconter ce qui était arrivé, ce qu'elles firent pour les moments à venir, jusqu'à ce que la nuit, le silence et le sommeil, ne viennent s'imposer sur le trio.

La plus surprise fut Sonia, qui comme à son habitude, faisant fi des élancements douloureux des coups de fouet, avait espionné dans le plus grand silence, cachée dans l'ombre. En tout logique, le temps disparaissait entre les drogues et l'isolement sensoriel, pendant le Languori. Elle pouvait certifier que c'était sans doute à une heure près le temps écoulé depuis l'instant où Selyenda avait été séparés des deux autres. Une mesure qu'elle aurait du s'avérer incapable de faire. Un mystère que Sonia ne s'expliquait pas. Elle se demanda si Jawaad avait pu voir cela, car elle savait pertinemment qu'il avait bel et bien vu le potentiel de l'esclave, et plus encore, là où Priscius s'était montré stupidement aveugle.

L'éducatrice leva un regard pensif dans la pénombre, presque avec un sourire, avant de se décrocher du mur contre lequel elle s'appuyait puis de quitter le dortoir. L'étape suivante de son projet présentait d'autres risques, qu'elle allait prendre à dessein, mais cette fois qui la plaçaient directement en péril. Ce qui l'amusa. L'idée qu'elle allait véritablement trahir son maître, avec comme corolaire l'éventualité de la sentence attendant tout esclave trompant son propriétaire, ne l'effleura que comme une simple information à laquelle elle n'attribua aucune importance.

Traversant les jardins, elle se dirigea vers le chenil...

10- Jawaad

Jawaad consultait un carnet à la reliure de cuir bon marché, affalé dans un fauteuil que d'aucuns auraient considéré spartiate au vu du luxe qu'il pouvait se payer. Jambes croisées, une botte calée sur le bureau, il profitait de la lumière que dardaient les derniers rayons du soir, une main tournant les pages, l'autre caressant la chevelure d'un or tirant sur l'ocre de la jeune femme qui dormait bras et tête reposant sur sa cuisse, après avoir tiré un épais coussin à ses pieds.

L'esclave était belle, encore plus ainsi assoupie ; son visage éclairé par la douceur des derniers feux du jour exprimait une sérénité sincère. Elle était presque nue. L'avantage de l'été d'Armanth est qu'il faisait si chaud, que qui pouvait se dévêtir ne se faisait pas prier.

Le peu qu'elle portait aurait pourtant payé quelques grammes de loss. Une tunique de soie diaphane, aux teints safrans, largement fendue à ses flancs, seulement retenue par des cordelettes tressées de fil d'or, profondément échancré sur sa poitrine, et son dos aux muscles fins, constituait son seul vêtement. On aurait presque pu faire tenir l'entièreté de l'étoffe dans un poing fermé. Elle portait des sandales légères, dont les lacets, eux aussi de soie safran, remontaient à mi-mollet. Enfin, le reste de sa parure constituait en des bracelets de fils de cuivre tressés, ornés de perles de jaspé, et de verre opaque, aux couleurs chamarrées. Ceux de ses chevilles s'agrémentaient de petites clochettes d'argent.

Jawaad quitta un instant des yeux sa lecture, pour les poser sur Azur. L'esclave lui appartenait depuis presque dix ans. Il ne l'avait pas achetée, elle était encore une femme libre quand il l'avait rencontrée, non loin d'Allenys, au nord-est de Mares Saeparent. C'était une Ar'hanthia, d'un peuple de nomades très pieux, suivant les grands troupeaux de ghia-tonnerre de leur presque-île, qu'ils considéraient sacrés. Il commerçait avec eux, et l'avait retrouvée cachée dans la soute de son navire. Elle se nommait Her'eena, à l'époque.

Elle avait fui le mariage arrangé où elle devait être offerte au fils d'un chef de clan voisin, elle-même fille du chef de sa tribu. Le seul châtement qui l'attendait, dès lors, était, si elle avait de la chance, l'asservissement, en étant revendue loin des siens par son propre père. Ou, si elle n'en avait pas, une mort cruelle. Il ne lui restait que le seul choix de supplier Jawaad de l'emmener loin du courroux de ses parents. Le marchand en avait profité :

"— Tu sais ce que cela peut signifier, selon les lois de ton peuple, qu'une femme supplie un homme ?"

Her'eena le savait fort bien ; toute femme redevable d'un homme chez les Ar'hanthia, pouvait être amenée à devoir payer sa dette par l'asservissement. Une coutume édictée disait-on par le Concile, que l'on retrouvait au nord des Mers de la Séparation, jusqu'à l'Hégémonie, bien qu'elle y fût rarement invoquée. Elle n'avait pu qu'acquiescer, avant d'ajouter:

"— Mais tu me libèreras, si j'accepte ?"

Jawaad avait lâché un bref sourire, que la jeune femme qui ne le connaissait pas, n'avait pas aperçu:

"— Jamais je n'affranchis mes esclaves. Par contre, j'en ai déjà vendu."

"— Mais comment pourrais-je redevenir libre ?! Si... si je te le demande, tu accepteras de me vendre à mon grand-père ? Il comprendra, il te remerciera même de ton geste, et il te paiera bien !"

"— Soit. Mais chez moi, la coutume est claire: une femme libre ne peut pas être asservie, sauf si elle commet un crime grave... ou qu'elle se soumet à celui à qui elle souhaite appartenir."

Her'eena avait accepté. Naïvement. Elle s'était même mise à genoux, baissant la tête devant son étrange sauveur, pour montrer la résolution de son geste.

Elle ne vit donc jamais le second sourire, qui fit briller le regard sombre de Jawaad:

"— Tu es donc mienne à partir de ce moment. Je proposerai à ton grand-père de te racheter, comme convenu. Mais je n'ai pas promis que je te revendrais ; après tout tu as oublié de me dire à quel moment je devrais lui en faire l'offre."

Her'eena s'était décomposé, elle avait même tenté de le fuir, mais le marchand avait attrapé son bras pour l'arrêter. De toutes manières, un appel de sa part, et l'équipage entier de son bateau aurait accouru.

Il rajouta, fixant la détresse de la jeune femme qui commençait juste à réaliser son erreur:

"— Au fait, tu n'a plus de nom..."

Dix ans plus tard, Azur dormait paisiblement contre sa cuisse. Il aurait pu tenir sa promesse, puisque tôt ou tard, il avait assuré faire une offre de vente à son grand-père. Mais la jeune Ar'hanthia s'était révélé un plaisir, une compagnie agréable, aux talents rares, que d'aucuns lui enviaient. Et elle avait appris à aimer son maître, avec une fidélité sans faille. Sa liberté ne l'intéressait plus.

Elle n'avait pas vieilli d'un iota. Le marchand y avait veillé ; le linci qui marquait sa cuisse d'une fine arabesque aux reflets de cuivre, évoquant un cercle discret qui aurait pu faire penser à un astrolabe, était un ambrose. Qu'un tel luxe représente une fortune dépensée pour une esclave était sans importance pour lui. Elle lui appartenait, il la souhaitait pareille à celle qu'il avait eu tant plaisir à posséder, jeune et préservée à jamais.

Retenant la tête de son esclave, il retira son pied de son bureau. Azur bougea un peu, et en sentant la pression contre son crâne, se contenta d'ouvrir des yeux ensommeillés, avant de se rendormir en souriant.

Jawaad consultait toujours le carnet, qui ne lui apprenait rien. Depuis l'accident, il était en permanence accompagné d'Abba ou Damas, voir des deux, et tous déplacements risqués faisait l'objet d'une rapide reconnaissance d'un des hommes de confiance du jemmaï. Des précautions qu'il appréciait modérément. Il détestait se sentir entravé. Mais malgré la relecture attentive des informations que Theobos avait pu fournir sur les hommes qui travaillaient ce jour là sur le chantier, il ne voyait aucun indice lui fournissant une piste sur qui aurait pu être compromis dans la tentative de meurtre.

Ces derniers dix jours, il avait travaillé à soudoyer et convaincre discrètement qui pouvait glaner des informations sur chacun des noms possibles, de ceux en mesure de saboter le paquet de bois, et de choisir le bon moment pour le dresser au dessus d'Abba et lui, et les écraser. Mais si la liste des suspects était réduite à quinze hommes, aucun d'entre eux n'avait laissé apparaître le moindre signe de sa compromission. Il se serait attendu à ce que l'un de ces noms change ses habitudes, ou son mode de vie. Mais le responsable était apparemment très prudent. Ou n'avait pas agit pour l'argent. Il manquait encore d'informations. Et en rassembler d'autres prendrait du temps.

L'autre option était de guetter la prochaine tentative de meurtre, et l'erreur de son adversaire qui lui permettrait de le dévoiler. Dans tous les cas, il était évident qu'il lui faudrait s'armer de patience. Ce qui ne le dérangeait pas. On considérait souvent -et à raison- la patience comme sa principale qualité. Bien qu'à ce stade, il envisageait de provoquer les événements en montant un piège, dont il serait lui-même appât, afin de voir ce qui y tomberait, et dévoiler ainsi le commanditaire.

Un bruit lointain accompagna les réflexions du marchand, en même temps qu'une brusque chute de la lumière du soir. L'orage grondait. Les premières pluies de l'été s'annonçaient, et imposeraient leur domination pour les semaines à venir, comme chaque année. Le Marché aux Cages, comme la plupart des commerces à ciel ouvert, fermeraient pour la saison des pluies, et Armanth vivrait au ralenti pendant le mois suivant.

Le bureau de Jawaad n'affichait aucun luxe tapageur attendu de la part d'un marchand richissime - et il aurait même été considéré spartiate. Si on en avait retiré les quelques tableaux, et sculptures, qui en ornaient murs et angles, il ne serait resté que deux tapis, une poignée de coussins, son bureau et deux sièges, et enfin la bibliothèque, surprenante de sobriété, qui couvrait tout le mur à la gauche du marchand. Même en faisant beaucoup d'efforts, on aurait eu du mal à y apercevoir ce qui dans la pièce paraissait véritablement superflu, ou témoignait de l'intimité de son occupant. Le service à thé en céramique couleur de terre patinée, peut-être, qui trônait sur une table basse ; ou encore le petit vase de cristal plein à ras-bord de billes de verre et de galets chamarrés posé sur son bureau.

Mais en homme riche et avisé, il profitait malgré tout de certains confort qu'on ne rencontrait pas souvent.

Comme une lampe de chevet, alimentée par une dynamo au loss, qui, allumée d'un geste par le marchand, éclaira d'une lumière douce et orangée la vaste pièce.

L'orage tonnait, plus près, maintenant. Un vent, charriant une humidité fraîche et bienvenue, soufflait par les grandes baies de la terrasse ouverte sur le bureau. Jawaad pouvait se replonger dans sa lecture et ses réflexions, sa jambe servant toujours d'oreiller à une Azur qui n'avait aucunes envies de se réveiller.

Mais on frappa à la porte, avant de l'ouvrir immédiatement après. Il n'y avait que Damas ou Abba pour se permettre ce geste.

Vu l'ombre massive qui occulta tout le cadre de la porte ouverte, c'était le géant noir, sans aucuns doutes. Sa voix tonna, comme toujours :

"— Jawaad, j'ai la plus curieuse des visites pour toi. Tu devrais venir. Elle est dans le hall."

Jawaad leva la tête, un sourcil se dressant légèrement, signe de perplexité. Il y avait peu de choses qui pouvaient le surprendre, et que son second considère important une visite à une heure tardive, alors que le maître-marchand était réputé refuser pratiquement toute visite impromptue, en faisait partie.

Sonia avait peu de temps, mais elle l'avait mis à profit avec célérité. Depuis longtemps, les chiens de Priscius la connaissaient bien. Ils étaient dressés, mais elle était éducatrice. Elle dressait des

femmes, elle ; autrement plus complexes, rebelles, intelligentes et retorses que des cabots. Elle pouvait les approcher sans mal, et sans provoquer de leur part des aboiements frénétiques qui auraient attisé la curiosité d'un des hommes de main de son maître.

Les molosses étaient, une fois apprivoisés, et si on se débarrassait de la peur qu'ils pouvaient inspirer, rien de plus que de gros toutous avides de câlins et d'attentions. Malgré tout, elle restait prudente. Le moins costaud de la meute faisait cinquante kilos, et même en jouant, sa mâchoire, en lui attrapant le bras, lui en aurait broyé les os.

Mais eux battaient de la queue en bavant allégrement de joie, heureux de retrouver une amie, qui, comme à son habitude, venait leur offrir quelques confiseries subtilisées aux cuisines du domaine. C'était parfait, elle pouvait venir récolter sans risques ce qu'elle était venue chercher.

L'opération en aurait dégouté plus d'un. Elle avait besoin de leur urine, ce qui ne manquait pas, en taches plus ou moins humides dans les coins du chenil, au milieu de l'odeur âcre des animaux, et de leurs excréments. La nuit tombée, elle disposait d'une petite demi-heure de répit pour son travail, avant que les chiens ne soient lâchés dans l'enceinte extérieure du jardin des esclaves, pour accomplir leur garde vigilante.

Ces animaux étaient dressés à sentir l'odeur des lincis. Et ils la sentaient de très loin, comme tous les chiens de garde bien dressés. Franchir l'enceinte du domaine de Priscius était facile, tant que les molosses seraient au chenil, mais à son retour, ils veilleraient, et elle avait beau les avoir apprivoisés, ils accompliraient fidèlement leur travail. Dès qu'elle approcherait, ils aboieraient et fonceraient vers elle.

On ne pouvait pas échapper aux chiens. C'était la plus efficace mesure de sécurité qui interdisait à toute esclave la fuite. Où qu'elle puisse se cacher, ils surveillaient les domaines, les villas, les portes des quartiers, et des cités. Le linci asservissait son porteur à jamais, par cette mesure simple, et répandue. Et vu le sort réservé aux esclaves fuyardes rattrapées, les tentatives étaient rarissimes. C'était des actes désespérés, une manière détournée de suicide.

Mais on pouvait tromper les chiens. Sonia savait le faire, depuis longtemps.

Une poignée de minutes plus tard, une ombre agile se faufilait entre les haies qui ceignaient le jardin. Un saut, le bruit à peine audible des branches secouées, et en trois mouvements, elle était sur le premier mur d'enceinte où elle ne resta pas perchée plus d'une seconde, retombant pour traverser le chemin de ronde et franchir le mur extérieur.

Armanth était, la nuit venue, aussi calme, et obscure, que la cité pouvait déborder de vie la journée. Si les porches des bistrotts, tavernes, et commerces de bouches resteraient encore éclairés un moment, le soir tombant signait une trêve silencieuse où le brouhaha constant de l'activité de l'immense ville portuaire, disparaissait. Au point que désormais, cris, chants et appels, aboiements et éclats de voix ou du travail des artisans les plus tardifs étaient tous identifiables dans le calme qui s'installait dans les rues.

L'ombre, qui venait de franchir l'enclos délimitant le vaste domaine de la maisonnée de Priscius, ne s'attarda pas dans la large rue où allaient et venaient encore quelque citoyens pressés de rentrer. Les derniers feux du soleil venait de peindre de violacé un ciel qui, pour un bref moment, sembla surréaliste, mais découpa surtout, comme des ombres chinoises, les premiers nuages d'orage de l'été. Le tonnerre en profita pour s'annoncer théâtralement.

Une ruelle encombrée et sale plus loin, l'ombre s'arrêta, dissimulée aux regards par quelques détritrus.

Sonia ouvrit le sac qu'elle avait emporté. Il contenait un large mantel noir, à capuche, une paire de gants fins, des sandales à semelle de feutre épais, et un autre sac, qu'elle extirpa non sans une pointe de dégoût prudent. Dedans s'y trouvaient des bouts de vieux draps, imbibés de l'urine des canidés. La procédure suivante lui fit plisser les narines, mais elle se frotta intégralement pour se couvrir de l'odeur fort et nauséabonde. Désormais, et tant qu'elle pouvait s'abriter de la pluie qui menaçait, elle avait, pour quelques heures, un répit imparable. Cela aurait tout aussi bien fonctionné avec de l'urine de cheval, de porc, ou de mora, mais les seuls animaux du domaine étaient les chiens de garde.

La puanteur couvrait le parfum du linci. Et serait indispensable. Elle savait où se trouvait la villa de Jawaad, bâtie sur les hauteurs, loin de l'agitation de la ville, à flanc de la falaise.

Mais traverser Armanth n'était pas si aisé.

Une petite explication s'imposait: Armanth est une ville commerciale immense, dont la richesse dépend du Marché aux Cages, et donc de ses jardins des esclaves ; de ses arsenaux, qui n'ont aucun équivalent en modernité et en ingénierie sur Loss ; et des ses artisans, hors pair, qui plutôt que se transmettre leur savoir de père en fils, tiennent des écoles, avec apprentissages et compagnonnages, et même de véritables universités. Autant de savoirs stratégiques et sensibles que l'on protégeait jalousement afin que nul ne puisse aisément voler ces secrets industriels. Si la sécurité de la ville était organisée par les congrégations des quartiers, l'Elegio imposait des contraintes strictes, et tous les postes de garde et les enceintes, obéissaient à son autorité - plus ou moins parasitée par les caprices des maitres-marchands et de l'aristocratie locale.

Ainsi donc, surtout la nuit, les quartiers étaient barrés de postes de contrôles, les Portes, qui les isolaient les uns des autres comme autant de frontières où le manant devait montrer patte blanche. De cette manière, malgré le foisonnement d'étrangers venus de tous les horizons dans la cité, on n'y circulait pas sans être dûment répertorié. Et qui avait le malheur de paraître louche aux gardes des Portes était bon pour une nuit au trou le temps de trouver qui pouvait se porter garant de lui, ou assurer l'authenticité de ses sauf-conduits. Encore que quelques andris placés dans la bonne main, sauf soupçons grave, réglait aisément ces petits inconvénients. Mais on ne confiait jamais de monnaie à une esclave.

Restait donc une seule autre voie, celle des toits. Sonia l'avait déjà fait, à Armanth, et bien ailleurs, dans sa très longue vie. Une constante - qui lui avait bien servi - c'est que presque personne ne songeait à lever la tête quand il était de garde. La seule contrainte s'avérait alors celle du bruit. Il fallait demeurer silencieux, et ne jamais quitter les ombres. Ce qui, sur des toits à plusieurs mètres de hauteur, était bien entendu une manœuvre malaisée.

En quelques bonds agiles dignes d'une acrobate de cirque, Sonia, revêtue de sa cape, avait rejoint le toit de tuiles du petit immeuble qui lui faisait abri, grim pant les trois étages avec une facilité presque outrageante. Elle faisait montre d'une adresse surprenante, qui était, là encore totalement inconnue de Priscius, décidément jamais assez curieux sur son esclave. Elle estimait, que si elle pouvait conserver un rythme de trot, et sans se perdre, elle pourrait atteindre l'Alba Rupes, le quartier résidentiel niché au pied des falaises, en moins d'une heure.

Elle remercia sa bonne étoile en entamant le trajet, courant sur le faîte de l'immeuble. Elle était du bon côté de l'Argas. Aussi débrouillarde soit-elle, elle n'aurait jamais pu traverser aisément le fleuve, malgré ses nombreux ponts. Ils étaient trop bien gardés.

Raevo ne se trouvait vraiment pas assez bien payé pour le boulot qu'on lui avait confié. Une pluie lourde à peine plus fraîche que l'air saturé de la chaleur d'été, vint en tombant appuyer encore son avis. Il aurait dû demander bien plus cher quand il avait négocié ce travail, quelques semaines plus tôt.

Tapi sur un toit, dans le couvert de la nuit, il observait à la lunette le vaste domaine de Jawaad. Arriver à trouver un point d'observation situé assez près, et dégagé, avait déjà représenté une gageure. Dans son métier, on croisait souvent des hommes paranoïaques. Il ne pouvait pas leur en tenir rigueur, leurs excès de prudence étaient motivés par sa simple existence, et son métier. On le payait cher pour espionner des puissants, et noter leurs habitudes, leurs allées et venues, leurs sales petits secrets. Lui se moquait bien de savoir ce que ses commanditaires en faisaient par la suite. Mais il en avait une idée assez claire, quand quelques temps plus tard un procès en diffamation condamnait un aristocrate à l'ire de la foule, ou qu'un marchand richissime décidait de revendre pour une bouchée de pain ses meilleurs affaires à son rival du moment.

Mais le spécimen présent, qu'il suivait depuis quelques semaines, et connaissait déjà depuis un moment de réputation -qui ne connaissait pas le maître-marchand qui refuse d'être élu au Conseils des Pairs ? - cultivait une prudence franchement impressionnante. Et sans tomber, c'était le plus étonnant, dans la paranoïa !

La villa de Jawaad était un domaine étendu sur six hectares, organisé en dépendances s'étalant sur tout un immense jardin, qui n'avait de sauvage et foisonnant que l'apparence. Raevo avait du, au moins quatre ou cinq fois, jurer et invoquer le Concile -il n'était plus superstitieux depuis longtemps- en faisant plusieurs reconnaissances pour trouver sous quel angle on pouvait approcher les appartements privés du marchand, et surtout, y voir ce qui se passait. Le jardin luxuriant n'était pas là par hasard. Entre les haies, et les arbustes, il brisait tous les angles de vue, formant un labyrinthe inextricable pour quelque observateur malintentionné.

Et en prime, l'homme avait l'air d'aimer les chiens. Il en avait compté plus d'une quinzaine -de toutes races, certaines lui étaient totalement inconnues- dans les jardins, toujours en liberté. D'ailleurs, les esclaves du domaine s'en accommodaient très bien, et jouaient avec eux. Ça, Raevo ne l'avait jamais vu. Les esclaves sont le plus souvent réputées les craindre. Mais ils n'étaient pas là que pour la compagnie, et la nuit, ils rôdaient dans la propriété. Ils étaient tous clairement dressés à la garde.

On disait de Jawaad qu'il n'aimait pas les gens, ce qui semblait exact. En plus de six semaines, Raevo n'avait pas vu plus de quatre visites chez le maître-marchand, et elles n'avaient jamais duré longtemps. Il n'y avait qu'un garde faisant le pied de grue à l'entrée du domaine, et personne ne patrouillait la propriété. Mais ses deux hommes de confiance vivaient avec lui, ainsi que plusieurs serviteurs, et leurs familles. Pas paranoïque, cet homme, certes ; Raevo avait vu bien plus de débauche de sécurité, confinant parfois au ridicule. Mais il n'aurait pas parié un andri d'argent sur un assassin voulant pénétrer la demeure. Et même avec le meilleur impulseur du monde, l'enchevêtrement de la végétation dans ce jardin interdisait tout essai de le tuer à distance. Un très -vraiment très- bon archer, aurait peut-être eu sa chance ; et encore.

Mais Raevo n'était pas là pour cela, lui. Il devait trouver les points faibles dans les déplacements du maître-marchand et ses habitudes. Celui qui se chargerait de l'envoyer rendre compte post-mortem aux divins seigneurs du Concile, ou à tout autre dieu qu'il voudrait, c'était un autre, et l'espion avait la prudence d'arrêter là sa curiosité.

C'est à cet instant qu'il constata du mouvement dans la villa du marchand, tandis que la pluie redoublait. Orientant sa lunette, il la posa sur l'entrée du large hall qui dominait la bâtisse. Il s'y trouvait une forme encapée, capuche rabattue, se tenant sur le perron. C'est à dire loin à l'intérieur de la propriété, malgré les chiens, et surtout malgré son observation vigilante.

Le juron inquiet et colérique qu'il lâcha aurait choqué la plus blasée des maraichères de la Basse-Ville.

Jawaad s'arrêta en haut des escaliers menant au hall, posant son regard sur la femme cachée sous son mantel, qui avait rabattue sa capuche. Il la reconnut immédiatement.

Damas se tenait derrière elle, non loin. Il était sorti de la salle commune où il fumait tranquillement en profitant, en compagnie d'Abba et de quelques autres, des esclaves du domaine, qui ce soir s'étaient lancées dans une partie de Jan'a endiablée, épicée par des gages que les deux hommes décidaient. Et s'était de suite posté près de l'entrée du hall, passant des rires de ce moment de détente, à la vigilance la plus acérée.

A la droite de Jawaad, Abba le précédait, descendant les marches vers la large salle dont le centre accueillait un bassin agrémenté de lotus, d'arums et de lys aquatiques, et accueillant des carpes rares. L'esclavagiste avait l'air vraiment décontenancé : qu'une femme, une esclave, surtout, puisse ébranler son assurance, devait fortement lui déplaire.

Sonia était de l'autre coté du bassin, quelque pas devant le perron, ainsi abritée de la pluie qui battait, maintenant. Elle leva la tête sur Jawaad, tout en orgueil et en sensualité, mais céda un signe de déférence en la baissant juste après, presque humblement.

Le maitre-marchand se gratta la barbe, pensivement, avant de lever un peu la voix. Juste assez pour se faire entendre. Il n'était pas enclin à devoir crier :

"— Je doute que ton maitre soit au courant de ta venue ici, Sonia. Dois-je faire chasser l'incapable qui garde la porte de ma maison et ne t'a pas vu entrer, ou te faire fouetter pour te punir de la ruse qui t'a permis de mettre un pied chez moi sans permission ?"

"— Sans nuls doutes, maitre, je mérite punition d'oser pénétrer chez toi, sans aucuns droits de le faire. Mais avant, si tu le permets, laisse-moi le temps de t'annoncer qu'un homme discret et bien caché espionne ta maisonnée. Là-bas !"

Sans se retourner, Sonia désigna du bras, derrière elle, la direction exacte de l'espion qui, sur un toit, scrutait les moindres faits et gestes du maitre-marchand et les siens, depuis des jours.

Raevo ne loupait rien de la scène qui se jouait une grosse centaine de mètres plus loin ; sa longue-vue lui en montrait tous les détails. Il ne manqua donc pas le moins du monde le geste clair de la femme qui était apparu presque comme par magie sur le perron. Et qui désignait sa direction à la perfection.

Il lâcha un énorme juron. Quoi de plus naturel ; mais sa seconde réaction fut une très grosse erreur.

Il se redressa pour entamer une retraite prudente.

Et la foudre qui zébrait alors le ciel nocturne éclaira sa silhouette comme une parfaite ombre chinoise. On ne l'aurait pas plus remarqué s'il avait porté une torche embrasée en faisant des grands gestes.

Damas courrait déjà vers lui, aboyant puissamment un ordre pour sonner l'alarme, sans attendre de renforts.

En un instant, après le cri d'alerte de Damas, tout le domaine se réveilla comme un seul homme. Abba avait hésité à la marche à suivre mais au regard de Jawaad, il avait emboité le pas sur Damas. Lui courait bien moins vite que le rapide contremaître de marine, qui dévoilait ici d'autres talents plus particuliers, dont un clair don pour la poursuite nocturne en milieu urbain.

Dans le brouhaha de la maisonnée s'activant frénétiquement, les hommes du domaine fourbissaient leurs armes, et déboulant dans le jardin, qui se demandait ce qui se passait, qui fournissait l'explication, qui enfin se lançait à la poursuite de l'espion. Jawaad restait, pareil à lui-même, calme et en apparence détaché.

Le hall brilla des chandeliers rallumés par les servantes et les esclaves, et le maître-marchand apaisa un peu la frénésie de son entourage d'un simple claquement de doigts, suivis de hochements de tête accentués par son regard. Tandis que, flanqué d'une Azur soudainement très réveillée, et nerveuse, il descendit à la rencontre de Sonia, pour s'arrêter à quelques pas d'elle :

"— Si tu dis vrai pour l'espion, tu sera récompensé. Ce qui ne retire rien au fait que tu seras punie d'être entré chez moi. Maintenant, j'ai un fort doute que tu sois venu uniquement pour m'apprendre qu'un homme m'espionne. Donc ?..."

Sonia releva la tête pour poser son regard bleu, qui flamboyait à cet instant, sur le maître-marchand. Essoufflée, elle exultait de plaisir, son sourire dessiné sur son visage trempé, oscillait entre une jouissance malsaine et une sorte d'extase indéchiffrable. Azur, qui se cachait derrière Jawaad, ses mains posé sur son épaule, la détesta immédiatement.

"— Donc, maître, j'étais venue pour te rencontrer, et non, en effet, mon maître l'ignore. Je viens ici de ma seule initiative. Pour te parler de l'esclave rousse que tu souhaite posséder. Mon maître risque de s'en débarrasser, persuadé qu'elle ne vaut rien, et ne pourra rien en faire. Il ne voudra pas te la vendre, il pourrait entacher sa réputation."

La réponse de Sonia attisa la curiosité du maître-marchand, feignant, sans difficultés, un désintéret nonchalant. Ce qui l'intriguait, ici n'était pas l'information que l'éducatrice de Priscus était venue lui apporter, mais le fait qu'elle ai pris une telle initiative, et les risques qu'elle encourrait à avoir pénétré chez lui dans ce seul but. Son autre curiosité -mais une puanteur âcre et animale flottant autour de l'esclave commençait à lui fournir la réponse- était la manière dont elle avait pu tromper la vigilance des chiens de sa propriété, et déboucher si aisément sur son perron.

"— Soit. Et ?..." Jawaad laissa la question en suspens.

"— Si cette esclave ne t'importe pas, alors, je me serai trompée, maître. Mais je suis persuadée du contraire ; et aussi bien ai-je vu comment tu l'as regardé et ton intérêt à cette captive là et nulle autre, aussi bien ai-je noté comment elle a réagit à toi. Elle est déjà marqué de ton empreinte."

Jawaad écouta ; son regard noir et impassible posé sur la féline créature qui lui faisait face, leurs yeux se toisèrent un instant, presque comme en défi. Jawaad connaissait assez Sonia pour remplir les blancs de son explication, ou du moins envisager ses motivations. Il tourna la tête, et levant le bras, attrapa le poignet d'Azur, pour la tirer doucement à sa hauteur, la fixant, sans un mot. Un ordre passait dans son regard, que son esclave comprit immédiatement. Et elle tourna la tête sur Sonia, pour la fixer intensément, soudainement si concentrée que son visage sembla un bref moment fait de marbre.

Azur après un instant revint à Jawaad :

"— Elle ne dit pas toute la vérité, mais elle ne ment pas, mon maitre."

Sonia perdit immédiatement son arrogant sourire, pour foudroyer l'esclave du marchand d'un regard haineux.

Une psyké...

Jawaad avait une psyké comme esclave. C'était si rare que, de sa part, elle aurait du s'en douter. Sonia inspira profondément pour reprendre son calme, avant que son sourire revienne, fixant à nouveau le maître des lieux. Après tout, cela servait son parti, elle pouvait donc dire la vérité sans fard, finalement. Son esclave saurait sans mal lui confirmer sa sincérité.

Le marchand esquissa un sourire, il avait noté la surprise de Sonia, et ébouriffa d'une main la chevelure d'Azur, avant de poursuivre :

"— Maintenant que tu as compris, esclave..." - il lui rappelait son rang à dessein - "J'aimerais savoir pourquoi tu viens chez moi, de nuit, sans la permission de ton maitre, m'apprendre quelque chose dont je me doutais déjà, après m'avoir averti qu'un homme, apparemment fort bien caché, espionnait mes faits et gestes. Quel est ton intérêt ?"

Raevo avait beau avoir cent mètre d'avance, il était en mauvaise posture. Il fallait au plus vite qu'il change de toit, et descende vers le sud du quartier, pour pouvoir se perdre dans les premières ruelles. Ici, il était totalement à découvert, dans une partie de l'Alba Rupes bâtie uniquement de grandes villas aux propriétés étendues, et toutes gardées. Un piège à rats pour sa profession. Bien qu'il n'ai jamais vu de rats ; sur Loss, on les appelait les toshs, c'étaient des sortes de marsupiaux, et ils pouvaient facilement peser trois livres.

Damas avait clairement vu l'espion, et courrait à toute vitesse talonné par Abba, qui avait du mal à suivre. Le réflexe courant ici aurait été d'attraper des chevaux sellés, il y en avait plusieurs chez Jawaad, pour se lancer à la poursuite. Mais Damas savait que cette perte de temps signerait la disparition de l'intrus, et de toute manière, même dans le quartier, il irait plus vite à pied que n'importe quelle monture.

Entre autres, parce que lui aussi savait grimper sur les toits, et que, dans le couvert de cette nuit noire et pluvieuse, il y voyait mieux que n'importe qui.

Raevo commença à dévaler sur la pente de tuiles, pour passer d'un toit à un autre.

Bruyamment.

Les chiens de garde de la propriété où il avait trouvé son point d'observation se mirent à hurler à qui mieux-mieux, et les premières lumières confirmant le réveil en fanfare des habitants, s'agitaient déjà.

Il s'élança dans un premier saut, passant de la bâtisse à la cour intérieur, pour courir sur le bord humide -et ça ne s'arrangeait pas, la pluie le fouettait gaillardement- du toit de l'écurie des propriétaires locaux. Un autre bond dans une obscurité qui s'épaississait de plus en plus, et il était dans les premières branches des arbres taillés en arches à l'entrée de ce domaine, pour se propulser dans un coup de reins et un grand balancement, dans la rue.

Les échoppes des commerces locaux étaient juste en bas de la pente, il lui suffisait de dévaler une petite place couverte, et les ruelles formeraient le labyrinthe parfait où bien malin serait celui qui le retrouverait.

Et il valait mieux ; après les chiens, les beuglements qui le talonnaient étaient ceux des hommes. Dans les environs, la sécurité pouvait se résumer simplement: tirer d'abord, poser les questions ensuite. Il allait avoir la moitié de l'Alba Rupes au train.

Raevo jura encore, en courant le plus vite possible, devant se guider au jugé dans l'obscurité, le visage balayé par les trombes de pluie. Il aurait vraiment dû demander plus cher.

Sonia toisait toujours, dans un mélange de respect et d'arrogance moqueuse, dont on se demandait bien quel sentiment dépassait l'autre, Jawaad, qui, face à elle s'en amusait. L'esprit de l'éducatrice, encore noyée par l'exaltation de son escapade sur les toits qui l'avait enivrée de plaisir, conclue rapidement. Face à une psyké, l'ensemble de ses tours ne servaient plus à rien. Elle pouvait tromper les hommes, aisément, et leur faire croire ce qu'elle voulait. Mais pas qui était littéralement, disait-on, capable de déchiffrer vos pensées, parfois avant même que vous les ayez formulé mentalement.

Le maître-marchand claqua des doigts, vers une des esclaves de sa maison, qui comme les autres, s'attardait intriguée, à l'étrange confrontation. Un signe de l'index désignant Sonia, un regard, et il avait donné un ordre silencieux. L'instant d'après, la jeune femme courait chercher des linges pour que l'éducatrice trempée puisse se sécher un peu. Il se tourna vers elle, peu surpris du mutisme soudain de l'esclave de Priscius.

Sonia hésitait quand à son explication. Le poids du regard d'Azur, toujours aux côtés du maître-marchand lui pesait désagréablement, et celle-ci n'aurait aucun mal à sentir l'hostilité lourde et malsaine de l'éducatrice à son rencontre :

"— Mon propriétaire," Jawaad note de suite qu'elle avait cessé de le nommer maître, "est devenu trop ambitieux, et il va chuter. Il n'a jamais eu conscience de mes capacités, et même pas la curiosité de les découvrir, ou l'intelligence d'en tirer parti."

Toujours des faux-semblants ; mais Jawaad n'en était guère surpris. L'éducatrice de Priscius était l'exact contraire de ce qu'il recherchait et appréciait chez ses femmes. Mais elle n'en restait pas moins intéressante par l'étendue de son utilité.

"— Et tu compte sur moi, pour avoir cette intelligence..."

"— Je n'oserai pas insulter ton discernement, maître. Dois-je achever ma démonstration en faisant la roue sur quatre doigts ?"

L'insolence était pratiquement gratuite, comme la provocation. Sonia ne pouvait s'en empêcher. Ce qui en général face à la plupart des hommes se serait conclu par une gifle magistrale, et l'éducatrice aurait goûté alors le plaisir de sa victoire perverse.

Jawaad resta si impassible qu'elle aurait tout aussi bien pu lui présenter des hommages rampants de servitude, ça n'aurait pas eu d'autre effet.

"— Tu as conscience que je me moque totalement de toi, et de tes qualités, esclave ? T'adresser à moi en espérant un geste de ma part est la preuve que tu n'es pas si fine d'esprit que tu t'en enorgueillis. Qu'ai-je à y gagner ?..."

"— Je sais comment tu peux avoir Selyenda sans coup férir, et sans rien déboursier..."

Damas ne talonnait plus l'espion. En fait Abba, courant sur le pavé de la rue, à toutes jambes, en devant composer avec sa masse de géant, réalisa qu'il n'avait aucune idée d'où se trouvait son vieux camarade.

L'esclavagiste freina -manquant se ramasser sur les dalles glissantes- dans la nuit et l'averse, sur la placette qui délimitait les premières résidences et les jardins d'Alba Rupes, de ses premiers pâtés de maisons serrées. Derrière lui, il y avait tout un brouhaha de pas précipités, de cris, et de sabots de chevaux claquant au loin, que même les chiens qui aboyaient comme des sourds ne pouvaient couvrir. Dans la nuit tombée, facilement trois maisonnées s'étaient vidées de leurs hommes poursuivant... personne ne le savait vraiment, à vrai dire. Il y avait un rôdeur, on avait sonné l'alerte, et suivant le mouvement, tout le monde s'était mis à sa poursuite en s'égayant dans toutes les directions.

La foudre se déchainait, le rideau de pluie devenant si dense qu'on y voyait plus à cent mètre. Mais le dernier éclair découpa sur le ciel noir d'encre la silhouette de deux hommes courant, l'un à la rencontre de l'autre, sur les premiers toits du pâté des maisons des échoppes.

Abba eut un soupir plaintif, en reprenant sa course dans un élan violent. La nuit allait être longue.

Damas coupa entre les jardins et les clôtures, sautant par dessus les obstacles, traversant les fourrés, sans la moindre hésitation, et ce alors que l'orage changeait la nuit en une obscurité si dense qu'on s'y serait perdue. Une prudence cruelle et courante, dans ces domaines vastes d'hommes puissants et paranoïaques, étaient de planter des haies de sycores, dont les épines acérées provoquaient des inflammations atrocement douloureuses, et de sérieuses infections. Le genre de piège imparable qui décourageait n'importe quel intrus, surtout en pleine obscurité.

Mais Damas y voyait pratiquement comme en plein jour.

Pas de symbiote ici, pour cette qualité, même s'il savait que l'on en élevait qui rendaient nyctalopes. Damas avait le talent de certains habitants du Rift, ceux des lignées anciennes d'Apostats, les Jemmaï : dans la pénombre, il pouvait décider d'y voir parfaitement, bien qu'il perdait pratiquement toutes les couleurs. Et dans la plus totale obscurité, en se concentrant bien, il voyait la chaleur et le froid comme des taches et des reliefs.

Bref, la pire des erreurs à faire pour ses ennemis était de croire que la nuit pouvait les abriter. Et des haies de sycotes n'étaient rien qui le dérangeait vraiment.

D'un autre bond agile, il enjamba les deux mètres du muret qui ne faisait guère pour lui sérieux obstacle, son manteau s'accrochant un instant sans le freiner. Il ne lâchait plus l'intrus du regard, dont il devinait la course, et la direction. Défonçant à demi une palissade de bois, il déboucha dans les jardinets accolés aux premières maisons du bas-quartier, et attrapant la rambarde d'un balcon, il se hissa d'un élan sur la toiture.

Désormais il était à sa hauteur, dans la nuit zébrée par la foudre. Chacun d'un côté de la ruelle, qui s'étrécissait dans le lacs des bâtisses serrées les unes contre les autres, Damas et Raevon fonçaient l'un vers l'autre.

Le maître-marchand étira un sourire une fois l'explication de Sonia achevée. Elle avait accepté les linges, et Jawaad avait envoyé la même esclave chercher une bassine d'eau savonneuse, pour que l'éducatrice puisse se débarrasser de la pénible odeur d'urine canine dont elle était imprégnée.

Il ne fit aucuns signes vers Azur, ni même un regard, pendant qu'il observait la toilette improvisée de l'esclave trempée. Celle-ci était concentrée sur Sonia, à la recherche de ses mensonges et des vérités qu'elle dissimulait. Si jamais elle pressentait un véritable danger dans ses omissions et ses détours, elle préviendrait immédiatement son maître.

« — J'ai bien noté ta proposition, Sonia. Et toi, que veux-tu y gagner ? »

L'éducatrice répondit par une autre pirouette provocatrice. Sans surprise pour Jawaad. Elle rivalisait d'insolence, et plus encore depuis qu'elle se savait sous le regard d'une psyké :

« — Il me semblait que l'évidence sauta aux yeux, maître. »

« — Quand je passe un marché, il est clair, et rien n'est omis. A toi de voir. »

« — Ton esclave pourrait te le dire, ne lit-elle pas mes pensées, en ce moment même ? » Sonia arborait un sourire ambigu dont le sens, adressé à Azur, la fit paniquer immédiatement : « Certaines capacités sauraient immanquablement susciter l'intérêt de certains maîtres s'ils en avaient connaissance. »

Jawaad étira un autre sourire presque invisible, à la réponse. Il accueillit d'un regard à peine appuyé de remerciement, la tasse de thé que Janisse, l'épouse du palefrenier, venait de lui apporter. La femme était enceinte. Elle avait une trentaine d'années, ses cheveux noirs pris dans un chignon savant ; l'inquiétude se lisait sur son visage charmant et rond, au teint mat, quoiqu'un peu bouffi et couperosé. Sa grossesse n'était pas facile, et elle avait déjà perdu trois enfants, dont deux en fausse-couche.

« — Jawaad, tu es sûr que tout va bien ? On dit qu'un homme espionnait, j'ai peur pour les enfants... »

Avec ses employés, et leur famille, le domaine de Jawaad accueillait leur progéniture, tous en bas âge. Le maître-marchand savait que Janisse avait surtout peur de perdre encore son bébé. Il posa sur la mère inquiète un regard patient et paisible, et esquissa un signe de tête léger :

« — Va dans le salon avec tout le monde. Ce n'est qu'un rôdeur... »

Janisse obtempéra, non sans un regard méfiant et peu amène sur Sonia. La crainte pour les citoyennes d'Armanth de l'asservissement était quasi nulle. Il fallait commettre un crime très grave pour y être condamnée, et même si, comme partout, il était coutume de parfois revendre une de ses propres fille comme esclave, quand l'argent manquait trop qu'il ne restait que ce choix, les lois de la cité protégeaient pratiquement les femmes à égalité avec les hommes. Et l'on y trouvait rétrograde d'y pratiquer les us et coutumes du Concile à ce sujet.

Mais Janisse comme toutes les femmes, voyait en des créatures comme Sonia des sortes de bêtes méprisables, par leur sensualité affichée, et l'aspect animal de leur féminité. Des êtres qui caricaturaient la femme elle-même. Les hommes profitaient de leurs esclaves, et leurs épouses les jalousaient parfois de manière mortelle. Mais le plus souvent, les femmes libres se contentaient de considérer les esclaves pour ce qu'elles étaient dans l'esprit des lossyans : des animaux de compagnie ayant leur utilité. Une manière aussi de nier la réalité : toute femme aurait pu connaître leur sort.

Jawaad retourna à Sonia :

« — Ton maître ne m'appartient pas, et il n'a aucune dette envers moi. Tu es une des possessions sur laquelle repose son commerce, esclave. Je ne ferai donc rien. »

Ce fut au tour de l'éducatrice de sourire :

« — Je n'en doute pas maître ; directement tu ne feras rien. Indirectement... tu connais du monde.»

Jawaad acquiesça à sa manière à peine visible :

« — Il faudrait encore que je veuille décider qui va t'acheter. Tu reste une esclave, quoi que tu fasse pour t'attirer mes bonnes grâces.»

« — Mais je suis persuadée, maître, que dans ta grande mansuétude, tu admettras de passer un marché. Après tout, c'est toi qui as employé ces termes, maître, n'est-ce pas ? »

« — Oui, Sonia, mais tu sais que rien ne me force à tenir ma part de marché avec une esclave. Tu ne possède rien, pas même tes propres choix. »

« — Pourtant, c'est un de mes propres choix qui fait que je suis présente ici, maître, et que j'ai offert des informations servant tes intérêts. »

Jawaad lâcha un sourire à peine discernable, alors que son regard pesait longuement sur l'éducatrice, les sourcils froncés en un plissement inquisiteur. Azur en fut brièvement surprise, elle n'avait pas coutume de voir son maître si intrigué. Et être psyké signifiait qu'elle savait aussi lire les pensées de son propriétaire.

« — Je ne passe aucuns marchés avec une esclave ; mais je les récompense. Ainsi donc, puisque tu as exprimé le souhait de la récompense que tu désires, je vais en prendre note, et n'oublierai pas que ce que tu as fait pour moi mérite ma générosité. »

Jawaad ne laissa pas le temps à Sonia de répondre, reprenant d'une voix plus dure, faisant un pas vers l'esclave, la surplombant presque :

« — Mais tu es entré chez moi, sans ma permission ; tu as fui ton propriétaire, tu connais les lois. Tu n'iras nulle part pour le moment, je te garde ici. »

Sonia cacha mal un bref moment de panique à son tour, qu'elle voila derrière un faux sourire sinistre et licencieux, au regard toujours provocateur, presque dément, levant la tête sur le maître-marchant qui la toisait. Sa voix se fit suave :

« — Si c'est le souhait du maître ; je ne suis qu'une esclave, après tout. Mais j'ose supputer que tu anticipes déjà que cela va rendre encore plus... intéressante la suite des événements, et les rapports que tu entretiens avec mon propriétaire ? »

« — Il fallait y penser avant. Et tu as du y songer. » Jawaad claqua des doigts pour attirer l'attention d'Azur, qui se décomposait à suivre le fil des pensées que son talent lisait sur le visage de l'éducatrice. « Va me chercher une laisse. »

Il revint à Sonia :

« — Tu passera la nuit dans ma chambre. »

Jawaad tendit la main vers le sac que portait l'éducatrice, où se trouvait sa réserve de linges souillés de pisser qui aurait dû assurer la sécurité de son voyage de retour. Elle eu encore du mal à dissimuler son inquiétude, bien que fort brève. Son esprit évacuait ce genre de réactions sans mal, pour ne laisser au premier plan que sa morgue arrogante. Mais elle le lâcha, et Jawaad le garda en main en rejoignant la salle commune, où étaient rassemblées femmes, enfants, et esclaves de son domaine. Il sembla vérifier à peine si Sonia lui emboîtait le pas.

Abba manqua encore déraiper et s'affaler sur les pavés détrempés. La plus battante transformait l'étroite ruelle pentue en ruisseau qui charriait boues et détritiques. Il maugréa, se redressant immédiatement, pour reprendre sa course, le souffle court. Il était presque au niveau de l'espion, et entrapercevait dans les trombes d'eau zébrées par la foudre, la silhouette de Damas au dessus de lui. Enfin, il supposait que c'était lui. Si on lui en avait lancé le pari, il ne l'aurait pas tenu.

Raevo maudit trois ou quatre fois les esprits quand il réalisa que l'un de ses poursuivants, non seulement était sur les toits, lui aussi, à seulement quelques mètres, mais qu'il fonçait sur lui pour l'intercepter. Il aurait bien juré que c'était impossible, mais il aurait dû refuser ce que ses yeux voyaient.

Tant pis pour lui. Il songea brièvement qu'il n'aimerait pas devoir éliminer un collègue si doué, mais les affaires étaient les affaires. Il dégaina son impulseur, pour l'armer et viser, pointant le pistolet vers l'homme qui dans une poignée de secondes serait sur lui.

Abba entendit un claquement, comme un coup de tonnerre, qui faisait écho à la foudre se déchainant. Mais il était accoutumé à la déflagration d'un impulseur et il leva la tête immédiatement pour voir un corps chuter, deux étages au dessus de lui. Un corps qui, dans la pénombre, engoncé dans une cape, pouvait très bien être celui de Damas.

Abba fonça, pour tenter de rattraper l'homme qui chutait.

Raevo ne vit rien venir. Il allait tirer quand une vive douleur en même temps que le désagréable bruit d'une chose s'enfonçant dans ses chairs lui fit comprendre qu'il venait de se faire épingler comme un papillon. Le poignard s'était logé jusqu'à la garde au sommet de sa cuisse. Raevo appuya bien sur la détente de son pistolet, mais il chavirait déjà dans le vide, avec une stupéfaction qui le suivit dans sa chute. Et deux étages, tête la première, il ne se donnait pas beaucoup de chances.

Sa brève réflexion fut soudainement interrompue. Il s'attendait à l'impact au sol, mais au lieu de cela, réalisa qu'il venait de tomber dans une paire de bras qui avec un « humpf » violent, l'avait rattrapé.

Il tourna la tête, pour voir un visage noir au faciès bestial rendu encore plus impressionnant par la pluie qui détrempait ses tresses enchevêtrées, et le fixait avec une colère contenue. Il aurait presque montré les crocs.

Abba ne mordit pas, et ne grogna pas, bien que Raevo n'en aurait pas été surpris. Mais sa voix fit penser bel et bien à un grondement sourd et menaçant de fauve furieux :

« - Toi, faut qu'on cause... »

11- *Franello*

La discussion fut houleuse, mais finalement assez brève. Abba avait ramené Raevo blessé en le traînant par les cheveux, et l'espion trouva le trajet bien assez difficile à endurer pour être convaincu de collaborer rapidement.

Damas suivait l'esclavagiste et calma les foules quand les deux hommes se retrouvèrent mêlés à tous ceux qui s'étaient lancés à la poursuite du rôdeur. Tous étaient nerveux, trempés, et, pour beaucoup, agacés, ne sachant pas trop après quoi on les avait envoyés courir. Il fallut finalement l'intervention et toute la persuasion d'Abba - ce qui impliqua parler très fort, rouler des muscles et rappeler qu'il pouvait casser en deux la plupart de ses interlocuteurs sans forcer - pour que Raevo échappe aux envies soudaines de lapidation des vigiles et des habitants du quartier, très mécontents d'avoir du prendre la tempête à cause d'un intrus.

Quand l'esclavagiste eut enfin rejoint la villa de Jawaad, il était pour le moins de méchante humeur.

La tempête redoublait dehors, le tonnerre se déchainant avec assez de force pour que parfois on en ressentait la vibration de l'air, et le tintement des carreaux aux fenêtres. Un temps à rendre craintivement superstitieux. Abba, qui l'était largement, triturait son collier de perles d'os, orné de nombre de médailles et fétiches, où, en bonne place, trônait l'effigie du Concile, un simple anneau d'argent. Damas qui l'était nettement moins, frottait malgré tout du pouce l'écaille de béhémoth qui ne quittait jamais sa ceinture. Autant mettre la chance de son côté, même pour une simple tempête, qu'on disait n'être qu'un phénomène naturel. Mais qu'en savaient vraiment les savants, après tout ?

Jawaad quand à lui, affichait comme toujours une quasi indifférence à l'orage qui, zébrant le ciel, éclairait régulièrement le cellier d'un éclat bleu qui semblait éteindre les chandelles chargées de l'illuminer un peu. Face à lui Raevo, appuyé sur de vieux sacs de jute, avait autre chose à penser qu'à l'orage, la foudre, et la peur des dieux. Il était blessé, et il jouait sa vie.

"— Bon, je vous ai tout dit. Ecoutez, Jawaad, je n'ai aucunes raisons de mentir. Mon boulot est compromis, votre... heu... enfin l'autre, là", il désignait Damas du menton, " m'a épinglé comme un papillon. Je pisse le sang, je n'irais pas loin sans soins, et mon seul salut, c'est de tout vous dire, en comptant que vous n'avez finalement pas intérêt à me tuer... non ?

Le maître-marchand posa son regard sombre sur l'espion mal en point. Jusqu'ici, il n'avait pas fait un signe pour le faire soigner, mais Azur était à ses côtés, portant déjà de quoi s'occuper sommairement du blessé. Elle attendait l'ordre de son maître.

"— Je pourrais te faire tuer, et faire disparaître ta dépouille, personne n'irait venir me poser des questions sur ton sort."

"— Mais je vous ai tout dit ! L'homme qui m'a embauché, c'est Narwin Callimus ! Mon boulot était de suivre vos déplacements, vos habitudes, savoir à quel moment on peut vous trouver, et

où ! Je n'y suis pour rien, ni pour les spadassins de la taverne, ni pour l'accident sur le chantier naval. Moi, mon boulot, c'est d'espionner les gens, pas de les tuer !"

"— Narwin Callimus, que sait-tu sur lui ?"

"— C'est un administrateur des taxes portuaires. Un vieux gratte-papier dont on ne se méfie pas, juste un comptable. J'ai jamais entendu quoi que ce soit à son sujet qui pourrait expliquer pourquoi il vous en veut ! Tout ce que je sais, c'est qu'il est employé par la Maison Marchande de Naa'Ashtim pour le compte de l'Elegio, qu'il y est vu comme un médiocre bonhomme sans fard, mais qui fait bien son travail. La seule chose digne d'intérêt... enfin, je veux dire, à part qu'il m'ai engagé pour vous surveiller depuis plus d'un mois, c'est qu'il cache bien sa parenté avec Franello Anachorète.

La pause théâtrale dans l'explication, fit sortir Abba de ses gonds. En deux pas, il était sur le blessé, et beugla d'une voix qui aurait pu arrêter une phalange en marche :

"— Qui est-ce ? Dit la suite, ou par les hauts-seigneurs, moi, je vais te vider la panse comme une brebis et te laisser crever en regardant ton propre foie à l'air !"

Raevo sursauta et recula dos à un tonneau en voyant le colosse le charger, ce qui, dans le mouvement n'arrangea pas sa blessure, lui arrachant un cri rauque et étouffé. Jawaad ne fit pas un geste, et Damas ne réagit pas plus. Il valait mieux ne pas se mettre entre Abba et sa proie quand il était en colère.

"— Un Ordinatori ! Un prêtre du temple ! Il est au service de l'Espicien, c'est son prévôt. Je n'en sais pas plus, ce n'est pas mon client que je devais espionner, mais Jawaad, moi !"

Le maître-marchand fixa un instant, toujours aussi calmement, Damas, qui était appuyé contre la porte du cellier, et à la mention de l'Ordinatori avait immédiatement posé sur son patron un regard lourd de sens. Jawaad revint river ses yeux noirs, plus sombres et durs, maintenant, sur Raevo :

"— Tu devais m'espionner, mais tu as pris le temps de te renseigner et assurer tes arrières si les choses tournaient mal. Comme maintenant."

Jawaad jeta un rapide coup d'œil sur Azur. Celle-ci, rendue nerveuse par la colère d'Abba, qu'elle craignait beaucoup, et la soudaine tension perceptible chez son maître, avait du mal à lire aisément les pensées de Raevo sur ses traits. Mais elle répondit à son maître, d'un léger signe de tête négatif. Le marchand reprit :

"— Quel est ce lien de parenté, et en quoi cela m'intéressera-t-il assez pour que je te laisse vivre ?"

Raevo se tenait toujours appuyé dos au tonneau, et trouvait la proximité colérique d'Abba plus difficile encore à supporter que la douleur de sa blessure. Mais il sentait surtout ses forces l'abandonner. Et il n'était pas sûr, s'il s'évanouissait maintenant, qu'il se réveillerait jamais :

"— C'est... c'est son fils. Un bâtard qu'il a eu avec une houri des bains de Squalia. Le gosse l'a appris je ne sais pas trop comment ; par sa mère, je pense. Ca, je n'en suis pas sûr, mais à mon avis, il fait chanter son père. Je n'ai pas été y voir de près, je vous l'ai dit, je n'étais pas payé à l'espionner lui, mais vous ! Heu... s'il vous plaît, je veux bien vous aider, mais là, je vais plus tenir longtemps..."

Raevo commençait non plus à pâlir, mais à avoir le teint clairement cireux. Jawaad fit un signe de tête pour Azur qui se précipita vers le blessé pour commencer à s'en occuper, rapidement assisté

d'Abba, après un regard de reproche sur son patron. Mais l'homme avait été utile, et s'il pouvait l'être encore, il valait mieux qu'il survive à sa blessure.

L'espion décida, un peu à son corps défendant, que c'était le bon moment pour s'évanouir.

Jawaad laissa Azur et Abba s'occuper du blessé. Il lui faudrait un médecin au matin, mais pour le moment, il savait pouvoir compter sur son esclave et son second pour tenir l'homme en vie. Il rejoignit son bureau, suivi par Damas, rallumant la lampe de chevet au passage, et, dédaignant son propre fauteuil, s'appuya à l'une des colonnes qui s'ouvrait sur la terrasse, croisant les bras en posant le regard sur la nuit pluvieuse. L'orage s'éloignait.

Damas brisa le silence, se calant contre le mur, quand à lui :

"— Ce n'est plus une querelle de marchands, Jawaad. On peut ruiner ou tuer un maitre-marchand, mais là, c'est un Ordinatori. Et le prévôt de Cassilius ! On ne peut pas le toucher..."

Jawaad resta plongé dans son silence pour un moment qui fit presque s'impatisier Damas, avant enfin de répondre, toujours à fixer la pluie :

"— Tu sais ce que cela veut dire."

"— Je pense, oui. La question serait : que sait-il, et pourquoi essayer de te faire tuer discrètement sans éveiller les soupçons, plutôt que se servir de ce qu'il sait pour convoquer un tribunal ? Même l'Elegio ne pourrait pas l'empêcher."

"— Il n'en sait pas assez. Le Conseil se ferait plaisir à prendre mon parti, et casser un procès. Je lui serai alors redevable et devrais accepter de siéger, et ce Franello chuterait, lui et ce qu'il sait. Il a malgré tout choisi d'agir en secret. Pourquoi ?"

"— Il faudrait le lui demander, on navigue en ciel d'encre, là."

Damas se figea, presque interdit devant le sourire qui naquit au visage de son patron, quand celui-ci se tourna vers lui. Le regard de Jawaad se fit plus sombre encore. Et ce regard annonçait des complications que le jemmaï redoutait un peu.

Sonia était affalée sur une des fourrures qui ornait le sol de la chambre de Jawaad, fixant, dans la pénombre le plafond, bras sous la nuque. Sa laisse était cadencée à l'un des anneaux du lit, ce qui ne l'aurait guère arrêté. Pas plus que les fenêtres barrées de fines grilles. La sécurité du maitre-marchand était plutôt sommaire, et pour avoir déjà faussé compagnie à la surveillance de gardes féroces dans des geôles souterraines réputées inviolables, ce n'était pas réellement une chaîne, quelques serrures et une grille qui l'auraient freinée.

L'idée lui avait d'ailleurs traversé l'esprit. Mais elle serait alors esclave en fuite. Si elle échappait aux chiens de Jawaad, elle ne pourrait pas fuir indéfiniment, et de toute manière, dans quel intérêt ? Elle avait été libre, un jour. Elle s'en souvenait, ou tout du moins, elle se rappelait l'avoir été. Mais la liberté n'avait plus aucuns sens pour elle. Du moins, pas celle-ci, recherchée et chérie par les hommes et les femmes, regrettée et pleurée par les esclaves. La sienne était dans son absence totale de remords, l'animalité sans chaînes de sa féminité, et l'ignorance complète de tout doute.

L'orage avait cessé depuis peu, mais pas la pluie, qui tombait dans un ruissellement presque berçant. Elle entendit cependant les pas de l'homme qui approchait de la chambre, et tournait déjà la tête quand il entra dans la pièce obscure.

Jawaad jeta un regard sur l'esclave allongé sur les fourrures, et, sans s'en soucier, alla vers le chevet de son large lit bas, pour y allumer le chandelier, éclairant la pièce d'une lueur vacillante. Puis se laissa choir sur les draps lourdement, retirant nonchalamment ses bottes, sans un mot. Mais Sonia sentait parfaitement son regard peser sur elle. Elle glissa de côté, dans un mouvement lascif, pour se mettre sur le ventre, négligemment, rendant au maître-marchand un regard scrutateur et lascif.

"— Le maître a-t-il appris des choses intéressantes ?" Sa voix était faussement mielleuse et suave.

Jawaad pris le temps pour répondre, fixant toujours la superbe femme qui en réponse, ondula légèrement sur la fourrure.

"— En quoi cela regarde-t-il une esclave ?"

"— L'esclave démontre l'intérêt qu'elle porte à ce qui soucie le maître..."

"— Tu ne te préoccupe que de ton intérêt. Mais tu m'as été utile, ce soir. Et tu va encore l'être. Demain, je te ramène à ton maître, tu va me servir. Et je tiendrais ma promesse de récompense."

Sonia tiqua à la réponse, avant de s'étirer de tout son long, dans une imitation, brûlante d'érotisme, d'une reptation animale, la voix toujours plus sensuelle :

"— Me ramener à Priscius va rendre les choses plus compliquées pour que le maître tienne sa promesse. Il est probable qu'il m'enchaîne pour longtemps, après m'avoir fouetté..."

"— Si tu as les qualités que tu prétends, ni l'un, ni l'autre ne vont te poser problème. Mais si tu doute, je peux retirer ma parole, esclave ?"

Sonia tiqua encore. Même sans la psyké du maître-marchand, il était malaisé de négocier avec lui, ce qui lui arracha un sourire presque cruel. Elle pressentait que Jawaad, sans rien avoir demandé, avait désormais clairement une idée précise de ce dont l'éducatrice était capable. La seule chose qui lui échappait, était la confiance tranquille qu'il semblait avoir à cet instant. Après tout, il était menacé de mort, et elle aurait pu être un autre piège mis sur sa route pour l'assassiner. Sa duplicité, et elle était sûr que le maître-marchand en avait pris la mesure, l'aurait parfaitement rendu capable de commettre un tel acte.

"— J'ai, bien entendu, la même confiance en la parole du maître, qu'il en a envers moi."

Jawaad se laissa tomber finalement dos sur le lit, pour s'y allonger pleinement, passant la main sur la flamme de la chandelle pour l'éteindre :

"— J'en doute. Maintenant, dort !"

Pas à un seul instant, son regard n'avait suggéré la moindre attirance pour l'esclave qui lui présentait pourtant sans équivoques ses charmes, de toute sa sensualité ravageuse. Même en ayant pris parti qu'il était totalement insensible à ses tours, Sonia ne put en retenir un bref soupire de frustration.

Narwin Callimus avait pour habitude d'avoir des nouvelles de ses espions tous les deux jours, au matin, en allant prendre son morne poste au bureau portuaire des Taxes & Collectes. Des nouvelles écrites, déposées dans une urne de terre cuite parmi tant d'autres oubliées de belle lurette, au milieu des détritits d'un quai du Radia Ambra. Ainsi, sauf à être très curieux, et même s'il pouvait perdre quelques rapports dans l'éventualité très improbable d'un nettoyage de la rue, faire le lien entre ces documents et sa personne aurait été malaisé.

S'il avait été véritablement dans le métier de l'espionnage et de l'intrigue, il aurait sans doute trouvé le moyen de coder les rapports. Mais d'une part, cela ne lui avait pas réellement traversé l'esprit, d'autre part, il avait déjà été assez ardu de trouver et embaucher des spécialistes de la filature qui sachent lire. Il avait découvert avec surprise et agacement que, non, ce n'était pas une compétence si répandue.

Aussi bien, naïvement, le vieux fonctionnaire pour qui la situation s'approchait un peu d'une aventure mettant quelque piquant dans sa vie monotone, ne prenait pas plus de précautions que cela, quand il venait vider l'urne de son contenu.

C'est un peu ébahi qu'il arrêta donc son geste alors qu'il se penchait sur le tas de poteries oubliées. Une ombre venait se découper au dessus de lui. Il tourna la tête, intrigué. Et son teint un peu blafard de comptable rachitique blanchit immédiatement.

Jawaad le toisait, grattant négligemment sa courte barbe drue, son autre main tenant la laisse du collier de Sonia qui trônait derrière lui, sculpturale et arrogante dans l'air frais et humide que charriait le léger vent de la baie. Et à sa droite, se dressait, ses bras de colosses croisés sur sa poitrine massive, Abba, qui le fixait avec une colère presque palpable.

Il manqua s'effondrer dans le tas de détritits où était dissimulé l'urne, et tenta aussi prestement qu'il en était capable de fuir au plus vite sur le quai, déjà bien fréquenté de bon matin. Mais l'y attendait déjà Damas, approchant l'air de rien, faisant, presque joueur, un non de la tête. Et un regard sur l'autre coté du quai lui fit renoncer dans un gémissement pitoyable à toute échappatoire. Deux marins avançaient eux aussi négligemment vers lui. Toute retraite était coupée.

Abba s'avança, attrapant brutalement Narwin au col. Il aurait fallu un cric pour faire céder son bras :

"— C'est pas pour me répéter, mais toi, faut qu'on cause !"

Le comptable glapit de terreur :

"— Haaa ! Ne me touchez pas, ou je crie !"

Jawaad étira un sourire, fixant l'homme, qui les deux mains sur l'avant-bras de son second, essayait vainement de se dégager :

"— Va-y, crie, et Abba te brise la nuque. Tu sais très bien, tu es fonctionnaire, tu connais bien les lois, qu'on ne pourra retenir un crime de sang si je me porte garant de mes hommes. Tu me coûteras, quoi, une poignée d'andris, et quelques heures dans un tribunal ?"

Les passants, juste au dessus du petit groupe, regardaient la scène avec une certaine curiosité, rapidement découragée, cependant, par la stature du géant noir qui malmenait le comptable, et par les deux marins et Damas qui fixaient les curieux, faisant rempart entre leur patron et le reste du quai. Quelqu'un finirait bien par rapidement prévenir la garde du quartier, mais on pouvait

compter quelques longues minutes avant leur arrivée. Damas y avait veillé, avant de repérer les lieux décrits en détail par Raevo. Une demi-douzaine d'andris dans la main du sergent de permanence avait assuré qu'il répondrait avec un zèle très relatif à tout signalement d'un désordre public de ce côté du Radia Ambra.

Jawaad étira un sourire :

"— Mon second t'a dis quelque chose, non ?"

Abba soufflait, menaçant, approchant l'homme chétif de son visage bestial. Ce dernier ne tenait plus debout que par la pointe des pieds.

"— Heu... oui, oui, heu... C'est moi qui vous fais espionner, mais je n'y suis pour rien ! On m'a forcé la main, tout ce que je faisais, c'était l'intermédiaire ! Je prends les rapports, je les copie, et je les transmets ! Rien d'autre, juré ! Par les Hauts-Seigneurs, je vous jure que je ne suis responsable de rien d'autre !"

Jawaad acquiesça, gardant l'œil sur Damas qui malgré les précautions précédemment prises, faisait vigile. Une mauvaise surprise pouvait toujours arriver. Derrière lui, Sonia plissait les yeux au spectacle, avec un délice évident à voir la terreur du comptable face à la puissance bestiale d'Abba.

"— Je sais tout cela, Narwin Callimus", reprit le maître-marchand. "Mais tu va faire quelque chose pour moi, et tu va le faire proprement. Si tu t'acquitte de ta tâche, je vais peut-être songer à ce que tu vives encore quand cela sera fini."

"— Mais, heu... Oui ?... Heu, vous voulez que je fasse quoi ? Je peux tout vous dire, promis !"

"— Inutile. Damas va t'accompagner, et tu va donner rendez-vous à ton fils. Tu suivras à la lettre toutes les indications de mon maître d'équipage. Si jamais tu fais la moindre bêtise, il te tuera sans hésiter."

Le comptable donna l'impression qu'il se décomposait littéralement :

"— Mais il va se douter que c'est un piège, je ne pourrai jamais le convaincre !"

"— Suis les consignes de Damas à la lettre. Et si tu n'arrive pas à persuader ton fils ; hé bien, tu mourras."

Abba relâcha Narwin, le repoussant légèrement. Le comptable faillit chuter sur les ordures, tenant à peine debout, le teint livide de peur, tandis que Damas lui faisait signe d'approcher. Jawaad fixait les environs. Aucuns gardes en vue, mais il avait été suffisamment peu discret pour alerter d'éventuels observateurs. Il comptait bien que ce fut éventuellement le cas.

Il étira un sourire, regardant s'éloigner le chétif fonctionnaire flanqué de Damas. Franello apprendrait tôt ou tard qu'il était démasqué, et que le chasseur était en passe de devenir la proie.

Abba interrompit sa réflexion :

"— Tu joue un jeu dangereux. Je sais que Damas peut bien prétendre le contraire, lui adore cela ; mais moi pas. Si cet ordinatori ne mord pas à l'appât, que feras-tu ?"

"— Le meilleur moyen de le savoir, sera le moment venu. Pour le moment, j'ai une esclave à aller chercher..."

Sonia, en retrait, tira un sourire pervers, et satisfait. Jawaad aurait pu régler cette affaire sans qu'elle en soit témoin, et elle se doutait qu'il avait choisi l'option de l'emmener avec lui à dessein. La curiosité de l'éducatrice en était ainsi piquée au vif, et elle en goutait le plaisir avec délice.

12- La séparation

"— Tu as dis QUOI ?!"

Le cri outré de Priscius résonna dans toute la villa, et figea toutes les esclaves présentes, jusqu'au pavillon des bains. A vrai dire, même ses deux assistants eurent un temps d'arrêt inquiet à entendre leur patron.

Jawaad, sirotant le thé offert par l'esclavagiste, n'avait pas cillé. Lui s'y attendait. Il avait d'ailleurs posé sa main libre sur la tête de Selyenda, à ses pieds, la retenant fermement, les doigts glissant sur son front jusqu'à ses yeux, en prévision du coup de gueule de son vis-à-vis. Et il avait bien fait. Quand Priscius éclata, elle manqua elle aussi crier de peur, se réfugiant brutalement dans les jambes de Jawaad. Un instinct dont elle n'aurait même pas elle-même pu saisir la portée. Mais c'était bien contre lui, qu'elle venait se cacher, tremblant comme une feuille, le visage à demi-enfoui dans son long kilt.

Jawaad constata avec intérêt que Sonia n'avait rien omis. La petite barbare rousse n'en avait pas conscience, mais elle était déjà imprégnée de sa présence.

"— Je te la prends pour rien. Je t'en débarrasse."

Priscius explosa une seconde fois, son visage barbu prenant une teinte écarlate :

"— Non, mais tu as perdu la tête ?! Tu me prends pour qui, par les dieux anciens ? Tu réalises le prix qu'elle m'a coûté jusqu'ici ? Par Odin, je ne sais pas ce qui me retient de te faire sortir de chez moi à coup de pied au cul !"

Jawaad leva un regard au sourcil dubitatif sur le marchand d'esclave et sa menace, sans paraître véritablement s'en offusquer. Il glissa sa main sur le côté du visage de Selyenda, pour venir appuyer sa tête contre sa jambe. Elle était à genoux, et tremblait toujours, se laissant faire sans résister. Le maître-marchand toisa Priscius, toujours aussi impassible, mais il laissait à l'esclavagiste le soin de constater de lui-même l'emprise qu'il avait déjà sur la jeune esclave :

"— Elle est invendable, et tu le sais. De plus, tu m'es redevable, je t'ai ramené ton éducatrice, quand la loi me donnait tout droit de la garder, puisqu'elle s'est introduite chez moi."

Priscius dut retenir une violente envie de cogner immédiatement le maître-marchand. Mais Abba, son second, qui le foudroyait du regard au même instant, l'encouragea prestement à se contenir. Appuyé contre le mur de son bureau, bras croisés, il veillait sur son patron sans cacher son dédain pour le nordique avec qui Jawaad faisait affaire. On disait de cet esclavagiste noir qu'il pouvait briser le crâne d'un cheval à coup de poing, et ses énormes biceps rendaient cette rumeur tout à fait crédible.

"— Ne me parle pas de cette chienne ingrate ! Elle n'est pas prête de sortir de la cage où je l'ai jeté !"

"— Pourtant, tout ton commerce tient en grande partie aux talents d'éducatrice que tu exploites chez elle. Et son escapade m'a été utile, comme je te l'ai dit. C'est pour son utilité, et sa valeur, que j'ai pris la décision de te la ramener. Mais... je peux tout aussi bien la reprendre, tu sais ? Il y a assez de témoins qui m'ont vu la tenir en laisse toute la matinée pour que je fasse valoir mon droit."

Priscius foudroya Jawaad du regard, ne déclenchant en réponse que son indifférence coutumière. Il plongea rageusement sa main dans le bol de pistache posé sur son bureau, plus pour trouver quelque chose à serrer et broyer, que par fringale. Il s'arracha ses mots, le ton grondant :

"— Je suis bien forcé de remercier ta générosité, maitre-marchand. Mais elle n'échappera pas à la punition que je réserve aux esclaves fuyards, crois-moi !"

"— Cela te regarde. Moi, tout ce qui m'intéresse, c'est de te débarrasser de la jeune rousse. Tu m'es redevable, et tu ne peux rien faire d'elle. Quoi qu'il arrive, tu y sera de ta poche."

"— Et comment peut-tu prétendre cela ?"

Jawaad étira un sourire, et sa main poursuivant sa glissade caressante sur le visage de Selyenda dont il cachait les yeux, vint flatter ses lèvres du majeur, avant de doucement en forcer le passage pour s'immiscer dans sa bouche. Elle se laissa faire sans résister un seul instant, en happant le doigt de l'homme aux pieds de qui elle était réfugiée. Priscius grimaça sa perplexité à observer la scène. Aucun homme n'avait jusqu'ici jamais réussi à l'amadouer, sans qu'elle tremble de terreur au moindre contact, et là, elle semblait complètement docile, sous le charme.

"— Parce que ton éducatrice m'a expliqué qu'elle n'a même pas réussi à en faire une Languien. Et le reste, tu le vois toi-même... Si tu me la donne, tu as tout à y gagner."

Priscius leva haut un sourcil dubitatif :

"— Comment ça ?"

Jawaad baissa le regard sur la petite esclave qui suçotait son doigt, étonnamment calme, maintenant que Priscius avait cessé de hurler. Il reprit une gorgée de sa boisson avant de répondre, évitant de donner son avis sur le breuvage, à son goût médiocre. Mais personne ne savait jamais faire le thé :

"— Ta réputation a subi de durs revers récemment. Dans ton dos, les autres esclavagistes des grandes maisons d'Armanth ne tarissent pas de moquerie à ton sujet. Et cela n'ira pas en s'améliorant, s'ils apprennent que tu n'a pas su dresser et éduquer une esclave..."

Priscius souffla d'agacement au rappel du tour pendable dont il avait été victime, et qui commençait à lui coûter cher, et pas que financièrement. Il jeta un autre regard vers Abba, dans l'espoir d'un soutien. Après tout, c'était un de ses confrères. Le colosse noir lui répondit en le fixant d'un air parfaitement entendu. Il était au courant, depuis le début. Et ne ressentait pas la moindre compassion pour son collègue ; ce dernier avait été trop arrogant, et le payait, même s'il détestait la méthode employée pour cela.

Priscius se tourna de nouveau sur Jawaad, qui prenait son temps, son pouce caressant le visage de Selyenda, qui, blottie contre lui, avait pratiquement cessé de trembler :

"— Et alors ?"

"— Et alors, si tu donne une esclave, apparemment brisée à dessein pour te faire perdre la face, à un maitre-marchand renommé, que dira-t-on de toi ? Que tu t'es débarrassé d'un fardeau dont tu ne peux rien tirer, ou que tu as offert un cadeau de prix à l'un des hommes les plus riches de la ville, réputé difficile ?"

L'esclavagiste plissa les yeux, retrouvant son calme, en pesant l'offre du marchand :

"— Hé bien... Il sera mentionné la générosité de mon cadeau, et sa valeur, bien sûr, puisque, tu le sais, tu n'es pas exactement considéré comme un client facile, bien au contraire."

Jawaad acquiesça avec un bref sourire. Priscius reprit, encore hésitant, et il n'allait pas céder sans essayer de négocier :

"— Mais tu pèse bien le prix qu'elle m'a coûté ? Je te ferai vraiment un cadeau de grande valeur, ce qui ne va pas arranger mes finances."

"— Cela dépend quelle valeur tu donne à quelques andris, ou à ta renommée, Priscius. La fortune est plus aisée à reforge que la réputation..."

Jawaad marquait un point. Priscius réfléchit encore, observant l'esclave rousse au sein tatoué pour laquelle, il avait, malgré tout, dépensé plus que de raison, dans le but de contrarier le plan de Batsu et ses collègues de le ridiculiser. Et malgré ses efforts, il n'avait rien pu en faire. Ou presque. Là, aux pieds du maître-marchand, même si sa peur était palpable, elle aurait presque pu faire illusion d'une esclave dressée avec art, à défaut d'être véritablement éduquée.

"— Mettons que j'accepte. Quelle garantie ai-je que tu fasses bonne renommée de mes marchandises et de ma maisonnée ?"

"— Aucunes, Priscius. Mais je serai ingrat de dénigrer l'homme qui m'offre un généreux cadeau, tu ne crois pas ?"

"— Bref, je te fais donc un présent de prix, contre presque aucune assurance que cela me rapporte quoi que ce soit ?"

"— Tu te débarrasse d'une fille qui ne te rapporterait rien, que tu ne pourrais même pas exposer sur les estrades des enchères, en faisant passer cela pour une généreuse et amicale offrande à un maître-marchand. Tu as déjà perdu la somme que tu as déboursé. Tu peux par contre redorer ta renommée. C'est à toi de voir."

Il y eut un long silence. Abba observait les deux hommes, et la petite esclave chétive qui se cachait dans les pieds de son patron. Cela ne s'était pas réellement amélioré du point de vue physique depuis qu'il l'avait vue dans les cages de Batsu, avant que celui-ci ne l'échange à Priscius pour paiement de sa dette. Il tentait de voir en quoi elle pouvait être si spéciale pour intéresser autant Jawaad que cela. Et avait du mal à comprendre. Elle était jolie, au final, mais minuscule, et frêle, et pour l'esclavagiste, manquait sévèrement de formes. Mais elle était rousse, aux yeux verts ; et terrienne. Trois traits rarissimes. Abba reporta son regard sur son patron. Il y avait bien une autre chose, fort différente, qui expliquerait l'intérêt de Jawaad. Mais cela ne fit que rendre l'esclavagiste plus dubitatif encore : comment l'aurait-il su, et pourquoi était-ce ce qu'il cherchait ? Il garda ses réflexions bien en tête, pour cuisiner son ami à la première occasion.

Priscius répondit enfin, après une réflexion agacée, ponctuée par plusieurs pas d'un côté puis de l'autre, malaxant ses pistaches dans un tic colérique :

"— Ha, prends-là ! Mais nous sommes convenus que c'est un cadeau de prix que je te fais, et je n'hésiterai pas à en colporter la rumeur, alors j'espère bien que tu n'iras pas raconter autour de toi une version différente !"

Jawaad pressa un peu plus Selyenda contre sa jambe, pour anticiper sa réaction d'angoisse à la décision, la bâillonnant toujours de son doigt qui remua doucement pour agacer sa langue :

"— J'honore toujours à leur juste valeur les cadeaux qu'on me fait."

Priscius acquiesça, encore fort peu convaincu par le bien-fondé de la négociation. Mais une telle occasion ne se représenterait pas, donc, il avait le choix entre peut-être quelque chose qui lui assure un certain prestige, ou rien du tout. Il lâcha les pistaches dans le bol de son bureau et en se secouant les mains, sortit papiers, et plume :

"— Je vais rédiger le contrat de propriété qui sera enregistré, que les choses soient faites proprement."

"— Comme tu veux ; en général, la parole me suffit."

Jawaad appuya légèrement sa caresse contre la joue Selyenda. Elle s'était remise à trembler comme une feuille, prenant conscience qu'elle venait tout simplement d'être donnée au maître-marchand. Et qu'elle allait être séparée de sa sœur, pour suivre elle ne savait réellement qui, ni où, ni dans quel but.

Magenta découvrit avec surprise qu'elle n'avait aucune chance d'arrêter Athéna ; pas sans aiguillon électrique, en tout cas. Elle était bien trop agile, et rapide, et surtout, bien trop décidé.

"— Arrête, ça ne sert à rien, tu ne va rien y changer !"

"— C'est ma sœur !"

Le bruit s'était répandu dans le Jardin des Esclaves, du retour de Jawaad ; et dès que Selyenda avait été envoyé dans les bureaux de Priscius, tout le monde se doutait que le marchand venait conclure son achat. Le hurlement du maître des lieux avait achevé de confirmer la rumeur.

Ce qui avait jeté le trouble sur les esclaves, avait été la réapparition de Sonia. Priscius s'était retenu d'exploser en reprenant possession de son bien, et avait écouté l'explication de Jawaad qui la lui ramenait, mais il avait giflé sa propriété en l'envoyant valdinguer au sol, et dans sa colère, lui avait encore asséné un violent coup de pied. Un de ses assistants l'avait ensuite trainée par les cheveux, pour aller la jeter dans les cages du sous-sol, sans que nul ne puisse l'approcher.

Un froid glacial se répandit sur tout le jardin, accentué encore par l'humidité de la pluie qui s'était remise à tomber depuis le matin. Sonia était crainte, parfois détestée aussi, mais surtout respectée, et la voir traitée si brutalement et sans égard, avait choqué tout le monde. Certaines des filles de la maisonnée s'en réjouissaient. Mais pour la plupart, le spectacle les avait épouvantées.

Magenta n'était pas des moins affecté, et l'effarement de la scène l'avait rendue imprudente. Elle aurait sinon anticipé la réaction de l'ainée des deux rousses, qui conservait un tempérament fort et rebelle. Elle l'aurait solidement attaché, et surtout, elle aurait eu l'aiguillon à portée de main.

Dans tous les cas, c'était trop tard. Quand Athéna vit sa sœur conduite par Jawaad, se diriger vers l'entrée du domaine, de l'autre côté des jardins, elle bondit pour courir à toutes jambes vers elle. Elle était vraiment agile. Magenta ne parvint pas à la retenir, se lançant à sa poursuite, une panique lui enserrant le cœur. Aussi bien elle-même, que l'indisciplinée esclave en train de foncer vers sa cadette, paieraient cher l'esclandre, surtout vu l'humeur de Priscius.

Selyenda marchait, presque hagarde, guidée par Jawaad, qui gardait une main posée sur sa tête. Elle entendit le cri d'Athéna, et la vit courir vers elle, de l'autre côté du jardin.

Difficile de savoir si Jawaad fut surpris de la réaction de sa nouvelle esclave, ou s'il décida simplement de la laisser faire. Mais la petite rousse lui échappa, pour à son tour foncer vers sa sœur aînée, manquant au passage chuter dans le bassin qui ornait la place centrale.

"— Foutrailles de sang de... !" Priscius, rouge de colère, se précipitait déjà à la poursuite de la jeune femme, décrochant le fouet à sa ceinture. Il n'allait pas laisser pareille rébellion se produire entre les murs de sa propriété !

Jawaad le foudroya d'un regard sombre et mauvais :

"— Tu ne touches pas mon bien."

Faisant un signe vers Abba, qui s'était lui aussi fait surprendre, le maître-marchand suivit Selyenda, sans se presser.

Le géant noir obtempéra d'un air entendu, et lança un regard menaçant vers Priscius, qui sonnait clairement comme un "toi, pas bougé". Le nordique se sentit soudainement pris à défaut au sein de sa propre Maisonnée, et il n'était pas homme à l'admettre. Il s'avança donc à son tour, colérique. Qui que ce soit qui lui tombe sous la main allait ramasser pour tous les autres.

Athéna n'aurait sans doute guère pu être arrêtée par rien, tant elle courait de toutes ses forces. C'est au pied des marches de la place, devant le bassin, qu'elle attrapa Selyenda pour la serrer dans ses bras, s'effondrant au sol avec elle. Ce qu'elles se dirent, noyé dans les larmes, ne fut compris que du seul homme ici qui connaissait bien que très sommairement le français. Elles employèrent leurs prénoms de naissance ; Elena, pour Athéna, Lisa, pour Selyenda.

"— Lisa! Lisa... tu te souviens de ce que je t'ai dit, tu t'en rappelle ? Je serai toujours là, je ne t'abandonnerai pas. Même si nous sommes séparées, je ne t'abandonnerai jamais, et je te retrouverai. Tu entends ?... petite sœur, où que tu sois, quoi qu'il arrive, je te retrouverai !"

"— Je t'aime, Elena ! Je t'aime ! Pardon !... Pardon pour tout ça ! Je t'en supplie, pardonne-moi pour tout ce que j'ai fait !"

Athéna posa un baiser sur le front de sa cadette, qui s'effondrait en sanglots, redevenant pour un bref instant l'aînée, la plus forte. Elle entendit Magenta juste derrière elle, mais s'en moqua éperdument, autant que des hommes qui, face à elle, allaient dans quelques pas venir lui arracher sa sœur des bras.

"— C'est pas ta faute ; ça ne l'a jamais été, petite sœur. Je t'aime, il n'y a jamais rien eu à pardonner. Lisa, soit courageuse. Je te jure que je serai toujours là..."

Athéna fut interrompue par la voix de Magenta, qui, voyant approcher Jawaad, mais aussi Abba, et son maître, n'en menait pas large :

"— Ca suffit, Athéna ! Ici !" Son ordre sonnait d'une fausse autorité chargée de peur.

Priscius leva son fouet quand il arriva sur le couple enlacé, prêt à frapper sans discernement. Une énorme poigne arrêta son geste, sous le regard terrifié de Magenta. Abba tonna, la voix agacée et clairement menaçante :

"— Tu fais ça, je te démolis, tout esclavagiste que tu es, dans ta propre maison ! C'est clair ?"

Priscius tira sur son bras. L'esclavagiste était puissamment bâti, et même plus vieux qu'Abba, il était confiant dans sa force. Mais la prise du géant noir était un étai, qui se resserra encore, douloureusement. Le nordique aboya rageusement sur son collègue :

"— Tu ose t'en prendre à ton hôte ?! Je suis chez moi, et j'ai toute autorité sur mes propriétés, fils de chienne."

Priscius avait lâché l'insulte sous le coup de la colère, sans réfléchir. Il le regretta immédiatement. D'un élan brutal, Abba l'envoya valser dans les buissons entourant la place, comme s'il n'avait rien pesé. Priscius avait à peine touché le sol que le colosse noir avançait déjà sur lui :

"— Le fils de chienne va te faire bouffer tes paroles, et te les faire vomir avec tes dents !"

Athéna serrait sa cadette contre elle, tétanisée par la scène ; quand à Magenta, elle reculait dans une fuite prudente, livide de peur.

Jawaad arriva à la hauteur de l'ainée, et lui attrapa l'épaule, tout en se tournant sur son second :

"— Abba, non. Nous sommes ses invités."

Puis se penchant sur Athéna :

"— Lâche-la."

La jeune femme serra un peu plus Selyenda contre elle. Des larmes coulaient sur ses joues. Elle fixa le maître-marchand, suppliante :

"— Je vous en prie, non..."

Jawaad répondit avec un calme étonnant, mais l'ordre ne souffrait aucune discussion :

"— Elle m'appartient, esclave. Je l'emmène ; alors lâche-la, avant que je ne t'y force."

Athéna ouvrit les bras pour libérer sa cadette, réprimant un tremblement au ton du marchand. Mais Selyenda, elle se raccrochait de toutes ses forces. L'ainée blêmit, incapable de renoncer. Serrant sa sœur contre elle, elle se prosterna au sol, se penchant jusqu'à toucher du front la botte de Jawaad. Elle mit toute sa volonté, tous ses espoirs, à parler le plus clairement possible en athémaïs :

"— Maître, je vous supplie... C'est ma sœur. Ne nous séparez pas... je vous en supplie. Achetez-moi, avec elle !"

"— Pourquoi ferai-je cela, esclave ?"

Abba, quelques pas plus loin, se tenait devant Priscius qui se relevait en essayant de s'extirper des branchages, dans des gestes colériques. L'altercation avait sonné l'alerte et les hommes de son domaine approchaient dubitatifs. Mais certains étaient déjà partis chercher leurs armes en courant. Quand aux esclaves, toutes étaient restées cachées, fixant la scène avec effarement, et une crainte respectueuse. Seule restait Magenta, qui ouvrit des yeux ronds à voir Athéna supplier le maître-marchand.

Athéna souffla d'anxiété, ravalant ses larmes, le cœur battant. Elle sentait Selyenda se raccrocher désespérément à elle, retenant son souffle à son tour, levant sur Jawaad un regard suppliant noyé de larmes. L'ainée à son tour leva la tête, se cambrant en faisant mine dans un mouvement sensuel, de vouloir grimper le long des jambes du marchand. Elle remercia silencieusement le ciel, sa cadette libérait un peu sa prise :

"— Parce que je ferais tout ce que vous désirez, maître, quoi que vous puissiez demander, si je vous appartient. Je ferai tout pour rester avec ma sœur..."

Jawaad baissa la tête, plissant les yeux. Il fixait la jeune femme, à la fois si semblable, et si différente de sa cadette. Plus adulte, comme plus femme, aussi ; et plus belle. Plus forte aussi, de toute évidence. Il avait pu en voir le caractère à sa précédente venue, mais il avait occasion cette fois d'observer son regard. Un regard suppliant, mais qui brillait farouchement de volonté.

Une voix se fit entendre à quelques pas. Magenta approchait craintivement. Elle jetait des regards clairement peureux sur Priscius, plus loin, qui se dressait devant Abba, dans un défi silencieux. Mais elle tenta de raisonner Athéna, d'une voix bien mal assurée :

"— Arrête ça ! Une esclave ne décide pas d'à qui elle appartient ! Tu as été promise aux enchères, aux plus hautes places de l'estrade du Marché aux Cages. Alors lâche Selyenda et reviens de suite, ou notre maître va nous punir !"

Jawaad leva son regard sur la jeune femme, qui, autant par la voix hésitante, que par son allure de panique, n'en menait pas large. Sa voix se fit mordante et froide, presque dédaigneuse :

"— Et pourquoi ne tenterait-elle pas de me convaincre, esclave ?... Elle ne décide de rien, ici, mais elle a le courage d'essayer..."

Magenta répondit, pratiquement suppliante, cette fois :

"— Mais... maître... notre maître ne le permet pas..."

"— Moi, je le permets."

Athéna reprit un peu de cran, essayant un sourire enjôleur, rendu un peu pitoyable par son visage mouillé de larmes. Mais qu'importe, elle devait tout tenter :

"— Je vous servirais selon le moindre de vos désirs, je ferai tout ce que vous pourrez souhaiter, maître. Je peux apprendre vite, tout ce que vous voudrez ; devenir tout ce que vous ordonnerez... Je vous en prie, achetez-moi, avec ma sœur."

Derrière Jawaad, Priscius se redressait, ses hommes de main le rejoignant. Abba suivait leur approche du regard, sourcils froncés sur son visage de brute. Provoquer une bagarre qui pouvait finir en bain de sang n'allait servir les intérêts de personne, aussi il recula d'un pas, en toisant l'esclavagiste :

"— L'affaire est close. Evitons de nous battre chez toi, je ne tiens ni à tuer tes hommes, ni à prendre un mauvais coup."

Priscius fit un signe pour calmer ses hommes qui arrivaient à sa rescousse :

"— Soit, affaire close, Abba. Mais toi et ton patron, vous... " il se ravisa et changea de formule pour quelque chose de plus poli, la voix sourde : "... quittez ma demeure, rapidement. Je suis chez moi, et je décide ici des mes lois !"

Le géant noir acquiesça à la décision, plutôt sage. Il n'aurait pas voulu avoir à vérifier s'il pouvait mettre une raclée à toute la maisonnée de l'esclavagiste, et pour tout dire doutait en sortir indemne. Il se tourna vers Jawaad. Celui-ci restait toujours aussi calme, et s'était accroupie face à l'esclave qui le suppliait. Il venait de saisir sans brusquerie Selyenda, par le bras, le regard sur Athéna :

"— J'ai toutes les esclaves que je souhaite, et la dernière que je voulais, m'appartient, désormais."

Athéna se dressa sur ses genoux, paniquant soudain, fixant le marchand le regard noyé de larmes :

"— Non... s'il vous plait, je vous en prie ! C'est ma sœur... c'est ma seule famille, ne nous séparez pas ! Je vous en supplie, c'est trop cruel, nous ne le supporterons pas. Pitié ! Je... je sais que vous comprenez !"

Jawaad posa calmement sa main libre sur la joue de la jeune femme, dans une caresse douce, fixant son regard aux reflets verts, voilé par les pleurs qui coulaient maintenant en flots brûlants. Selyenda sanglotait toujours, suppliante, sans un mot, et le maître-marchand détourna un bref instant son regard sur elle, avant de revenir à Athéna :

"— Je le comprends." La voix de Jawaad était calme, presque paisible. "Mais désormais ta sœur m'appartient. Pas toi. Vous êtes esclaves, vos liens ne me regardent pas, ils n'ont aucunes valeurs, ici. Tu es une marchandise, comme elle."

Athéna s'effondra en sanglot, s'agrippant au marchand qui se relevait en entraînant Selyenda avec lui. L'ainée supplia encore, presque dans un cri :

"— Non, Pitié, ne faites pas ça, ne nous séparez pas ! Je vous en prie !"

Mais le maître-marchand repoussait les mains de la jeune femme qui s'agrippait à lui, se tournant vers Abba, impassiblement :

"— On y va."

Selyenda tira brusquement au même instant. Jawaad la tenait fermement, et la frêle jeune fille n'avait aucunes chances d'échapper à son étreinte, mais elle avait attrapé sa sœur aînée, de toutes ses forces :

"— Elena, ne me laisse pas !"

L'ainée, le visage décomposé par la peine, murmura, à nouveau dans leur langue natale, la voix brisée par les sanglots :

"— Je te le promets, je te retrouverais, et je viendrais te chercher. Je ne t'abandonnerais jamais, petite sœur. Jamais !"

Jawaad poussa patiemment Athéna, forçant Selyenda à lâcher prise. Cette dernière pleurait de toutes ses forces, refusant de lâcher sa sœur. Le maître-marchand tira simplement un peu plus fort pour la soulever et la prendre dans ses bras. Mais il fixa longuement l'ainée, son regard noir à cet instant devenu insondable, en reculant avec son fardeau qui résistait encore et voulait s'agripper à Athéna.

Celle-ci, dans un geste de résignation désespérée, attrapa doucement les bras de sa cadette, qui ne cessait de l'appeler, achevant de la forcer elle-même à la lâcher. Elle ne pouvait plus retenir ses larmes, murmurant toujours :

"— Je reviendrais te chercher... je passerais ma vie à cela, Lisa. Courage, je reviendrais te chercher."

"— je t'aime, grande sœur ! Je t'aime !"

Jawaad fit un signe de tête vers Abba, qui attendait son patron pour lui emboîter le pas, et s'orienta vers la sortie du domaine. Selyenda se débattit encore dans ses bras, criant de toutes ses forces :

"— Elenaaaa !"

Priscius venait de perdre définitivement patience. Fou de rage, il fondait sur Athéna, qui prit le premier coup de plein fouet, faisant glapir de peur Magenta, qui battit en retraite. Mais l'ainée n'avait d'yeux que pour sa sœur, et tandis que Priscius l'attrapait rageusement par les cheveux et par un bras, pour la trainer derrière lui, dans des imprécations colériques, elle hurla encore, pour Selyenda :

" — Je t'aime, petite sœur ! Je reviendrais te chercher! Je te le jure !"

Jawaad tourna juste le regard pour entrevoir Athéna qui subissait les foudres de Priscius, fronçant brièvement les sourcils à la scène. Il raffermi sa prise sur son esclave se débattant toujours, passant sa main sur son visage, pour l'aveugler, et la bâillonner, la forçant ainsi au calme. Et quitta le domaine de Priscius, sans se soucier de lui dire au revoir, délaissant ce dernier tout à sa colère déchainée.

Je me souviens de ces instants. Je me souviens de ses cris, qui me déchiraient le cœur. Des bruits cinglants et horribles des coups que Priscius portait à ma sœur, défoulant sur elle toute sa rage, aveuglement. Je me souviens de l'indifférence de Jawaad, qui m'emportait loin d'Elena, et de celle d'Abba, qui n'avait pas un instant jeté un regard sur la scène.

Mais après tout, nous n'étions, elle et moi, que des esclaves. A leurs yeux, des marchandises ; des animaux. Et qui se serait soucié qu'un animal soit battu par son propriétaire ? Les coups me donnaient la nausée, et quand Jawaad me retint contre lui, m'éloignant, à jamais -et comment aurai-je pu croire autre chose ?- de ma sœur, plaquant sa main sur mon visage pour bâillonner mes cris de détresse, je voulus le mordre, assez fort pour lui arracher la chair.

Mais je ne fus même pas capable d'essayer. Je ne le savais pas, mais ce que Sonia m'avait fait, me soumettait à lui plus fortement qu'aucune chaîne. Son odeur était celle dont mon âme était imprégnée jusqu'à son essence ; elle était pour moi mon refuge, le joug sous lequel je ployais d'instinct, le manteau dans lequel me réfugier. Je n'avais aucune raison de l'aimer, et je le haïssais de tout mon désespoir, mais tout mon instinct, lui, le chérissait infiniment.

Voilà ce que le Languori avait fait, m'asservissant comme une partie de lui, poupée docile soumise au moindre de ses gestes, sans pouvoir y résister ; ma volonté était vaine et ridicule, face à la force immense du lien que Sonia avait veillé à bâtir et consolider.

J'aurais voulu à cet instant mourir, alors que s'assourdisaient les cris, et le bruit des coups, qui pleuvaient sur ma sœur ainée. J'aurais voulu le détester, lui hurler toute ma rage. Mais tout ce que je fis, c'est de pleurer, en me blottissant dans l'étreinte rassurante de ses bras. Et le monde devint une brume opaque, tandis que mon esprit se perdait dans ces méandres où rôde la folie, voisine du désespoir.

13- Les Ordinarii

Les choses ne se passaient pas du tout comme prévues.

Jawaad se gratta le menton, en apparence imperturbable, fixant son interlocuteur qui venait de se présenter. L'homme était reconnaissable entre tous. Soigné, le dos droit, l'allure hautaine et assurée, l'athémaïs au teint plutôt pâle, les cheveux courts et bouclés, presque à peine sorti de l'enfance, portait une longue chasuble noire, bordé largement de blanc, par dessus une tunique unie, de la même couleur, descendant sous le genou, brocardée de reflets chamarrés. Il avait enfin les épaules ceintes d'une large étole, elle aussi noir au liseré or, marqué du cercle blanc, symbole du Concile. Et à son cou pendait, comme pour insister encore, le même cercle d'argent, symbolisant l'Eglise redoutée dont il était prêtre.

A ses cotés, deux ordinarii, affichaient les mêmes tons, le noir liseré de blanc, dans des atours martiaux. Engoncés dans une sombre cuirasse de cuir renforcée de couches de lin, le Linotorci, ils portaient une chemise à manches bouffantes d'un rouge écarlate, retombant en longs pans sur leurs larges pantalons noirs. Enfin, leur visage était dissimulé par un casque grec à panache de crin couleur de sang. Ils veillaient sur l'envoyé de l'Eglise, longs fusils impulseurs aux allures de lances en main, glaive au coté ; imperturbables dans leur dévotion absolue à leur service sacré, ils paraissaient deux statues menaçantes.

Jawaad ne risquait pas de se tromper sur le rang, et la nature, de l'homme en face de lui, flanqué de ses gardes du corps. Mais il se doutait bien qu'autour de la place, en guettaient d'autres qui, en civil, et dissimulés dans la foule et les ruelles entourant la place, attendaient un seul signe, pour fondre comme une nuée défendre leur maître.

Le maitre-marchand fronça un sourcil mécontent et dubitatif, jetant brièvement un regard sur Azur, qui, effrayée, et à raison, par l'Ordinarii et ses gardes, restait cachée derrière son épaule. Mais il ne chercha pas sa confirmation, il était déjà parfaitement sûr de lui.

Ce n'était pas Franello. Les choses prenaient une tournure particulièrement inattendue...

"— Le message est passé Jawaad. J'ai bien cru que Narwin ferait une apoplexie avant qu'on en ait fini."

Damas s'appuyait au chambranle de la porte, regardant Jawaad s'affairer à son bureau, au milieu de nombre de papiers. Les coursiers avaient livrés quantités de missives et de lettres, dont une large partie finissait d'ailleurs froissées et jetés avec dédain par le maitre-marchand. On pouvait raisonnablement se demander s'il les avait même lues, parfois.

Celui-ci leva la tête, délaissant son tri pour fixer son maitre d'équipage :

"— Et ?"

"— Le Campo Annuciante. A la fin du jour. Ce n'est pas vraiment le meilleur des lieux de rendez-vous publics..."

Jawaad acquiesça, en se redressant, pour tourner la tête vers son balcon, fixant le ciel un instant, dans ses réflexions :

"— Pas le pire non plus. Tu as pris des dispositions ?"

"— Six hommes qui savent être discrets, deux avec des impulseurs, un troisième qui sait lancer un poignard. Mais il y aura foule à cette heure. Ça a tout du piège idéal, s'il veut en finir proprement et sans traces.

"— Abba veillera sur mon dos. Et je prends Azur."

Damas hocha la tête à son tour, mais son regard sur le maître-marchand ne cachait pas ses doutes :

"— Je ne suis pas Abba. Ces gens-là, je ne les crains pas, ni leurs dieux et leurs croyances. Ce ne sont que des hommes. Mais Abba a raison sur une chose : c'est vraiment un jeu dangereux, même à Armanth. Si jamais cela se passe mal, et qu'on touche à un Ordinatori, je ne donne pas très cher de nos peaux après cela..."

"— Nous allons discuter." Jawaad posa son regard sombre sur le jemmaï : "Et ce qui est vrai dans leur sens est vrai dans le notre ; nul ne touche impunément à un maître-marchand de la Guilde, et Franello sait très bien ce qu'il encourt à essayer. Nous serons sur un pied d'égalité."

Jawaad rajouta un sourire esquissé à ses propos, pour les appuyer :

"— Et je ne fais pas venir Abba, ma psyké, et toi, pour rien."

Damas soupira, et fixa Jawaad. Il n'était pas convaincu, et ne le dissimulait pas. Les Ordinatorii avaient un point commun avec son orgueilleux ami et patron. Ils se considéraient au dessus des lois, et des codes, où qu'ils soient. A raison, puisque l'Eglise plaçait en dogme que la parole de tout Ordinatori supplante celle de toute autre autorité, qu'elle émane du plus insignifiant planton de caserne, ou d'un empereur. Et même dans l'enceinte de la cité de la Guilde des Marchands, qui depuis ces vingt dernières années, avait imposé à l'Eglise de reconnaître et se soumettre aux lois de l'Elegio et du Conseil des Pairs, chacun de ses prêtres pensait toujours avec ce dogme en tête, appuyé par l'influence de leur parole sur l'aristocratie et le peuple. Le poids de l'Eglise s'étendait à tout Loss, où que l'on aille. Son autorité faisait loi sur pratiquement la moitié des cités-états des Mers de la Séparation, les légions à son service représentaient des dizaines de milliers d'hommes, voir plus. Et la seule organisation qui pouvait modestement se comparer à un tel pouvoir était celle de la Guilde des Marchands, parce qu'elle contrôlait les mers, le commerce et les îles de tout le Sud.

Mais le Concile et son étendard étaient la Loi, et la Parole, que nul ne pouvait ignorer, et qui inspiraient une crainte légitime même au plus athée des lossyans. Un Ordinatori était plus intouchable encore qu'un Maître-marchand. Et autrement plus dangereux.

Jawaad n'était pas plus dupe de ce constat, qu'il ne l'était du doute qui travaillait Damas. Il jeta sur le bureau sa dernière poignée de missives, pour poser un regard vers sa chambre, où était enfermée Selyenda, allant en fermer silencieusement la porte :

"— Allons à ce rendez-vous. Je compte sur toi."

Damas emboîta le pas de son ami. Un bref instant plus tard, et quelques ordres donnés sans jamais hausser le ton, le maître-marchand fit venir à lui Azur et Abba, pour prendre la route du Campo Annuciante. La place était située au pied des terrasses abritant le palais-forteresse du Conseil des Pairs, et ses dépendances, les archives de la cité, le palais de l'Elegio, et les temples.

Personne dans le domaine n'avait été prévenu du détail de la rencontre à venir, encore moins bien entendu de sa dangerosité, le maître-marchand ayant laissé simplement quelques consignes aux affaires courantes pour sa comptable, et l'ordre pour les siens de ne pas quitter l'enceinte de la villa.

Cependant, tandis qu'il prenait la route pour son rendez-vous, accompagné de sa petite escorte, un silence d'angoisse pesait sur sa maisonnée...

Selyenda avait cessé de pleurer. Vaincue par le chagrin, elle dormait, réfugiée dans un coin de la confortable cage qui avait été monté et installé dans la chambre de Jawaad, jouxtant son bureau. Reposant sur une couche faite de tapis et de coussins moelleux, emmitouflée dans des draps doux et légers, elle tremblait parfois, caressée par le léger vent, frais et humide, que charriait la pluie fine tombant sur la ville.

Son esprit, loin de là, nageait dans les eaux sombres de ses propres limbes ; hantée par les cris de sa sœur ainée venus se mêler à la lugubre farandole des fantômes de sa détresse, et de ses crimes coupables, elle souhaitait sombrer à son tour. Mais le même cri se répétait sans cesse: "Je t'aime, petite sœur ! Je reviendrais te chercher !" L'abandon se refusait avec une vicieuse cruauté. A chaque fois qu'elle pouvait croire disparaître dans sa folie, le même appel retentissait, jusqu'à tout couvrir...

Son sommeil était agité, et elle gémissait en tressaillant parfois.

Jawaad avait fait monter la cage dès son retour, supervisant son installation lui-même. Les coussins, et les draps provenaient directement de son lit, et il avait veillé au confort de sa nouvelle esclave, mais aussi à l'isoler. La seule personne de la maisonnée qui avait eu permission de s'occuper d'elle directement était Azur, qui avait fait sa toilette, avec ordre de ne pas lui parler, et ne jamais la brusquer. Du moment de l'arrivée de Selyenda, au départ de Jawaad, celui-ci s'était arrangé pour être toujours présent non loin de la jeune femme. Sans étonnement, il avait constaté sa détresse résignée, et l'état de passivité catatonique dans laquelle elle avait plongé.

Il avait donné ses derniers ordres, avant son départ, et Airain, une de ses esclaves de confiance, avait charge de veiller au bien-être de sa nouvelle acquisition, et prévenir tout incident pendant son absence.

La jeune femme vint donc, silencieuse, voir comment se portait Selyenda, sans cacher une curiosité mêlée de jalousie, et d'un certain dédain pour l'abattement de la captive. Elle s'étonnait de cet étrange achat, perplexe quand à la raison qui motivait la dernière lubie de son maître. Elle n'appréciait guère l'apparition d'une nouvelle fille dans le harem du marchand, qu'elle percevait comme une rivale, bien entendue. Mais elle ne voyait là qu'une esclave pitoyablement recroquevillée, dont elle entendait les légers geignements.

Mais qui, à un moment, murmura, plaintivement, comme si elle appelait, dans une langue qui lui était inconnue. Elle s'approcha, sans bruits, pour en entendre plus, l'attention captivée par ces mots qu'elle ne comprenait pas.

Malgré la fine pluie qui balayait toujours la ville, le Campo Annuciante était noir de monde. Le Campo était une artère centrale d'Armanth, sur la terrasse du palais de l'Elegio, et c'était sans doute la seconde place la plus densément peuplée de la ville, avec le Marché aux Cages. Mais ici, point d'enchérisseurs et d'esclavagistes, mais des bureaucrates et aristocrates orbitant autour des administrations et des temples, dans une débauche de tenues voyantes et débordant de richesses, suivis de leur cohorte d'indigents et de mendiants, de vendeurs à la sauvette, de voleurs à la tire, et de gardes privés.

Damas était invisible. Jawaad avait une très bonne idée de ce que manigançait son maître d'équipage. Il supervisait les hommes dissimulés sur la place, et près des rues attenantes, et veillait sur son patron. Le port du fusil impulseur était interdit à tous, sauf aux gardes de l'Elegio et aux Ordinatorii, mais le jemmaï savait faire mouche à trente mètres avec un pistolet, et devait déjà avoir choisi un balcon ou un bord de toit idéalement situé.

Il était donc accompagné d'Abba, dont la simple présence créait une distance de sécurité minimale autour de lui et de son patron, n'importe quel quidam cédant à l'instinct de préférer se tenir à une portée respectueuse du colosse noir aux allures de brute, et d'Azur, qui à la différence de son entraîneur confiant habituel, affichait une nervosité palpable à la rencontre à venir.

Le maître-marchand choisit la terrasse d'une taverne faisant face à la place et aux entrées du palais du Conseil. Les lieux, ailleurs, auraient gagné les lettres de noblesse d'une auberge de grand luxe, mais il dédaigna comme à son habitude de profiter de ses chaises confortables, pour s'appuyer simplement à un pilier des tonnelles, l'abritant de la pluie. Dans la foule, les ordinatorii étaient reconnaissables, et il s'en trouvait quelques-uns vaquant à leurs occupations pressées, ou discutant un peu, alors que le soleil descendait à l'horizon, avant de rejoindre leurs pénates.

Mais celui qui approcha, flanqué de deux gardes imposants, attira immédiatement son regard. Abba l'avait aperçu lui aussi, et en un instant, la tension s'accrut, les puissantes veines courant sur les biceps du colosse s'épaississant soudainement. Jawaad savait que son second craignait avec un respect superstitieux le pouvoir spirituel de ces hommes.

Il y eut un instant de flottement. Il était si palpable que l'esclave qui venait rejoindre l'homme appuyé à l'entrée de la taverne, en recula, oubliant de demander la commande, quand elle vit le prêtre du Concile et ses deux gardes, s'arrêter devant celui-ci. Les clients alentour, pour ceux qui en avaient l'occasion, se levèrent et saluèrent prestement et respectueusement vers l'Ordinatore, décidant d'aller voir ailleurs s'ils y étaient ; les autres se sentirent tous forcés de baisser la voix, et de ne s'intéresser qu'à ce qui les concernait.

Jawaad brisa le silence, et marcha au passage sur quelques conventions qui achevèrent d'effrayer les spectateurs alentour, les convainquant totalement de se mêler de ce qui les regardait :

"— Tu ne ressembles pas à l'homme qu'on m'a décrit comme étant Franello Anachorète."

Abba manqua s'étouffer un coup, et eut du mal à retenir le regard choqué qu'il riva sur son patron. Il se reprit difficilement, pour se dresser, et toiser, bras croisés, les deux gardes du prêtre, dont l'impassibilité était rendue plus menaçante encore par les casques qui dissimulaient leurs traits.

Le jeune prêtre ne cacha pas non plus sa désagréable surprise à l'entrée en matière de son interlocuteur :

"— Mes respectueux hommages, Jawaad le Marchand. On m'avait précisé des choses à votre rencontre que vous venez de confirmer en une phrase. Mais vous avez vu juste en effet, je ne suis pas Son Excellence Franello. Vous ne pensiez tout de même pas qu'il allait venir en personne ?"

Jawaad ne répondit que par un bref sourire accentué par son regard sombre qu'il posa sur l'Ordinatore :

"— J' imagine que si. C'est lui qui me doit des explications."

"— Je suis ici pour cela. Je me présente, si vous permettez. Albinus Mercator, secrétaire de son Excellence. Il m'a mis au courant de toute l'affaire qui vous concerne ; vous pourrez donc traiter avec moi, comme si j'étais sa voix, et ses yeux."

"— Et si je te dis que je ne le veux pas ?"

Le prêtre cette fois-ci ne montra aucune surprise à la réponse désarmante. Le portrait détaillé du marchand, dressé par les services de son maître, correspondait bien à ce qu'il observait à l'instant.

"— D'autres accidents arriveront, et il se passera quelque chose tôt ou tard. Son Excellence a tout son temps."

Jawaad hocha à peine la tête, claquant des doigts vers la serveuse qui était restée prudemment en retrait de la scène. Il leva juste assez la voix pour se faire entendre de l'esclave apeurée :

"— Un thé, et une coupe de vin pour mon ami." Il reprit, pour Albinus : "Si tu es ses yeux et ses oreilles, tu peux alors répondre à cette question : pourquoi Franello veut-il me tuer ?"

"— Comme vous y allez, messire. Il ne s'agit nullement de vous tuer, il n'y a eu jusqu'ici qu'un regrettable accident, non ?"

"— Très bien conçu, oui. Je pensais les Ordinatore plus directes que cela. Depuis quand l'Eglise se targue de subtilité ?"

"— Hé bien, pour vous répondre, depuis qu'une cité ose prétendre ne pas être vassale de notre autorité. Nous savons nous adapter, et Son Excellence s'y emploie avec un art certain."

Jawaad étira un sourire sinistre, toisant toujours le prêtre, avec un détachement qui confinait à l'arrogance :

"— Ce qui signifie que ton Franello, et ton Eglise, en viennent à s'abaisser aux méthodes les plus viles pratiquées par les marchands pour régler leurs comptes. C'est intéressant de l'apprendre. Mais je ne connais pas cet homme, Albinus. Et en général, ceux qui veulent me tuer déploient ce genre d'efforts pour une bonne raison..."

Le jeune prêtre, toujours aussi fier, et calme, afficha une sorte de sourire entendu :

"— Ho, il y a une très bonne raison. A vrai dire, Son Excellence n'a que l'embarras du choix parmi les raisons qui le porte à s'intéresser à vous. Mais, voyez-vous, vous vous trompez sur un point. Son Excellence ne comptait pas véritablement que vous décédiez. A vrai dire, il était sûr que ce ne serait pas le cas."

Abba tiqua immédiatement, et Azur attrapa la manche de son maître, serrant ses doigts autour de son biceps, toujours réfugiée derrière lui. Jawaad savait ce que le geste de son esclave signifiait. Elle commençait à lire de mieux en mieux sur le visage du prêtre, et en distinguait désormais les faux semblants, et la réalité qu'il dissimulait. Ce qu'elle lisait l'alertait. Il ne montra rien, fixant toujours Albinus :

"— Donc, tu dis que ce n'était pas sensé me tuer. Intéressant. Et que voulait-il donc apprendre de cette expérience, puisqu'il semble qu'il avait déjà l'embarras du choix quand aux raisons de m'assassiner ?"

"— Vous le savez fort bien, Jawaad. Vous avez survécu, et votre garde du corps..." Il fixa Abba un instant, presque avec condescendance. Ce qui fit grimacer le colosse entre crainte soudaine, et une colère sourde: "... aussi fort soit-il devrait être mort écrasé par une tonne de bois. Je suis tenté de croire aux miracles, vous comprendrez que cela va avec ma position et mon rang. Mais ici, nous étions persuadés qu'il s'agissait de tout autre chose. Quelque chose qui semble en rapport avec votre passion hérétique pour les artefacts et écrits anciens, dont vous faites collection."

Il y eu un second blanc. La pression de la main d'Azur sur la manche de Jawaad s'accroissait, et elle s'était encore rapprochée de lui. Quelque chose menaçait, et elle lisait sur le visage du prêtre que d'un instant à l'autre, un événement allait se produire. Abba connaissait les codes gestuels d'Azur lui aussi, et sa main glissa à son cimeterre, fixant la place encombrée de monde. Il guettait un éventuel assassin, mais pour atteindre son patron, celui-ci devrait sortir une arme et viser. Un geste difficile à dissimuler. Il pouvait voir deux des hommes de confiance de Damas, à quelques mètres, parmi les badauds. Si le jemmaï avait prit toutes les précautions dont il était coutumier, une telle tentative finirait avec une balle bien placée, ou un poignard enfoncé entre deux vertèbres.

Jawaad reprit, après un bref regard sur Azur :

"— Disons que je sais de quoi tu parle, et que je sais donc ce que ton maître croit à mon sujet... Et alors ?... Si jamais il avait eu des preuves suffisantes, les hommes de l'Elegio eux-mêmes m'auraient déjà arrêté sur sa demande. Et à part tes deux chiens de garde, je ne vois personne pour venir me chercher..."

Le prêtre cacha son sourire de victoire, la seule à le lire clairement fut Azur, et il reprit :

"— C'est pour cela que je suis venu, afin d'en discuter. L'Eglise n'a rien contre vous, et quand bien même, votre poids politique vous protégerait de poursuites légitimes, même de notre part. Il s'avère que pour accomplir notre tâche, dans cette cité dépravée, il nous faut nous armer de patience, et nous abaisser à certaines méthodes qui ne sont que le reflet de cette décadence ambiante. Mais son Excellence avait prévu ce moment, et s'attendait à ce que tôt ou tard, vous décidiez de dévoiler vos cartes."

L'esclave de service revenait en portant la commande de Jawaad. La terrasse s'était relativement vidée de ses occupants, maintenant. Il y eu un autre moment de flottement, et Jawaad sentit un frisson sur sa poitrine. Son pendentif commençait à vibrer, de plus en plus. Et il savait ce que cela signifiait:

"— Abba !"

Le prêtre ne cachait plus son sourire de victoire, faisant un geste pas de côté, ses gardes s'écartant à leur tour, dévoilant derrière eux une jeune femme, presque hagarde, portant une simple tunique d'esclave, les cheveux teints en noir. Ecartant légèrement les bras, fermant les yeux, elle se mit à Chanter.

Il n'existe qu'une seule méthode efficace, et connue, pour dévoiler un Chanteur de Loss : le mettre en danger mortel, pour le forcer à user de son pouvoir. On n'en connaît aucune autre. Même ceux d'entre eux qui ignorent qu'ils sont accordés au loss, chantent alors, d'instinct, pour rester en vie. Jawaad avait pris ses précautions, et Damas avait pensé à tout ; sauf à l'insignifiante

survenue d'une esclave dans la foule. Encore moins qu'elle soit Chanteuse et déchaîne son pouvoir sur son patron.

La seule différence, qui sauva la vie du maître-marchand, est qu'il possédait l'unique autre moyen de détecter un Chanteur de Loss. Il eu ainsi la seconde nécessaire à réagir.

La voix de l'esclave remplit l'air, le faisant vibrer, dans une tonalité de cristal suraigu. La réalité eut un hoquet.

Abba allait attraper Jawaad, mais ce dernier propulsa Azur dans ses bras en les repoussant de toutes ses forces, s'abritant derrière la poutre contre laquelle il s'était appuyé. Sur toute la largeur de la terrasse, et sur dix mètres de profondeur, ce qui n'était pas solidement arrimé au sol se mit à léviter, clients et serveuse compris. Un battement de paupière plus tard, une ondulation brutale, presque lumineuse tant elle était palpable, propulsa chaises, tables, jardinières, vaisselles, et êtres humains comme autant de poussières balayées par un vent de tornade, vers le mur de la taverne.

L'onde de gravité emporta deux clients et la serveuse. Les deux plus chanceux moururent sur le coup déchiquetés par l'impact du mobilier, dans des gerbes de sang. La dernière percuta le mur en hurlant son agonie, broyée par la force de la vague.

Damas visait déjà la chanteuse de son pistolet, quand il vit un de ses hommes se dresser derrière elle. Le geste fut net et rapide, un poignard s'enfonça sous les côtes de l'esclave, qui s'effondra tuée sur le coup, et l'assassin disparaissait déjà dans la foule prise de panique, se mêlant aux gens courant de toute part pour fuir le carnage. Damas sauta de son perchoir, pour foncer vers la terrasse.

Jawaad était toujours en vie, à peine égratigné. Sa voix de baryton s'éteignit un instant après celle, cruellement interrompue, de la Chanteuse. Comme si le temps vivait un ralenti, les éclats de bois, de pierre, de céramique et de verre, éjectés par la vague, retombaient mollement au sol, presque dénués de force de rebond. Autour de lui et dans son dos, sur un sillage dont la frontière était dessinée par les débris jonchant le sol, toute une portion du décor avait partiellement échappé à la vague de destruction. Non loin, Abba, jeté au sol par l'onde de gravité, jurait de douleur. Azur, à moitié sonné, était affalé contre lui, toujours dans son étreinte, et tentait de réaliser ce qui venait de se passer.

Des gens hurlaient, d'autres fuyaient les ravages, croisant ceux qui accouraient pour essayer de comprendre ce qui s'était produit. Des gardes arrivaient de toute part, alors qu'une partie de la tonnelle menaçait de s'effondrer dans des craquements sinistres. Dans la cohue, Damas se précipita à l'aide de son patron, son impulseur tourné vers les Ordinatorii.

"— Ca va ?"

Jawaad était lui aussi sonné par l'impact, les oreilles bourdonnante encore du violent appel d'air dont il n'avait pu que compenser l'effet de gravité. Derrière lui, l'esclave qui aurait du lui apporter son thé venait de cesser de hurler, en rendant son dernier souffle.

"— En un morceau." Il se releva, difficilement, s'écartant de la tonnelle prête à rompre, pour avancer vers le prêtre, immédiatement protégé par ses deux gardes en voyant l'approche menaçante du maître marchand. Albinus, malgré sa propre surprise à voir les dégâts provoqués par la Chanteuse, n'en semblait pas moins fier, et parfaitement satisfait. Il leva le ton pour se faire entendre au milieu des cris et du brouhaha de la foule qui se massait, et que la garde de l'Elegio tentait de traverser péniblement :

"— Je pense, Jawaad, que la preuve est fait, n'est-ce pas ? Qui survivrait à la tentative d'assassinat, absolument démente, et suicidaire, d'une Chanteuse de Loss, à part un autre Chanteur ? Regardez-vous, elle vous ciblait directement, et vous n'avez pas une égratignure ! Enfin... presque."

Joignant le geste à la parole, il désigna le maitre-marchands aux gardes, qui étaient enfin parvenus à percer la foule que le prêtre avait pris à témoin sciemment. Ceux-ci eurent de prime abord la même réaction que les spectateurs amassés autour de la scène de désastre. Un ébahissement incrédule devant le carnage qui s'offrait à leurs yeux. Mais mues par le réflexe de l'autorité et de l'uniforme, ils se dirigèrent directement vers l'homme qu'on leur désignait, le pointant de leurs fusils impulseurs.

Abba tentait de se relever, jurant encore, mais même avec l'aide d'Azur, qui bien que secouée, était indemne, il ne parvint pas à tenir debout, son genou se dérochant. Damas, quand à lui, couvrait Jawaad, mais entre les ordinatorii et les gardes de la ville, le jemmaï trouvait que la posture se présentait fâcheusement. Il suivait du regard les déplacements malaisés de ses hommes dans la foule, cependant toujours près, sur son ordre, à tuer les cibles qu'il leur désignerait.

Jawaad arrêta la montée en tension d'un geste vers Damas, avant de se tourner vers le prêtre, parlant plus fort pour s'assurer d'être entendu :

"— Je viens surtout d'échapper à un autre attentat. Ce qui ne vous surprend guère. Et je compte bien que les gardes de l'Elegio enquêtent sur le propriétaire de l'esclave qui vient de tenter de me tuer." Du bras, il désignait le corps de la chanteuse gisant à quelques mètres, se tournant sur les gardes : "Si vous voulez m'arrêter, je vous suis. Mais j'espère que vous avez de bonnes raisons."

Abba beugla vers les gardes, la voix rendue encore plus intimidante par la douleur :

"— C'est Jawaad, le Maitre-Marchand appelé à siéger au Conseil des Pairs, que vous menacez là !"

Les brouhahas de la foule s'intensifiaient, certains confirmant, d'autres questionnant, en entendant le nom fort célèbre. Les gardes se retrouvaient dans une position désagréable, à se demander qui était coupable des dégâts et des morts, et finalement pris entre l'autorité d'un maitre-marchand, et non des moindres, et celle d'un ordinatori.

Ce dernier leur facilita étonnamment la tâche, faisant se lever un sourcil surpris à Jawaad lui-même :

"— Il est évident que messire Jawaad vient d'échapper à ce qui aurait du être une mort certaine. Un idiot aura oublié les Principes édictés par la Très Sainte Eglise sur l'application du Haut Art aux Chanteurs de Loss, et voici le résultat dramatique."

Mais plus bas, pour Jawaad, tout en sachant pertinemment qu'il était entendu par les oreilles proches, et affichant un sourire victorieux, au regard cette fois clairement menaçant :

"— Mais ici, dans une ville qui professe le progrès de la science et de l'homme, personne ne croira à un miracle, et qui sait combien de personnes vous ont vu survivre, et comment, à ce qui aurait du vous déchiqeter comme ces pauvres hères. Je vous souhaite le meilleur, messire Jawaad, et vous transmets les salutations et toute l'attention de son Excellence."

Alors qu'Albinus tournait les talons, la foule pressée autour de lui s'ouvrant avec une crainte respectueuse pour le laisser passer, lui et ses gardes, Jawaad le héla :

"— Dis à ton maître que désormais, j'en ai autant pour lui !"

14- La première nuit

La nuit était tombée depuis longtemps sur l'Alba Rupes. Ainsi donc, le retour sous une escorte conséquente de Jawaad et des siens dans sa propriété ne passa pas beaucoup plus inaperçu que ne l'avait été la nouvelle, répandue dans toute la ville, de ce qui l'avait retenu au palais de l'Elegio.

Le trot des chevaux tirant la diligence, elle-même escortée de trois gardes montés, claquait sur les pavés, attirant l'attention des hommes et des vigiles postés aux entrées des domaines composant la partie haute du quartier. A peu près tout le monde savait la nouvelle dans presque tout Armanth : le précédent drame provoqué par un Chanteur de Loss datait de trois ans, et on en parlait encore. Ainsi donc, l'intérêt de cette nouvelle histoire dont le contenu enflait en même temps que naissaient de nouveaux détails sordides et formidables, n'allait qu'enfler. Et le retour sous escorte du maître-marchand s'ajouterait au récit.

Dans la diligence, Abba se retenait de pester. C'est pour lui que Jawaad avait accepté l'offre de l'escorte. Il avait pu voir un physicien pendant que son patron s'expliquait avec le capitaine de la garde du palais de l'Elegio, mais ce dernier n'avait pu faire grand chose, si ce n'est soulager la douleur, et fournir au colosse un efficace élixir qui accentuerait pour quelques jours la faculté de régénération de son symbiote. Mais il lui était strictement impossible de marcher autrement qu'à cloche-pied, et vu sa masse, il aurait fallu compter quatre hommes solides pour tenir sa civière. Restait donc la diligence, ce qui avait rallongé le trajet, même au trot. Armanth était une ville d'îlots reliés de ponts, et de terrasses grimant vers les falaises. Ainsi donc, les voies assez larges et hautes pour des diligences et carrioles ne concernaient que quelques artères principales, puis devenaient rares et souvent peu pratiques.

Soutenu par Jawaad d'un côté, Damas de l'autre, suivie par Azur, Abba s'extirpa péniblement de la diligence. Depuis la villa, se précipitaient à leur rencontre une bonne partie de la maisonnée du maître-marchand. Mais celle qui courait le plus vite était Joran, que filait vers l'esclavagiste, n'ayant d'yeux, larmoyant de panique, que pour son maître. Lâchant l'épaule de Jawaad, celui-ci attrapa la jeune fille, minuscule, comparé à sa masse titanesque.

"— Mon maître !"

Abba lui rendit son accueil d'un bref baiser en prenant ses lèvres, avant de la reposer, grondant de douleur:

"— Je vais bien. File nous préparer à manger, mienne."

La petite esclave fit une moue de protestation :

"— Mais moi je veux m'occuper de toi, mon maître... S'il te plait !"

Abba étira un sourire, ce qui changeait sur son faciès brutal rendu encore plus hostile par la douleur:

"— Obéit. File !"

Joran n'insista pas, et le prit même avec air joyeux, malgré sa moue, tandis que les habitants du domaine arrivaient tous à l'entrée. Parmi eux, Airain, elle aussi, inquiète, venait approcher de Jawaad, et regarder l'état de son maître. Une petite foule se massait, dont Janisse et Hembar, le couple de palefreniers, et, l'air soulagée, Alterma, sa fidèle comptable personnelle.

Le maître-marchand, après un ébouriffage dans la toison sauvage des cheveux d'Airain, se tourna vers Azur :

"— Va avec Joran, que les esclaves l'aident à préparer à tous un repas généreux. Vous mangerez avec nous."

Azur acquiesça, et fila vers la villa, à la suite de Joran. Airain resta sur place, venant prêter main-forte, un peu comme tout le monde, d'ailleurs, pour aider le géant noir à clopiner. Le sentier dallé des jardins était en pente douce, mais, à cloche-pied, ça n'allait pas être une mince affaire.

Azur était de la Maisonnée, la chef des esclaves de Jawaad. Et sa préférée. Airain quand à elle, était son éducatrice. Et la seule des esclaves qui n'obéissait pas au doigt et à l'œil à Azur. Celle-ci avait responsabilité sur toutes les filles de la maison, y compris celles qui appartenaient à ses gens. Bien qu'appréciée, pour sa gentillesse et sa générosité, elle était aussi redoutée. On ne peut pas mentir à une psyké, ni lui cacher quoi que ce soit, et même Airain, qui prenait souvent ses aises avec la discipline des lieux, l'avait regretté une ou deux fois, car la préférée de Jawaad avait aussi le devoir de punir. En l'absence des maîtres, elle n'hésitait pas à le faire.

La seule qui échappait à cette dernière règle était Joran, la timide et adorable préférée d'Abba. La jeune fille, petite perle de beauté à la peau pâle couverte de taches de rousseurs, au regard clair d'un vert de printemps, les cheveux roux et ondulants aux reflets orangés, déboula dans la cuisine, empressée de préparer le repas. Azur était non loin, et d'une voix autoritaire appelait les quatre autres filles de la maison pour venir prêter main-forte. En un instant, la cuisine devint un joyeux désordre, orchestré par la psyké, qui insista pour que toutes les esclaves suivent les consignes de Joran. Elle était la meilleure cuisinière de la Maisonnée, mais sans l'autorité d'Azur, la jeune femme n'aurait jamais même osé dire à ses consœurs ce qu'il fallait faire.

Il n'y avait que deux cents mètres à faire pour aller du portail du domaine, à la villa de Jawaad. Ce furent deux cents mètres fort longs.

Damas en riait, tout à l'effort franchement ardu :

"— Mais tu pèse le poids d'un âne mort ! Fait quelque chose, je ne sais pas, moi... Maigrit ?"

Abba râla, mais tira un bref sourire, vite effacé par la souffrance ; l'antidouleur du physicien du palais commençait à se dissiper. De ce qu'il avait compris, il avait des ligaments déchirés et une entorse du genou. Bien qu'il n'ait qu'une très vague idée de ce que pouvaient être des ligaments, il en retenait qu'il était très douloureusement handicapé.

"— Oui, ben ça va, hein. C'est du muscle, ça pèse lourd, qu'est-ce que j'y peux ?"

Jawaad de l'autre côté, soufflait lui aussi à l'effort pour supporter le poids du colosse. Mais pour la troisième fois, il refusa d'être remplacé. Surtout par Alterma, la dernière à se proposer, qui se serait effondré sous la carrure du géant :

"— Merci, mais va plutôt dans la pharmacie, trouver de quoi lui soulager la douleur. Airain, va avec elle !"

Autour d'eux fusaient les questions sur ce qui avait bien pu arriver. Hembar avait proposé d'aller chercher un cheval, mais Jawaad avait, là aussi, refusé :

"— Il ne pourra pas tenir en selle sans hurler. Et je doute qu'il apprécie que nous l'entendions crier."

Abba aboya agacé :

"— C'est déjà amplement assez humiliant comme ça ! Et puis, c'est quoi des ligaments, hein ? A part un truc qui fait un mal de chien ?"

Ce fut un éclat de rire général, qui soulagea aussi bien le moral que les efforts de la petite troupe à rejoindre enfin la villa, et le salon, où Abba fut installé le plus confortablement possible. Damas en rajouta un peu, en soufflant, exténué :

"— Cesse de râler, Joran va pouvoir te chouchouter tout son saoul pour quelques jours !"

Abba ne put s'empêcher de sourire, entre deux grommellements de douleur, tandis qu'Airain accourait avec le remède trouvé dans la pharmacie :

"— Elle n'attend que cela, mais je me serai bien passé de ce mauvais moment pour lui en offrir l'occasion."

Jawaad reprenait son souffle, lui aussi. Mais la question revint, posée par Alterma, curieuse et inquiète :

"— Mais que s'est-il donc passé ?"

L'explication avait pris un long moment. Chacun en avait rajouté de son point de vue, mais le récit avait surtout été nourri par Abba et Damas, qui avaient presque rivalisés d'invention à revisiter l'événement de manière théâtrale.

Finalement, alors que Joran suivie d'Azur et du reste des filles, apportait ce qui s'apparentait de près à un vrai banquet improvisé, le récit s'était poursuivi entre les talents de conteur des deux compères. Jawaad les laissa faire en intervenant que peu, tirant un sourire aux jeux d'acteurs de ses deux amis, qui captivaient toute sa maisonnée ce soir. Cependant, aucun d'entre eux ne fit jamais mention d'une partie de la discussion avec l'Ordinadori, ni sur la manière exacte dont le maître-marchand avait échappé à la mort.

Il n'y avait que quatre personnes à savoir clairement que Jawaad était un Chanteur de Loss. Trois d'entre elles se trouvaient à ses côtés ce soir, quand au quatrième, il résidait à Mélisaren, de l'autre côté des mers.

Le banquet fut un succès et un moment de détente qui calma les inquiétudes de la maisonnée. Tout le monde avait pu se régaler et profiter du repas, esclaves compris, installées sur les tapis autour de leurs propriétaires respectifs. Et entre bonne chaire et bon vin, alors que s'attardait la soirée dans la nuit, ne resta bientôt plus que Jawaad, Abba et Damas. Azur rêvassait à demi-endormie sur les cuisses de son maître, et Joran, blottie comme un chat, était réfugiée sous le bras d'Abba. Jawaad avait dut un peu insister pour renvoyer Alterma, afin de rester avec ses hommes de confiance. Mais la comptable, passablement enivré, avait vite cédé.

Damas avait allumé une pipe de Genlane et profitait de la fumée douceuse aux vertus apaisantes, lui aussi affalée autour des tables basses devant les restes du banquet. Maintenant à nouveau entre eux, il décida de briser le silence calme de la nuit en posant la question qui fâche :

"— Et maintenant, on fait quoi ?"

Abba, soulagé de la douleur, attrapa Joran dans ses larges bras et la cala sur lui, ce qui la fit tressaillir de surprise. Elle s'installa cependant de suite, souriante et ravie, venant enfouir son visage contre le torse de son maître, ses mains le caressant avec un plaisir évident. Abba se pencha, le temps de lui poser un baiser sur le sommet du crâne, puis se tourna vers le maître-marchand :

"— Il a raison de poser la question. Par les Hauts-Seigneurs, qui sait combien de personnes t'ont vu survivre à ce qui s'est passé ! Entre cela, et les mots de ce salopard, la rumeur va se répandre, Jawaad. Tu réalises à quel point tes rivaux vont vouloir sauter sur l'occasion ? Il leur a fourni l'arme et les balles pour t'abattre !"

Le maître-marchand acquiesça, caressant doucement la chevelure d'Azur. Sans bruits, Airain venait de les rejoindre, lui apportant son thé, qu'il réceptionna en tapant sur le tapis près de lui, pour lui permettre de venir se blottir à son tour.

"— C'était vraisemblablement le second but visé. Le premier était de me voir faire. Mais ce jeune prêtre n'est pas malin..."

Damas leva un sourcil perplexe, relâchant une bouffée de fumée :

"— Comment cela ? Je trouve que le piège était remarquable, moi !"

"— Oui, mais il n'en a rien organisé, il n'était que l'appât. Il m'en a trop dit sur les buts de son maître."

Abba fut curieux à son tour :

"— Heuuu... explique ?"

Jawaad prit son temps, en dégustant son thé. Un vrai thé, ce qui lui arracha un sourire satisfait ; celui-ci était bon :

"— Il a dit : "Quelque chose en rapport avec votre passion hérétique pour les artefacts et écrits anciens, dont vous faites collection". Peu de gens savent ce que je collectionne. Pour les livres, cela ne surprendrait pas grand monde, et il y a bien des hommes riches à Armanth à collectionner aussi les vestiges d'avant la Guerre Divine. Mais j'ai toujours été très discret, et le mot artefact, qu'il a employé, est la clef..."

Le maître-marchand fit une autre pose, pour une gorgée de thé. Damas et Abba étaient soudainement fort attentifs. Près de lui, Airain s'était trouvé une place, et dans un soupir tendre, s'était glissé entre le bras de Jawaad tenant son thé et sa poitrine, posant sa tête contre son torse. Il la laissa faire, en refermant son bras contre elle, possessif et accueillant. L'éducatrice profitait le plus possible de ces moments là, et aussi bien était-elle attentive à la discussion, elle souhaitait aussi pouvoir goûter à la sérénité d'un instant paisible contre son maître. Son travail la forçait à résider et vivre la plupart du temps au Jardin des Esclaves. Se blottir contre son propriétaire était parfois rare, et lui manquait.

Jawaad esquissa un bref sourire en regardant faire Airain, et lâcha un peu son thé pour venir caresser la hanche de son éducatrice tout en reprenant :

"— Ne pas vouloir me tuer. Vouloir semer le doute à mon sujet dans Armanth, s'intéresser à mes voyages et mes collections. S'assurer que je suis bel et bien Chanteur de Loss. Provoquer un drame dans lequel je suis mêlé en pleine foule. Ce Franello ne veut pas ma mort. Il veut quelque chose que je possède, et il pense ne pas pouvoir mettre la main dessus de manière directe. Mais il lui serait aisé de s'en emparer si je venais à perdre mon rang et être ruiné."

Damas tiqua, se penchant depuis son fauteuil vers son patron :

"— Jawaad, je ne sais pas ce que cet Ordinatori recherche, mais tes collections, un type comme moi, si on lui dit quoi trouver, et où, peut mettre la main dessus. Et s'il ne le peut pas, c'est que c'est si bien caché que c'est sur toi qu'il faudrait mettre la main. Ca ne tient pas. Il aurait pu trouver comment t'enlever et t'interroger. Nous ne sommes pas infailibles, et s'il est patient, il pourrait y parvenir."

Jawaad acquiesça :

"— C'est pour cela que son autre but tient dans son désir de me discréditer. Il y a un autre projet derrière ce Franello, et d'autres hommes. Ce qui s'est passé est juste l'amorce de celui-ci."

"— Que veux-tu dire ?"

"— Que je ne suis pas seul visé."

Abba grommela :

"— Et... et quoi ? On se met à la recherche d'autres marchands et nobles à Armanth collectionneurs de vieux trucs, qui auraient froissé l'Eglise ? Ca peut très bien concerner la moitié de la ville, on ne trouvera jamais. Sans compter que des maîtres-marchands et aristocrates qui soient de ton côté, là, par contre, on ne va pas en trouver des masses !"

"— Non, Abba, et tu as raison, ce serait une perte de temps. Je pense avancer mon départ."

"— Quoi ? Tu veux partir avec ce qui s'est passé ?"

"— Oui. Dès demain. La meilleure manière de laisser les choses se calmer est de laisser l'histoire grossir puis s'essouffler. Entretemps, Franello devra réviser ses plans, ou les avancer. Et si je pense savoir ce qu'il cherche parmi ma collection, je suis curieux de savoir quel est le reste de son projet ; mon absence retire une pièce du jeu et me permets de le regarder de loin."

Abba gronda encore, caressant, avec une tendresse étonnante, la nuque de Joran de sa main libre :

"— Ce n'est pas une bonne stratégie, tu va laisser la rumeur courir librement, les hommes de l'Elegio vont enquêter et vouloir interroger des témoins, et tu es le premier concerné. On ne tue pas une rumeur en la fuyant, qu'est-ce qu'il va se passer quand le principal témoin sera connu avoir décampé ?"

"— C'est toi qui va leur répondre. Tu es blessé, donc tu ne risques pas de voyager. Tu es le principal témoin avec moi, de notre côté. Et tu es mon second ; quand je ne suis pas là, ma maison est la tienne. J'ai quelques doutes qu'on ose mettre ta parole en jeu."

"— Et je vais dire quoi ?!"

"— La vérité, dans le sens qui m'arrange le mieux. Le temps de mon voyage, la tension aura baissé et les amateurs d'histoires en auront eu d'autres plus fraîches à se mettre sous la dent. D'ici là, j'aurais eu le temps d'échanger quelques lettres avec l'Elegio et ainsi clarifier les aspects officiels de l'affaire. Entretemps, tu aura eu le temps de me rejoindre et donc de laisser les rumeurs désenfler."

Damas tirait toujours sur sa pipe. A défaut d'avoir jamais trouvé -ou plutôt retrouvé ; il en avait possédé une, et cela c'était vraiment très mal fini- son esclave, il compensait cela avec quelques plaisirs venus de son peuple, et d'autres acquises dans Armanth, où l'on pouvait trouver de tout. Mais il enviait ses deux compères, même s'il profitait largement des filles de la maison, de la

tendresse féminine dont ils étaient entourés. Il chassa cette pensée sans intérêt, après tout, il tomberait bien sur la femme parfaite à ses yeux, tôt ou tard. Il souffla longuement la fumée, avant de demander :

"— Au fait, que chercherait-il d'ailleurs à te prendre ?"

Jawaad étira un large sourire, en fixant son maitre d'équipage. Sur son torse brillait son pendentif, le seul bijou qu'il arborait jamais :

"— Il l'avait sous les yeux."

Ortentia perçait les nuages pluvieux de la nuit, déjà largement avancé, quand Jawaad vint rejoindre sa chambre. Une chandelle éclairait la pièce, il fit signe à Airain d'en allumer une autre. Ses deux esclaves l'avaient accompagné et pour la nuit dormiraient toutes deux avec lui. Ce qui n'était pas si rare pour Azur, qui dormait toujours au pied de son lit, était cependant un cadeau pour les deux jeunes femmes, qui espéraient bel et bien que Jawaad n'avait pas seulement en tête l'idée de dormir.

Elles ne furent pas déçues et leurs cris de plaisir, leurs rires et leurs soupirs résonnèrent tard encore.

Selyenda n'avait qu'à peine été dérangée de son sommeil agité et douloureux par les ébats proches. Mais quand le jour se leva et qu'elle ouvrit les yeux, elle était dans le lit du maitre-marchand. Affalée sur sa poitrine, il la tenait fermement serrée contre lui, avec d'un côté et de l'autre, ses deux esclaves dormant paisiblement blotties contre leur maitre. Elle n'avait aucun souvenir de la manière dont elle était arrivée là, et ignorait qu'elle avait été légèrement droguée, la veille, par Airain, sur ordre de Jawaad, pour la forcer à dormir plus calmement.

La panique la saisit l'instant d'après et elle tressaillit. Elle était bien entendue nue -complètement d'ailleurs ; elle ne portait même plus de collier- et l'homme aussi. Jawaad ouvrit les yeux au même moment, la fixant, son regard noir et calme posé sur la jeune femme, clair et parfaitement éveillé, son visage proche du sien. Elle se mit à trembler.

"— Chuuuut. Ne les réveille pas."

Selyenda eut le réflexe de s'arquer sur ses bras, mais d'une simple pression, Jawaad lui rappela qu'il la retenait contre son torse, lui interdisant de se défilier. Elle renonça, tremblante, le regard embué par les larmes.

"— Tu sais qui je suis ?"

Selyenda eu une impression douloureuse de déjà-vu. Depuis son réveil, elle était à nouveau hantée par les cris de sa sœur et par sa culpabilité. Elle aurait tout donné à cet instant pour retourner s'abandonner dans les bras rassurant de la plus passive catatonie. Mais quelque chose d'autre la forçait à l'attention et à la plus vive conscience. C'était l'odeur de cet homme, qui la captivait et la forçait à l'éveil. Une odeur qui lui arrachait malgré elle un frisson incontrôlable et délicieux.

"— Un... un maitre ?... le... maitre ?"

Jawaad fit un non léger de la tête. Selyenda déglutit, la panique arrivait à toute vitesse ; pourtant, elle ne pouvait pas y céder, il y avait toujours cette odeur, toujours cette fascination. Elle resta rivée au regard sombre qui ne la lâchait pas :

"— M... Mon maitre ?"

"— Et toi, qui est-tu ?"

Jawaad parlait à voix basse, gardant ses yeux noirs sur l'esclave, dont il détaillait le visage, découvrant avec intérêt la facilité avec laquelle celle-ci exprimait tout par le regard, sans rien pouvoir cacher. Un livre ouvert, d'émotions brutes.

Selyenda balbutia :

"— Une... une esclave, mon maitre..."

Le maitre-marchand répondit encore par un non de la tête, mais ne laissa pas le temps à la jeune rousse de tenter de se rattraper :

"— Quel est ton nom ?"

"— Selyenda..."

Jawaad fixa encore un instant sa nouvelle acquisition. Son regard était dur, son visage froid et illisible, ses yeux suivaient les détails du visage de son esclave, puis vinrent après un passage à ses formes amaigries, se river à nouveau au regard de jade tremblant de peur, humide de larmes, de la jeune femme :

"— Tu n'en a plus. Je te donnerai un nom quand tu auras mérité ce cadeau. Qui suis-je ?"

"— Mon.... mon maitre..." Selyenda trembla en prononçant ces simples mots. Elle sentit l'étreinte du marchand se resserrer autour d'elle au même moment et son corps lui échappa dans un élan de plaisir et de chaleur, alors qu'elle se blottissait sans pouvoir se retenir contre le large torse de son propriétaire. Un sanglot qu'elle ne parvint pas à retenir la fit hoqueter ; l'instant d'après, elle pleurait de toutes ses forces, secouée par les larmes. Elle réveilla Azur et Airain, un peu brutalement.

Jawaad souriait, lui. Il parla encore à voix basse :

"— Tu es mon esclave. Et tu apprendras à aimer l'être."

Jawaad laissa pleurer son esclave contre lui un bref moment, avant d'embrasser ses deux autres filles en guise de bonjour, et les pousser doucement hors du lit, les envoyant, pour Azur préparer son petit-déjeuner, pour Airain son bain.

Le temps de se couvrir la taille d'une serviette, il revint vers Selyenda toujours recroquevillée sur son lit, sanglotant encore doucement. Lui attrapant le poignet, il la tira vers lui. Il n'avait pas besoin d'être brusque, mais le geste ne souffrait pas d'être contredit et la jeune femme se laissa entraîner, docile et apeurée, le visage en larmes, pour finir debout contre son maitre.

Il baissa les yeux sur elle :

"— Tu as encore un jour pour pleurer ta sœur."

Il ne rajouta rien, et tirant son esclave par le poignet prit la direction des bains de la villa. A peine plus modestes que ceux de Prithan, les lieux étaient autrement plus confortables et douillet, nanti

de douches et de robinetteries de cuivre, en plus du grand bassin où l'attendait Airain nue, superbement féline et provocante. Elle avait apporté pour le maitre-marchand des vêtements propres, et préparé le nécessaire de bain. Elle allait pouvoir encore profiter du privilège, mais surtout, pour elle, du plaisir de laver son maitre, et son sourire aussi bien heureux que dévoué, trahissait son bonheur à le servir ainsi. Mais elle ne put retenir la moue légère de jalousie un peu dédaigneuse à voir la jeune barbare que le maitre-marchand tirait derrière elle, si frêle, si maigre, si pitoyablement peureuse.

Jawaad, en allant vers les douches, entraînant avec lui sa nouvelle esclave, jeta un regard vers son éducatrice :

"— Jalouse ?"

Airain fit une moue :

"— Non, mon maitre. Pas vraiment. Je ne vois pas en quoi je devrais être jalouse d'elle." C'était un petit mensonge, à vrai dire, mais dans les faits, la comparaison entre l'éducatrice teranchen, féline et sculpturale, aux formes généreuses et au ventre ferme, et la jeune terrienne si fragile et menue, ne pouvait que la rassurer.

Jawaad qui n'était pas dupe de la possessivité de son esclave, tira un rapide sourire:

"— Alors ne fait pas cette tête et vient me laver."

Selyenda tremblait, forcée de suivre les mouvements du maitre-marchand qui retenait toujours son poignet. Elle se retrouva elle aussi à demi sous le jet de la douche ; mais Jawaad ne se souciait ni de ses crispations, ni de sa peur, et se laissa savonner par Airain, profitant des soins de son esclave, autant qu'elle profitait de ses attentions et des gestes tendres et sensuels qu'il lui prodiguait de sa main libre. Puis, sans prévenir, il tira Selyenda à lui, et prenant l'éponge des mains d'Airain, il se chargea de la laver lui-même, sans jamais lâcher son poignet. Loin de la douceur attentionné de son éducatrice, il était plus rude, mais sans aucunes brusqueries, ni brutalité. La jeune terrienne se laissa faire, tressaillant avec par moment des hoquets de panique.

Airain regardait son maitre faire, s'étant éloignée, pour préparer, au bassin, quelques huiles et savons pour laver les cheveux de Jawaad. Elle finit par observer la scène, sourcils froncés et attentive. Elle était éducatrice, elle aussi, et regardait les femmes avec un œil acéré et entraîné à deviner et conclure de ce qu'elle pouvait noter. Et le temps du bain, elle avait déjà une idée assez claire de ce que la nouvelle acquisition avait vécu et enduré, et des causes de son état. Ce qui la toucha, malgré ses élans de jalousie. C'est plus tendre et plus patiente, qu'elle vint l'aider à laver Selyenda, qui avait fini par se remettre à pleurer, les nerfs à vif.

Mais elle ne se débattait pas, et se laissa faire avec un besoin évident de se blottir contre le marchand quand celui-ci la retint dans ses bras, assis dans le bassin, aux soins d'Airain qui lui lavait les cheveux.

Une voix venant de l'entrée du bain, interrompit ce moment de calme. Alterma se tenait derrière les rideaux, et n'aurait bien entendu pas avancée ; la simple éventualité de voir son patron nu l'aurait fait passer de son teint clair à un parfait rouge pivoine à la seconde :

"— Jawaad ? Je suis navrée de vous déranger. J'ai un message de Damas, il veut vous prévenir que la Callianis sera prête à prendre la mer pour la marée du premier quart de nuit."

Le maitre-marchand répondit d'une voix sèche :

"— Cela pouvait attendre que je sorte de mon bain."

"— Ho... heu, oui, je sais... Mais pas moi. Nous avons peu de temps pour régler vos affaires courantes, maintenant. Et c'est avec vous que je dois lister et faire acheter et embarquer à bord tout le nécessaire et le confort que vous désirez. Le bateau ne devait partir que dans deux semaines."

"— Je te fais confiance, tu es payée à savoir tout ça."

Il y eu un rire. Alterma avait une voix joyeuse, qui désarmait souvent ses interlocuteurs :

"— Ca, je sais Jawaad. Mais je serai contrariée si j'omettais dans la liste quelque chose qui vienne à vous manquer. Je vous attends, merci d'avance !"

Jawaad étira un sourire, se délaçant à nouveau sous les mains expertes et tendres d'Airain. Alterma était une érudite et une savante mathématicienne, qui avait écrit deux ou trois excellents ouvrages sur les théories de la comptabilité bancaire. Et son caractère franc et qu'il était ardu de désarmer, était au moins aussi aiguisé que la vivacité de son esprit. Le genre d'esprit que Jawaad adorait.

Il ferma les yeux, caressant doucement la chevelure de Selyenda, qui cessait un peu de trembler, alors qu'Airain s'était mis à chanter. Et songea, qu'au delà de son agacement à voir son second et ami blessé et des problèmes engendrés par les derniers événements, qu'il serait forcé de gérer au mieux, que son adversaire, qui venait de parvenir à déstabiliser son quotidien orchestré avec soin, devenait de plus en plus passionnant...

La cave était silencieuse et sombre. Athéna avait ravalé ses larmes depuis un moment déjà et ruminait sa colère, la seule chose, ô combien fragilisée, qui ne l'abattait pas encore complètement après qu'on lui ait arraché sa sœur. Elle avait mal partout, et surtout au dos. Priscius l'avait fouetté lui-même, tout comme l'avait été Magenta, après ce qui s'était passé. Et depuis la veille, elle était enfermée à nouveau dans cette cage détestable, dans l'obscurité et le silence.

Elle savait qu'elle allait sûrement passer un ou deux jours au fond de la cave. Elle ignorait quel avait été le sort de Magenta après cela. Elle se demanda aussi ce qui était arrivé à Cénis, qui avait tenté de prendre sa défense, et avait elle aussi prit des coups de la part de l'esclavagiste, qui était fou de colère. Et bien sûr, elle se demandait quel sort vivait sa sœur. Elle ne cessait même d'angoisser à le craindre, hantée par ses cris et ses larmes.

Elle ravala des sanglots brûlants.

Un bruit léger lui fit redresser la tête, se figeant. Elle ouvrit des yeux ronds de surprise.

Dans la pénombre, se dressait la silhouette aisément reconnaissable de Sonia, debout devant elle. Elle resta interdite. Elle était persuadé que l'éducatrice avait elle aussi été jeté dans une cage puante dans une autre des geôles de Priscius, le temps qu'il décide de son sort.

Sonia étira un sourire vicieux, comme si elle devinait les pensées d'Athéna ; elle s'adressa à elle dans un français particulièrement honorable :

"— Il ne sait pas fermer un cadenas convenablement."

Passé la stupéfaction, Athéna se redressa de son mieux. La cage lui interdisait d'être plus qu'à genoux :

"— Fait-moi sortir ! Aide-moi !"

Sonia se pencha sur elle et s'accroupit, en face de son élève ; son sourire ne la quittait pas.

"— Et quoi, avec ton athémaïs balbutiant, ton accent affreux, tes talents de petite citadine d'une ville confortable de ton monde ? Tu n'as rien appris encore, et rien compris non plus. Tu n'es qu'une idiote, ici. Un animal stupide."

"— Fait-moi sortir ! Ou je hurle jusqu'à ce que j'arrive à attirer Priscius, et crois-moi que je lui dirais sans hésiter que tu veux fuir !"

Sonia secoua la tête, l'air faussement désolée, affichant une moue amusée :

"— Et tu ruinerait une chance que je donne à ta sœur ? Tu serai aussi stupide que cela ?"

Athéna ouvrit des yeux ronds :

"— Que veux-tu dire ? Explique-moi, sale p..." Elle arrêta là ses mots, blêmant presque. L'instinct venait de la forcer à retenir son injure devant l'éducatrice qui l'avait si savamment torturé et dressé pendant des semaines. Ce qui ne fit que rendre Sonia plus satisfaite.

"— Je vais veiller sur elle. Sauf si bien sûr, je finis enchaînée, en attendant le supplice que me réservera Priscius, si jamais tu criais pour lui révéler que je peux sortir de ses cages comme je le veux, et que je me prépare à m'enfuir."

Sonia se pencha encore sur Athéna, de l'autre côté des barreaux, et elle approcha sa main pour venir caresser doucement la joue de la terrienne, son regard bleu brillant lugubrement :

"— Toi, ici, tu n'es rien, une esclave qui n'a aucunes chances de survivre même si elle pouvait s'enfuir. Tu serais rattrapée et suppliciée pour l'exemple, et c'en serait fini de ta vie sans valeur. Alors reste dans ta cage. Reste-y, et retient la leçon de tout ce que je t'ai appris."

Athéna finit par repousser la main de Sonia d'un geste de colère, la voix sourde :

"— Pourquoi fais-tu cela ? Pourquoi ?! Tu prends ton pied à me torturer ?"

Sonia se redressa. Le temps manquait et elle devait faire vite, elle allait devoir prendre des risques bien plus dangereux que lors de sa précédente escapade, et cette fois, elle devait pratiquement tout improviser. Mais elle fixa un bref moment l'ainée de Selyenda, avant de répondre :

"— Parce que tu es peut-être aussi intéressante que ta sœur. Pour le vérifier, il te faut de l'espoir ; désormais tu en as un, et toutes les leçons nécessaires pour t'en servir. Adieu, Elena."

L'éducatrice planta là Athéna, et sa surprise ébahie, disparaissant dans la pénombre. Sonia avait employé son prénom d'origine. De sa part, cela semblait simplement dément, inexplicable.

Athéna mit longtemps à tenter de comprendre dans le silence de sa cellule exigüe. Elle en pleura de colère, failli céder à l'envie, par pure vengeance de se briser la voix à hurler pour dénoncer l'éducatrice. Elle frappa les barreaux de sa cage et cria bel et bien de rage, deux ou trois fois. Mais, finalement, alors que le jour mourait et qu'elle était plongée dans un noir d'encre, elle comprit.

Sonia ne le saurait jamais, mais elle murmura, presque comme une prière, pour la femme à demi-folle, cruelle et insensible, qu'elle détestait tant :

"— Merci..."